

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



THÉÂTRE
DE SCHILLER

ŒUVRES DE GOETHE

TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

FAUST , seule traduction complète par Henri Blaze. 1 vol..	3 fr. 50
THÉÂTRE , traduction Théophile Gautier fils. 2 vol.....	7 fr. »
WERTHER , traduction de Pierre Leroux. 1 vol.....	3 fr. 50
WILHELM MEISTER , traduction Théophile Gautier fils. 2 vol.....	7 fr. »
LES AFFINITÉS ÉLECTIVES , traduction Théophile Gautier fils. 1 vol.....	3 fr. 50
POÉSIES , traduction Henri Blaze. 1 vol.....	3 fr. 50
MÉMOIRES , traduction de Carlowitz. 2 vol.....	7 fr. »
CONVERSATIONS DE GOETHE , recueillies par M. Émile Délérot, avec une introduction de M. Sainte-Beuve. 2 vol....	7 fr. »
CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET SCHILLER , traduction Carlowitz, précédée d'une étude par M. Saint-René Taillandier. 2 vol.....	7 fr. »

THÉÂTRE

DE

378669

SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



DEUXIÈME SÉRIE

Don Carlos. — Marie Stuart.

Jeanne d'Arc.

PARIS

CHARPENTIER LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE.

1866



DON CARLOS

INFANT D'ESPAGNE.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II , roi d'Espagne.

ÉLISABETH DE VALOIS , sa femme.

DON CARLOS , prince royal.

ALEXANDRE FARNÈSE , prince de Parme, neveu du roi.

L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE , enfant de trois ans.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, grande maîtresse de la cour,

LA MARQUISE DE MONDÉJAR,

LA PRINCESSE D'ÉBOLI,

LA COMTESSE DE FUENTÈS,

LE MARQUIS DE POSA, chevalier de Malte,

LE DUC D'ALBE,

LE COMTE DE LERME, commandant des gardes,

LE DUC DE FERIA, chevalier de la Toison,

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA, amiral,

DON RAIMOND DE TAXIS, grand maître des postes,

DOMINGO, confesseur,

LE GRAND INQUISITEUR DU ROYAUME.

LE PRIEUR D'UNE CHARTREUSE.

UN PAGE de la reine.

DON LOUIS MERCUDO, médecin de la reine.

DAMES, GRANDS D'ESPAGNE, PAGES, OFFICIERS ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

} dames de la reine.

} grands d'Espagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le jardin du palais d'Aranjuez.

CARLOS, DOMINGO.

DOMINGO. C'en est fait des beaux jours d'Aranjuez. Votre Altesse Royale ne nous quitte pas avec plus de gaieté. C'est en vain que nous aurons été ici. Rompez ce silence énigmatique ; ouvrez votre cœur, prince, au cœur d'un père. Le roi ne saurait payer trop cher le

repos de son fils, trop cher le repos de son fils unique. (*Carlos regarde la terre et demeure silencieux.*) Y aurait-il donc encore un souhait dont le ciel refusât l'accomplissement au plus cher de ses enfants? J'étais là lorsque, dans les murs de Tolède, le fier Charles reçut l'hommage des princes qui s'empressaient pour lui baiser la main, et dans une seule génuflexion, dans une seule, six royaumes étaient à ses pieds. J'étais là, et je voyais son sang jeune et superbe monter à son visage; je voyais son sein se gonfler tout palpitant de royales résolutions, et son regard enivré, éclatant de joie, se promener sur l'assemblée... prince, et ce regard disait alors : Je suis au comble de mes vœux. (*Carlos se détourne.*) Ce chagrin calme et solennel que nous lisons, prince, depuis huit mois dans vos yeux, cette énigme de toute la cour, cette angoisse du royaume, ont déjà coûté bien des nuits inquiètes au roi, bien des larmes à votre mère.

CARLOS *se détourne vivement.* Ma mère ! ô ciel ! fais que je pardonne à celui qui d'elle a fait ma mère.

DOMINGO. Prince...

CARLOS *se recueille et passe la main sur son front.* Révérend père, j'ai eu bien des malheurs avec mes différentes mères. Mon premier acte, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, a été la mort de ma mère.

DOMINGO. Est-il possible, prince ? votre conscience peut-elle se faire un reproche de cet événement ?

CARLOS. Et ma nouvelle mère, ne m'a-t-elle déjà pas enlevé l'amour de mon père ? Il m'aimait à peine ; tout mon mérite était d'être son unique enfant ; elle lui a donné une fille... Oh ! qui sait ce qui sommeille dans les espaces reculés du temps ?

DOMINGO. Vous vous moquez, prince. L'Espagne entière idolâtre sa reine, et vous seul vous ne la regarderiez qu'avec les yeux de la haine, et son aspect n'éveillerait en vous que la défiance ! Comment, prince ? la femme la plus belle qu'il y ait au monde, — une

reine ! — jadis votre fiancée ! Impossible, prince ! incroyable, jamais ! Là où chacun aime, Carlos seul ne saurait haïr ! Prenez garde, prince, de lui laisser jamais apprendre combien elle déplaît à son fils ; cette nouvelle l'affligerait.

CARLOS. Croyez-vous ?

DOMINGO. Votre Altesse se rappelle encore le dernier tournoi de Saragosse, où un éclat de lance atteignit notre souverain. La reine était assise avec ses dames au balcon du palais et regardait le combat. Tout à coup on s'écrie : Le sang du roi coule... On court pélemêle... un murmure confus parvient à l'oreille de la reine... Le sang du prince ! s'écrie-t-elle ; elle veut, elle veut se jeter du haut du balcon... Non, lui répond-on, c'est le roi lui-même... Eh bien ! dit-elle en prenant contenance, faites venir les médecins. (*Après un moment de silence.*) Vous demeurez pensif.

CARLOS. Je suis surpris de trouver le confesseur du roi si léger et de lui entendre raconter des histoires si ingénieuses. (*D'un ton sérieux et sombre.*) Cependant j'ai toujours ouï dire que ceux qui épient les démarches et qui rapportent ce qu'ils voient ont causé plus de mal en ce monde que le poison et le poignard dans la main du meurtrier n'en ont pu faire. Vous pouviez, monsieur, vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciements, allez trouver le roi.

DOMINGO. Vous faites très-bien, mon prince, d'être circonspect avec les hommes... Mais sachez les discerner ; ne repoussez pas l'ami avec l'hypocrite. J'ai de bonnes intentions à votre égard.

CARLOS. En ce cas, ne les laissez pas voir à mon père, autrement c'en est fait de votre pourpre.

DOMINGO, *déconcerté.* Comment, que voulez-vous dire ?

CARLOS. Eh bien ! oui. Ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau qui serait donné à l'Espagne ?

DOMINGO. Prince, vous vous raillez de moi.

CARLOS. Dieu me garde de me railler de l'homme redoutable qui peut, à son gré, promettre le salut à mon père, ou le damner.

DOMINGO. Je n'essayerai pas, prince, de pénétrer l'auguste secret de votre chagrin ; seulement je prie Votre Altesse de vouloir bien penser que l'Église offre aux consciences inquiètes un refuge où les rois n'ont nul accès, où les crimes mêmes restent ensevelis sous le sceau du sacrement... Vous savez, prince, quelle est ma pensée ; j'en ai dit assez.

CARLOS. Non, loin de moi l'idée de soumettre le dépositaire à une telle tentation.

DOMINGO. Prince, cette méfiance... Vous méconnaissez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS *lui prend la main*. Eh bien ! ne vous occupez plus de moi. Vous êtes un saint homme, le monde le sait... Mais, à parler franchement, vous êtes pour moi trop accablé d'affaires. Pour arriver jusqu'au siège pontifical, votre route est longue, mon révérend père. Trop de savoir pourrait vous embarrasser. Dites cela au roi qui vous envoie ici.

DOMINGO. Qui m'envoie ici?...

CARLOS. Je l'ai dit. Oh ! je sais bien, trop bien que je suis trahi à cette cour... Je sais que cent yeux sont payés pour m'observer. Je sais que le roi Philippe vendrait son fils unique au dernier de ses valets, que chaque syllabe qui m'est surprise est payée plus royalement qu'aucune noble action ne l'a jamais été. Je sais..... Oh ! silence ! rien de plus..... Mon cœur demande à s'épancher, et j'en ai déjà trop dit.

DOMINGO. Le roi a résolu d'être avant ce soir même de retour à Madrid. Déjà la cour se rassemble. J'ai l'honneur, prince...

CARLOS. Bien ! je vous suis. (*Domingo sort après un moment de silence.*) Père digne de pitié, que ton fils est digne de pitié !... Déjà je vois ton cœur saigné de la morsure envenimée du soupçon. Ta malheureuse cu-

riosité court au-devant de la plus terrible découverte, et quand tu l'auras faite, tu seras furieux.

SCÈNE II.

CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Qui vient là ? que vois-je ? Oh ! mes bons anges ! mon Rodrigue !

LE MARQUIS. Mon Carlos !

CARLOS. Est-il possible ? est-ce vrai ? est-ce réellement toi ?... Oh ! c'est bien toi. Je te presse contre mon cœur, et je sens le tien battre avec force. Oh ! à présent le bonheur va renaître ; mon cœur malade se guérit dans cet embrassement. Je repose dans les bras de mon Rodrigue.

LE MARQUIS. Malade ? votre cœur malade ? Quel bonheur va renaître ? quel malheur doit cesser ? Je suis surpris de vous entendre.

CARLOS. Et qui te ramène dans un moment si inespéré de Bruxelles ? A qui dois-je cette surprise ? à qui ? Je le demande encore. Providence céleste, pardonne ce blasphème à l'enivrement de la joie. A qui la devrais-je, si ce n'est à toi, Dieu de bonté ? Tu savais que Carlos était sans ange, tu m'as envoyé celui-ci, et je t'interroge encore !

LE MARQUIS. Pardon, cher prince ! si je ne réponds à ces transports ardents qu'avec consternation. Ce n'était pas ainsi que je m'attendais à revoir le fils de Philippe. Une rougeur étrange enflamme ses joues pâles ; un mouvement fiévreux agite ses lèvres. Que dois-je croire, cher prince ? Ce n'est pas là ce jeune homme au cœur de lion, vers lequel m'envoie un peuple opprimé, mais héroïque ; car ce n'est plus Rodrigue que vous voyez ici, ce n'est plus le compagnon de jeu de Carlos enfant ; c'est le député de l'humanité entière qui vous serre dans ses bras ; ce sont les provinces de Flandre qui pleurent sur votre sein, qui vous conjurent solèn-

nellement de les délivrer. C'en est fait de cette contrée chérie, si Albe, ce rude bourreau du fanatisme, se présente devant Bruxelles avec les lois d'Espagne. Sur le glorieux petit-fils de l'empereur Charles repose le dernier espoir de ces nobles pays ; ils succombent, si ce cœur généreux a cessé de battre pour l'humanité.

CARLOS. Ils succomberont.

LE MARQUIS. Malheur à moi ! qu'ai-je entendu ?

CARLOS. Tu parles d'un temps qui est bien loin. Moi aussi j'ai rêvé un Carlos dont le visage s'enflammait au nom de la liberté... Mais celui-là est enseveli depuis longtemps. Celui que tu vois ici n'est plus ce Carlos qui te dit adieu à Alcala ; qui, dans sa douce ivresse, espérait être en Espagne le créateur d'un nouvel âge d'or... Ah ! c'était une pensée d'enfant, mais elle était divinement belle. Ces rêves sont passés !

LE MARQUIS. Ces rêves, prince ?... Ce n'étaient donc que des rêves ?...

CARLOS. Laisse-moi pleurer, pleurer sur ton cœur à chaudes larmes. Oh ! mon unique ami ! je n'ai personne sur cette vaste terre, personne, personne. Aussi loin que la domination de mon père s'étend, aussi loin que nos vaisseaux portent nos pavillons, je n'ai pas une place, pas une, où je puisse me soulager par mes larmes, si ce n'est celle-ci ! Oh ! Rodrigue ! par tout ce que toi et moi nous espérons obtenir un jour dans le ciel, ne me bannis point de cette place. (*Le marquis se penche sur lui dans une muette émotion.*) Dis-toi que je suis un orphelin que tu as recueilli avec compassion au pied d'un trône. Je ne sais ce que c'est qu'un père, je suis un fils de roi. Oh ! s'il est vrai, comme mon cœur me le dit, que tu te sois rencontré pour me comprendre parmi des millions d'hommes ; s'il est vrai que la nature créatrice a reproduit Rodrigue en Carlos, et qu'au matin de notre vie les fibres délicates de nos âmes eurent le même mouvement ; si une larme qui me soulage t'est plus chère que la faveur de mon père...

LE MARQUIS. Oh ! plus chère que le monde entier !

CARLOS. Je suis tombé si bas, je suis devenu si misérable, qu'il faut que je te rapelle aux premières années de notre enfance, que je réclame la dette longtemps oubliée que tu contractas sous l'habit de matelot. Lorsque nous grandissions fraternellement avec notre nature impétueuse, je n'éprouvais point d'autre chagrin que de voir mon esprit éclipsé par le tien. Enfin, je résolus fermement de t'aimer sans mesure, puisque je ne me sentais plus la force de t'égaliser. D'abord, je commençai à t'importuner par mon affection de frère et par mille tendresses. Toi, cœur altier, tu les recevais froidement. Souvent j'étais là, — mais cela, tu ne le vis jamais, — et des larmes lourdes, brûlantes, roulaient dans mes yeux lorsque, me négligeant, tu serrais dans tes bras des enfants d'une condition inférieure. Pourquoi ceux-là seulement ? m'écriais-je avec tristesse. N'ai-je pas pour toi la même affection ?... Mais toi, tu te mettais à genoux avec froideur et gravité devant moi, et tu disais : Voilà ce qui est dû au fils d'un roi.

LE MARQUIS. Oh ! trêve, prince, à ces histoires d'enfant qui me font encore rougir.

CARLOS. Je n'avais pas mérité cela de toi. Tu pouvais mépriser, déchirer mon cœur, mais jamais l'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince, trois fois il revint implorer ton affection et te forcer à accepter la sienne. Un accident fit ce que Carlos n'avait pu faire. Un jour, il arriva dans nos jeux que ton volant alla frapper l'œil de la reine de Bohême, ma tante. Elle crut que c'était prémédité, et se plaignit au roi, le visage en larmes. Toute la jeunesse du palais dut comparaitre pour nommer le coupable. Le roi jura de punir d'une manière terrible cette insolente action, fût-ce sur son propre fils. Je te voyais trembler à l'écart. Alors je m'avançai, je me jetai aux pieds du roi : C'est moi ! c'est moi ! m'écriai-je ; c'est moi qui suis coupable ! venge-toi sur ton fils !

LE MARQUIS. Ah ! prince, que me rappelez-vous ?

CARLOS. Le roi tint sa parole à la vue de toute la cour émue de pitié : son Carlos fut châtié comme un esclave. Je te regardais et je ne pleurais pas. La douleur me faisait grincer les dents, mais je ne pleurais pas. Mon sang royal coulait honteusement sous des coups impitoyables ; je te regardais et je ne pleurais pas... Tu t'approches en sanglotant ; tu te jettes à mes pieds... Oui, t'écries-tu, oui, mon orgueil est vaincu ! Je te payerai quand tu seras roi.

LE MARQUIS *lui présente la main*. Je le ferai, Carlos. Ce serment d'enfant, l'homme à présent le renouvelle. Je m'acquitterai ; mon heure est peut-être venue.

CARLOS. Maintenant, maintenant. Oh ! ne retarde plus. Maintenant elle est venue. Le temps est arrivé où tu peux t'acquitter. J'ai besoin d'affection. Un horrible secret dévore mon cœur ; il faut, il faut qu'il en sorte. Sur ton visage pâle, je veux lire mon arrêt de mort. Écoute..., frémis..., mais ne réponds rien... J'aime ma mère !

LE MARQUIS. Oh ! mon Dieu !

CARLOS. Non, je ne veux pas de ce ménagement. Parle : dis que dans ce vaste univers il n'y a pas une misère qui approche de la mienne. Parle ! je devine déjà ce que tu peux me dire. Le fils aime sa mère ; les usages du monde, l'ordre de la nature, les lois de Rome, tout condamne cette passion. Mes désirs portent une atteinte terrible aux droits de mon père ; je le sens, et cependant j'aime ! Ce chemin ne conduit qu'au délire ou à l'échafaud. J'aime sans espérance, criminellement, avec les angoisses de la mort et au péril de la vie ; je le vois, et pourtant j'aime !

LE MARQUIS. La reine connaît-elle ce penchant ?

CARLOS. Pouvais-je le lui découvrir ? Elle est femme de Philippe et reine, et nous sommes sur la terre d'Espagne. Surveillé par la jalousie de mon père, cerné de toutes parts par l'étiquette, comment aurais-je pu m'ap-

procher d'elle sans témoin ? Huit mois sont écoulés, huit mois d'angoisses infernales, depuis que le roi m'a rappelé de mes études et que je suis condamné à la voir chaque jour et à rester muet comme le tombeau. Huit mois d'enfer, Rodrigue, depuis que ce feu dévore ma poitrine, que cet horrible aveu a mille fois erré sur mes lèvres, et que la honte et l'effroi l'ont fait rentrer dans mon cœur. Oh ! Rodrigue ! un instant... un instant seul avec elle...

LE MARQUIS. Ah ! et votre père, prince !

CARLOS. Malheureux, pourquoi me rappeler ce souvenir ? Parle-moi de toutes les terreurs de la conscience, ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS. Vous haïssez votre père ?

CARLOS. Non. Oh ! non, je ne hais point mon père ; mais la terreur, l'anxiété du coupable, me saisissent à ce nom terrible. Est-ce ma faute si une éducation d'esclave a détruit dans mon jeune cœur le tendre germe de l'amour ? J'avais six ans lorsque, pour la première fois, l'homme redouté que l'on nommait mon père parut à mes yeux. C'était un matin où il venait de signer coup sur coup quatre arrêts de mort. Depuis ce jour, je ne l'ai revu que lorsqu'on m'annonçait la punition de quelques fautes ! Oh ! mon Dieu ! je sens que mon langage devient amer... Quittons, quittons ce sujet.

LE MARQUIS. Non, prince ; à présent il faut vous ouvrir à moi ; les paroles soulagent un cœur lourdement oppressé.

CARLOS. Souvent j'ai lutté avec moi-même ; souvent à minuit, quand mes gardes dormaient, je me suis jeté, le visage baigné de larmes, devant l'image de la reine du ciel. Je la suppliais de me donner un cœur filial, mais je me levais sans être exaucé. Ah ! Rodrigue, explique-moi cette étrange énigme de la Providence : pourquoi, entre mille pères, m'a-t-elle précisément donné celui-là ? et à lui, pourquoi ce fils entre mille fils meilleurs. Deux êtres plus incompatibles, la nature

ne les trouverait pas ! Comment a-t-elle pu rejoindre ces deux points extrêmes de la race humaine, lui et moi ? Comment a-t-elle pu nous imposer un lien si sacré ? Effroyable sort ! pourquoi cela est-il arrivé ainsi ? Pourquoi deux hommes qui s'évitent sans cesse se rencontrent-ils avec horreur dans un même désir. Tu vois ici, Rodrigue, deux astres ennemis qui, dans le cours entier des temps, se touchent une seule fois dans leur route, se fracassent, et s'éloignent l'un de l'autre pour l'éternité.

LE MARQUIS. Je pressens un moment désastreux.

CARLOS. Et moi de même. Comme les furies de l'abîme, des rêves épouvantables me poursuivent. Mon esprit lutte dans le doute avec d'affreux projets ; ma fatale subtilité m'entraîne dans un labyrinthe de sophismes jusqu'à ce qu'enfin je m'arrête au bord de l'abîme béant. Oh ! Rodrigue ! si je désapprenais jamais à reconnaître en lui un père, Rodrigue, je le vois à la pâleur mortelle de ton visage, tu m'as compris ; si je désapprenais jamais à reconnaître en lui un père, que serait le roi pour moi ?

LE MARQUIS, *après un moment de silence*. Oserai-je adresser une prière à mon Carlos ? Quel que soit votre dessein, promettez-moi de ne rien entreprendre sans votre ami. Me le promettez-vous ?

CARLOS. Tout, tout ce que ton amitié exigera. Je me jette sans réserve dans tes bras.

LE MARQUIS. On dit que le roi va retourner dans la capitale. Le temps est court : si vous désirez parler en secret à la reine, ce ne peut être qu'à Aranjuez. Le calme de ce lieu, les habitudes moins contraintes de la campagne vous favorisent.

CARLOS. C'était aussi mon espérance ; mais, hélas ! elle a été vaine.

LE MARQUIS. Pas entièrement. Je vais à l'instant me présenter chez elle. Si elle est encore en Espagne telle que je l'ai connue à la cour de Henri, je trouverai en

elle un cœur ouvert. Pourrai-je lire dans ses yeux quelque espoir pour Carlos ? la trouverai-je disposée à cet entretien ? peut-on éloigner ces dames ?

• CARLOS. La plupart me sont dévouées..., surtout madame de Mondéjar, que j'ai gagnée par son fils qui me sert comme page.

LE MARQUIS. Tant mieux ; restez près d'ici, prince, pour paraître au premier signal que je vous donnerai.

CARLOS. Oui, oui ! c'est ce que je ferai. Seulement hâte-toi !

LE MARQUIS. Je ne perdrai pas un instant ; ainsi, prince, au revoir.

(Tous deux sortent de différents côtés.)

SCÈNE III.

LA COUR DE LA REINE A ARANJUEZ.

Contrée champêtre traversée par une allée qui conduit à la demeure de la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI ET LA MARQUISE DE MONDÉJAR ; *elles arrivent par l'allée.*

LA REINE, *à la marquise.* Je veux vous avoir près de moi, marquise. La joie de la princesse m'agace depuis ce matin. Voyez, elle peut à peine cacher le bonheur qu'elle éprouve de quitter la campagne.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI. Je ne puis nier à la reine que ce sera pour moi une grande joie de revoir Madrid.

MONDÉJAR. N'en est-il pas de même de Votre Majesté ? Auriez-vous tant de regret de quitter Aranjuez ?

LA REINE. De quitter tout au moins cette belle contrée. Je suis ici comme dans ma sphère ; j'ai depuis longtemps fait de ces lieux un séjour de prédilection. Ici je retrouve la nature de ma terre natale, qui fit la joie de mes jeunes années ; ici je retrouve les jeux de mon enfance et l'air de ma France chérie. Ne me le

reprochez pas, la patrie a toujours des charmes pour nous.

ÉBOLI. Mais que ce lieu est solitaire ! que tout ici est triste et mort ! On se croirait à la Trappe.

LA REINE. Bien au contraire, c'est à Madrid seulement que je trouve cet air de mort... Mais qu'en dit notre duchesse ?

OLIVARÈS. Mon opinion est, madame, que, depuis qu'il y a des rois en Espagne, la coutume a toujours été de passer un mois ici, un autre au Prado, et l'hiver à Madrid.

LA REINE. Oui, duchesse ; vous savez qu'avec vous je ne discute jamais.

MONDÉJAR. Et comme Madrid sera prochainement animé ! Déjà la place Mayor est disposée pour un combat de taureaux, et on nous a promis un auto-da-fé.

LA REINE. Promis ? est-ce ma douce Mondéjar qui parle ainsi.

MONDÉJAR. Pourquoi pas ? ce sont des hérétiques qu'on voit brûler.

LA REINE. J'espère que mon Éboli pense autrement ?

ÉBOLI. Moi ?... je prie Votre Majesté de vouloir bien ne pas me regarder comme une plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondéjar.

LA REINE. Hélas ! j'oublie où je suis... Passons à autre chose... nous parlions, je crois, de la campagne. Ce mois m'a semblé étonnamment court ; je m'étais promis beaucoup, beaucoup de plaisir, de ce séjour, et je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. En est-il ainsi de chaque espérance ? Je ne puis cependant découvrir quel vœu n'a pas été rempli.

OLIVARÈS. Princesse Éboli, vous ne nous avez pas encore dit si Gomès peut espérer, si nous pourrions vous saluer comme sa fiancée.

LA REINE. Merci de m'y faire penser, duchesse. (*A la princesse.*) On m'a priée de vous parler en sa faveur. Mais comment le puis-je ? l'homme que je voudrais donner

comme une récompense à mon Éboli doit être digne d'elle.

OLIVARÈS. Il l'est, madame ; c'est un homme respectable, connu de notre auguste monarque et honoré de sa faveur royale.

LA REINE. Cela rend cet homme très-heureux : mais nous désirons savoir s'il peut aimer et s'il mérite de l'être... Éboli, je vous le demande.

ÉBOLI *reste muette et embarrassée, les yeux baissés vers la terre, enfin elle tombe aux pieds de la reine.* Généreuse reine, ayez pitié de moi ; ne me laissez pas, au nom du ciel, ne me laissez pas sacrifier !

LA REINE. Sacrifier ? Je ne demande plus rien, levez-vous. C'est un rude destin que d'être sacrifiée ; je vous crois, levez-vous... Y a-t-il longtemps que vous avez repoussé les démarches du comte ?

ÉBOLI, *se levant.* Oh ! plusieurs mois, le prince Carlos était encore à l'université.

LA REINE, *surprise et la regardant d'un œil pénétrant.* Et en avez-vous bien vous-même examiné les motifs ?

ÉBOLI, *avec chaleur.* Cela ne peut être, madame, non, jamais, et par mille motifs.

LA REINE, *très-sérieusement.* Plus d'un c'est déjà trop ; il ne peut vous plaire... c'est assez pour moi, n'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Je n'ai pas encore vu l'infante aujourd'hui ; marquise, amenez-la moi.

OLIVARÈS *regarde sa montre.* Ce n'est pas encore l'heure, madame.

LA REINE. Pas encore l'heure où il m'est permis d'être mère ? C'est triste ; mais n'oubliez pas de me rappeler quand l'heure sonnera. (*Un page entre et parle à voix basse à la grande maîtresse, qui s'approche ensuite de la reine.*)

OLIVARÈS. Madame, le marquis de Posa.

LA REINE. De Posa !

OLIVARÈS. Il vient de France et des Pays-Bas, et sollicite la faveur de remettre à Votre Majesté des lettres de la reine mère.

LA REINE. Et cela est-il permis ?

OLIVARÈS, *réfléchissant*. Dans mes instructions on n'a point prévu le cas particulier où un grand d'Espagne, arrivant d'une cour étrangère, viendrait présenter des lettres à la reine d'Espagne dans ses jardins.

LA REINE. Je veux donc le recevoir à mes risques et périls.

OLIVARÈS. Mais Votre Majesté me permettra pendant ce temps de m'éloigner ?

LA REINE. Faites ce que vous voudrez, duchesse. (*La grande maîtresse sort ; la reine fait signe au page, qui s'éloigne aussitôt.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA MARQUISE DE MONDÉJAR *et* LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Soyez le bienvenu, chevalier, sur la terre d'Espagne.

LE MARQUIS. Je ne l'ai jamais nommée ma patrie avec un plus légitime orgueil.

LA REINE, *aux deux dames*. Le marquis de Posa qui, au tournoi de Reims, rompit une lance avec mon père et fit trois fois triompher mes couleurs. Le premier homme de sa nation qui me fit comprendre la gloire de devenir reine d'Espagne. (*Se tournant du côté du marquis.*) Lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, chevalier, vous n'imaginiez sans doute pas qu'un jour je vous recevrais en Castille.

LE MARQUIS. Non, grande reine, je n'imaginai pas alors que la France nous abandonnât la seule chose que nous puissions lui envier.

LA REINE. Orgueilleux Espagnol ! La seule ! et vous dites cela à une fille de la maison de Valois !

LE MARQUIS. A présent, j'ose le dire, madame... car à présent vous êtes à nous.

LA REINE. Vos voyages, dit-on, vous ont aussi con-

duit en France... Que me rapportez-vous de ma vénérable mère et de mes frères bien-aimés.

LE MARQUIS *lui présente les lettres.* J'ai trouvé la reine-mère malade, détachée de toutes les joies de ce monde, excepté celle de savoir sa royale fille heureuse sur le trône d'Espagne.

LA REINE. Ne dois-je pas l'être de me savoir ainsi présente à la pensée de si tendres parents ? ne dois-je pas l'être par les doux souvenirs ?... Vous avez visité plusieurs cours, chevalier, vous avez vu bien des pays et observé bien des mœurs, et maintenant on dit que vous êtes résolu à vivre pour vous-même, dans votre patrie, plus grand prince dans votre demeure paisible que le roi Philippe sur son trône... Homme libre, philosophe..., je doute fort que vous puissiez vous plaire à Madrid. On est très-tranquille à Madrid...

LE MARQUIS. C'est un bonheur dont ne jouit pas le reste de l'Europe.

LA REINE. C'est ce qu'on dit. J'ai presque perdu jusqu'au souvenir des affaires de ce monde. (*A la princesse d'Éboli.*) Il me semble, princesse, que je vois là fleurir une jacinthe... voulez-vous bien me l'apporter ? (*La princesse va vers le lieu indiqué. La reine, plus bas au marquis.*) Chevalier, ou je suis bien trompée, ou votre arrivée ici a fait plus d'un heureux.

LE MARQUIS. J'ai trouvé fort triste quelqu'un qu'une seule chose au monde pourrait réjouir. (*La princesse revient avec la fleur.*)

ÉBOLI. Puisque le chevalier a vu tant de pays, il doit nécessairement avoir à nous raconter beaucoup de choses dignes d'intérêt sans doute.

LE MARQUIS. Un des devoirs des chevaliers est, comme on sait, de chercher les aventures... Le plus sacré de tous, c'est de défendre les dames.

MONDÉJAR. Contre les géants ? A présent il n'y en a plus, de géants.

LE MARQUIS. La violence est toujours pour le faible un géant.

LA REINE. Le chevalier a raison, il y a encore des géants, mais il n'y a plus de chevaliers.

LE MARQUIS. Dernièrement encore, à mon retour de Naples, j'ai été témoin d'une histoire touchante que je me suis en quelque sorte appropriée par le legs de l'amitié. Si je ne craignais que ce récit ne fatiguât Votre Majesté?...

LA REINE. Puis-je hésiter? La princesse ne refuse rien à sa curiosité. Au fait, j'aime aussi les aventures.

LE MARQUIS. Deux nobles maisons de la Mirandole, fatiguées de la jalousie et des longues inimitiés dont elles avaient hérité pendant des siècles, depuis le temps des Guelfes et des Gibelins, résolurent de contracter une paix éternelle par les liens de la parenté. Fernando, neveu du puissant Pietro, et la divine Mathilde, fille de Colonna, furent choisis pour former le beau nœud de cette union. Jamais la nature n'avait formé deux plus nobles cœurs l'un pour l'autre ; jamais le monde n'avait applaudi à un choix si heureux. Fernando n'avait encore adoré que l'image de son aimable fiancée. Comme Fernando tremblait de ne pas trouver en réalité ce que dans son ardente sollicitude il n'osait croire semblable à ce portrait ! Enchaîné par ses études à Padoue, il n'attendait que l'heureux moment où il pourrait venir bégayer aux pieds de Mathilde le premier hommage de l'amour. *(La reine devient plus attentive. Le marquis, après un moment de silence, continue son récit, qu'il adresse, autant que la présence de la reine le permet, à la princesse Éboli.)* Sur ces entrefaites, la main de Pietro devient libre par la mort de sa femme... Le vicillard, avec une ardeur de jeune homme, écoute la voix de la renommée qui de tous côtés célèbre la beauté de Mathilde. Il vient, il voit, il aime. Cette passion nouvelle étouffe en lui le faible accent de la parenté. L'on-

cle demande la fiancée de son neveu et consacre ce vo devant l'autel.

LA REINE. Et que fait Fernando ?

LE MARQUIS. Ignorant ce changement terrible, il accourt, dans son ivresse, il accourt à Mirandole sur les ailes de l'amour. Au tomber de la nuit, son cheval rapide atteint les portes de la ville. Un bruit extraordinaire de danse et d'instruments retentit dans le palais illuminé et le frappe tout à coup. Il monte avec effroi et en tremblant les degrés, et se trouve inconnu au milieu d'une salle de noce, où, parmi les convives bruyants, Pietro était assis avec un ange à ses côtés, un ange que Fernando connaît, qui ne lui est jamais apparu, même en rêve, avec tant d'éclat. Un seul coup d'œil lui montre tout ce qu'il possédait, et ce qu'il a perdu pour toujours.

ÉBOLI. Malheureux Fernando !

LA REINE. C'est la fin de l'histoire, chevalier, ce doit être la fin !

LE MARQUIS. Pas encore tout à fait.

LA REINE. Ne nous avez-vous pas dit que Fernando était votre ami ?

LE MARQUIS. Je n'en ai pas de plus cher.

ÉBOLI. Continuez donc votre récit, chevalier.

LE MARQUIS. Il sera fort triste, et ce souvenir renouvelle ma douleur ; laissez-moi le terminer là. (*Silence général.*)

LA REINE se tourne vers la princesse Éboli. Me sera-t-il enfin permis d'embrasser ma fille ? Princesse, amenez-la-moi. (*Celle-ci s'éloigne. Le marquis fait signe à un page qui se tient dans le fond et disparaît aussitôt. La reine ouvre les lettres que le marquis lui a données, et paraît surprise. Pendant ce temps le marquis parle à voix basse et avec précipitation à la marquise de Mondéjar. La reine, après avoir lu les lettres, jette un regard pénétrant sur le marquis.*) Vous ne nous avez rien dit

de Mathilde ; peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre ?

LE MARQUIS. Personne n'a encore sondé le cœur de Mathilde... Les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE. Vous regardez autour de vous ; que cherchez-vous des yeux ?

LE MARQUIS. Je pense au bonheur qu'éprouverait à ma place quelqu'un que je n'ose nommer.

LA REINE. A qui la faute, s'il n'y est pas ?

LE MARQUIS, *vivement*. Comment ! Oserai-je expliquer ces paroles selon mon désir?... Obtiendrait-il son pardon, s'il paraissait à présent ?

LA REINE, *effrayée*. A présent, marquis ? à présent ? Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS. Oserait-il espérer ? Oserait-il ?...

LA REINE, *avec un plus grand embarras*. Vous m'effrayez, marquis... Il n'essayera pas.

LE MARQUIS. Le voilà !

SCÈNE V.

LA REINE, CARLOS ; LE MARQUIS DE POSA *et* LA MARQUISE DE MONDÉJAR *se retirent dans le fond.*

CARLOS, *se jetant aux pieds de la reine*. Le moment est enfin venu, et Carlos ose presser cette main chérie.

LA REINE. Quelle démarche !... Quelle téméraire et coupable surprise ! Levez-vous, on nous voit ; ma suite est près d'ici...

CARLOS. Je ne me lèverai pas, je veux rester éternellement à genoux, être à jamais enchanté dans ce lieu, prendre racine dans cette position.

LA REINE. Insensé ! à quelle hardiesse vous porte ma bonté ? Quoi ! savez-vous que ce langage téméraire s'adresse à une reine, à une mère ? Savez-vous que moi-même je dois dire au roi ?...

CARLOS. Et que je dois mourir ? Qu'on m'emporte

d'ici sur l'échafaud ! Un moment passé dans le paradis ne sera pas payé trop cher par la mort.

LA REINE. Et votre reine ?

CARLOS *se lève*. Dieu ! Dieu ! Je m'éloigne... je vous quitte... Ne le dois-je pas, lorsque vous l'exigez ? Ma mère ! ma mère ! quel jeu cruel vous jouez avec moi ! Un signe, un seul coup d'œil, un mot de votre bouche m'ordonne d'être, ou de ne plus être. Que voulez-vous qui arrive encore ? Qu'y a-t-il encore sous le soleil que je puisse vous sacrifier, si vous le désirez ?

LA REINE. Fuyez !

CARLOS. O Dieu !

LA REINE. C'est la seule chose, Carlos, que je vous demande avec des larmes ; fuyez avant que mes dames, avant que mes geôliers me trouvent avec vous, et portent cette grande nouvelle aux oreilles de votre père.

CARLOS. J'attends mon destin ; que ce soit la vie ou la mort. Quoi ! aurai-je donc placé toutes mes espérances sur cet unique instant où je vous trouve sans témoin, pour qu'une frayeur trompeuse me fasse manquer mon but ? Non, reine ! Le monde pourrait tourner cent fois, mille fois sur son axe, avant que le sort m'accordât de nouveau cette faveur.

LA REINE. Aussi de toute l'éternité ne doit-elle plus revenir. Malheureux ! que voulez-vous de moi ?

CARLOS. O reine ! Dieu m'en est témoin, j'ai lutté, lutté comme aucun mortel ne pourrait le faire. Reine, c'est en vain, mon courage héroïque est anéanti ; je succombe.

LA REINE. Rien de plus... Au nom de mon repos !

CARLOS. Vous étiez à moi à la face du monde, vous m'étiez donnée par deux grands royaumes ; le ciel et la terre avaient reconnu que vous étiez à moi, et Philippe, Philippe vous a dérobée à moi.

LA REINE. C'est votre père.

CARLOS. C'est votre époux.

LA REINE. Il vous donnera le plus grand empire du monde pour héritage.

CARLOS. Et vous pour mère.

LA REINE. Grand Dieu ! vous êtes en délire.

CARLOS. Et sait-il au moins quel trésor il possède ? A-t-il un cœur capable d'apprécier le vôtre ? Je ne veux pas me plaindre. Non, je veux oublier l'inexprimable bonheur que j'aurais goûté avec vous, si seulement lui-même est heureux. Non, il ne l'est pas ; non, il ne l'est pas. C'est là une infernale souffrance pour moi. Il ne l'est pas et ne le sera jamais. Tu m'as ravi mon paradis pour l'anéantir dans les bras de Philippe.

LA REINE. Horrible pensée !

CARLOS. Oh ! je sais qui a conclu cette union. Je sais comment Philippe peut aimer, et comment il a cherché à se faire aimer. Qu'êtes-vous dans cet empire ? Écoutez : êtes-vous régente ? Non. Si vous étiez régente, comment Albe pourrait-il commettre ses crimes ? Comment la Flandre pourrait-elle saigner pour sa croyance ? Êtes-vous la femme de Philippe ? Impossible ; je ne puis pas le croire. Une femme possède le cœur de son mari... Et à qui appartient le sien ? Et si quelque tendresse lui échappe dans un mouvement fiévreux, n'en demande-t-il pas pardon à son sceptre et à ses cheveux blancs ?

LA REINE. Qui vous a dit qu'auprès de Philippe mon sort fût digne de compassion ?

CARLOS. Mon cœur qui sent avec transport combien à mes côtés il eût été digne d'envie !

LA REINE. Homme vain ? Si mon cœur me disait le contraire ! si la tendresse respectueuse de Philippe et le muet langage de son amour me touchaient plus profondément que la voix téméraire de son orgueilleux fils ! si l'estime réfléchie d'un vieillard...

CARLOS. C'est autre chose... Alors... alors, pardon. Je ne savais pas, je ne le savais pas, que vous aimiez le roi.

LA REINE. L'honorer est mon devoir et ma satisfaction.

CARLOS. Vous n'avez jamais aimé.

LA REINE. Je n'aime plus.

CARLOS. Parce que votre cœur et votre serment ainsi l'ordonnent.

LA REINE. Quittez-moi, prince, et ne reprenez plus de semblables entretiens.

CARLOS. Parce que votre cœur, parce que votre serment ainsi l'ordonnent.

LA REINE. Dites mon devoir... Malheureux ! pourquoi cette triste analyse d'un destin auquel vous et moi nous devons obéir ?

CARLOS. Nous devons ?... nous devons obéir ?

LA REINE. Comment ? Que signifie ce ton solennel ?

CARLOS. Que Carlos n'est point résolu à reconnaître le devoir à la place de la volonté ; que Carlos n'est point résolu à être le plus malheureux homme de ce royaume, quand il n'en coûterait que le renversement des lois pour qu'il en devint le plus heureux.

LA REINE. Vous ai-je compris ? Espérez-vous encore ? Osez-vous espérer quand tout, tout est déjà perdu ?

CARLOS. Rien n'est perdu pour moi que ceux qui sont morts.

LA REINE. Vous espérez ?... de moi..., de votre mère ! *(Elle le regarde longtemps et fixement, puis avec dignité.)* Et pourquoi pas ? Oh ! le roi nouvellement élu peut faire plus encore, il peut détruire par le feu les dernières dispositions de celui qui l'a précédé, renverser ces images ; il peut même... qui l'en empêche ?... arracher au repos de l'Escorial le squelette du mort, le traîner au grand jour, jeter au vent sa cendre profanée, et enfin, pour terminer dignement....

CARLOS. Au nom de Dieu, n'achevez pas !

LA REINE. Enfin, épouser sa mère.

CARLOS. Fils maudit !... *(Il demeure un moment immobile et muet.)* Oui, c'en est fait ; à présent, e'en est

fait ! Je vois clairement, évidemment, ce qui devait me rester à jamais obscur. Vous êtes perdue pour moi, perdue, perdue, perdue, pour toujours ! Maintenant le sort en est jeté. Vous êtes perdue pour moi... Oh ! l'enfer est dans cette pensée... Un autre vous possède, c'est là l'enfer. Malheur ! Je ne puis... le surmonter, et mes nerfs sont prêts à se rompre.

LA REINE. Cher Carlos ! digne de pitié ! je sens, je sens la douleur inexprimable qui gronde en votre sein. Cette douleur est infinie comme votre amour ; infinie aussi sera la gloire de la vaincre. Conqurez-la, jeune héros. Le prix de ce rude, de ce noble combat est digne du jeune homme dont le cœur renferme la vertu de tant de royaux ancêtres. Courage, noble prince. Le petit-fils du grand Charles commence sa vaillante lutte où les enfants des autres hommes s'arrêtent épuisés.

CARLOS. Il est trop tard ; mon Dieu ! il est trop tard !

LA REINE. D'être homme ? O Carlos ! combien notre vertu est grande lorsqu'elle brise notre cœur par ses efforts ! La Providence vous a placé haut... plus haut, prince, que des millions de vos semblables. Dans sa partialité pour son favori, elle lui a donné ce qu'elle prenait à d'autres, et des millions d'hommes demandent : « Celui-là méritait-il d'être, dès le sein de sa mère, plus que nous autres mortels ? » Allons, justifiez la faveur du ciel ; soyez digne de marcher en tête du monde ; sacrifiez ce que nul ne sacrifierait.

CARLOS. Le puis-je?... Pour vous conquérir, j'aurais la force des géants... je n'en ai point pour vous perdre.

LA REINE. Avouez-le, Carlos, il y a de l'arrogance, de l'amertume, de l'orgueil dans les désirs qui vous poussent avec tant d'exaltation vers votre mère. L'amour, le cœur que vous me sacrifiez en prodigue, appartiennent aux royaumes que vous gouvernerez un jour. Voyez, vous dissipez les biens confiés à votre tutelle. L'amour est votre grand devoir. Jusqu'à présent, il s'est égaré vers votre mère... reportez-le, oh ! reportez-le sur vos

royaumes à venir, et, au lieu du poignard de la conscience, goûtez le bonheur d'être pareil aux dieux. Élisabeth fut votre premier amour, que l'Espagne soit le second ! Je cède volontiers à cette affection sacrée.

CARLOS, *maîtrisé par son émotion, se jette à ses pieds.* Que vous êtes grande, ô créature céleste ! Oui, je veux faire tout ce que vous désirez... Oui, qu'il en soit ainsi ! *(Il se relève.)* Je suis ici dans la main du Tout-Puissant, et je vous jure... ô ciel ! je vous jure un éternel... Non un éternel silence, mais pas un éternel oubli !

LA REINE. Comment pourrais-je exiger de Carlos ce que moi-même je ne puis accomplir.

LE MARQUIS, *accourant par l'allée.* Le roi !

LA REINE. Dieu !

LE MARQUIS. Fuyez, prince, fuyez de ce lieu.

LA REINE. Ses soupçons sont terribles, s'il vous aperçoit...

CARLOS. Je reste...

LA REINE. Et alors qui sera la victime ?

CARLOS, *tirant le marquis par le bras.* Allons, allons, viens, Rôdrigue. *(Il s'en va et revient encore une fois.)* Que puis-je emporter avec moi ?

LA REINE. L'amitié de votre mère.

CARLOS. L'amitié de ma mère !

LA REINE. Et les larmes des Pays-Bas.

(Elle lui donne quelques lettres. Carlos et le marquis sortent. La reine cherche ses dames d'un air inquiet. Au moment où elle va se retirer, le roi paraît.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, *quelques dames et quelques grands qui restent dans l'éloignement.*

LE ROI *regarde autour de lui avec surprise et garde un moment le silence.* Seule, madame ? Pas une dame

pour vous accompagner ? cela m'étonne... Où sont vos femmes ?

LA REINE. Mon gracieux époux...

LE ROI. Pourquoi seule ? (*A sa suite.*) On me rendra un compte sévère de cette impardonnable négligence. Qui était de service près de la reine ? qui devait rester près d'elle aujourd'hui ?

LA REINE. Oh ! ne vous irritez point, mon époux... c'est moi-même, c'est moi qui suis coupable ; c'est par mon ordre que la princesse Éboli s'est éloignée.

LE ROI. Par votre ordre ?

LA REINE. Pour appeler la femme de chambre, parce que je désirais voir l'infante.

LE ROI. Et pourquoi toute votre suite s'est-elle éloignée ? Ceci excuse la première dame ; où était la seconde ?

MONDÉJAR, *qui pendant ce temps est revenue et s'est mêlée aux autres dames, s'avance.* Sire, je sens que je suis blâmable.

LE ROI. Je vous donne dix ans pour y penser loin de Madrid. (*La marquise se retire en pleurant. Silence général. Tout le monde regarde avec surprise la reine.*)

LA REINE. Marquise, qui pleurez-vous ? (*Au roi.*) Sire, si j'ai commis une faute, la couronne de ce royaume, que je n'ai jamais recherchée, devrait au moins me garantir de cet affront. Y a-t-il dans ce pays une loi qui traduise devant la justice les filles de roi ? La contrainte seule garde-t-elle les femmes d'Espagne ? Un témoin les protège-t-il plus que leur vertu ?... Et maintenant, pardon, sire, je ne suis pas habituée à voir celles qui m'ont servi avec joie me quitter dans les larmes... Mondéjar (*elle prend sa ceinture et la donne à la marquise*), vous avez mécontenté le roi, mais non pas moi ; acceptez ceci comme souvenir de ma faveur et de ce moment... Quittez ce royaume... C'est en Espagne seulement que vous vous êtes rendue coupable, et dans ma chère France on se plaira à essayer de

telles larmes... Oh ! faut-il toujours me la rappeler ! (*Elle s'appuie sur la grande maîtresse et se cache le visage.*) Dans ma chère France, il n'en était pas ainsi.

LE ROI, *avec quelque émotion.* Un reproche de mon amour peut-il vous affliger ainsi ? un mot que la plus tendre sollicitude a amené sur mes lèvres ? (*Il se retourne vers les grands.*) Voici les vassaux de mon trône. Dites si jamais le sommeil tombe sur mes paupières avant que chaque soir j'aie examiné ce qui se passe dans le cœur de mes peuples, aux régions les plus lointaines ? Puis-je avoir plus de souci de mon trône que de l'épouse de mon cœur ? Mon épée et le duc d'Albe me répondent de mes peuples... Ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE. Si je vous ai offensé, sire...

LE ROI. On m'appelle l'homme le plus riche du monde chrétien. Le soleil ne se couche point dans mes États. Mais tout ce que je possède, un autre l'a possédé auparavant, et beaucoup d'autres le posséderont ensuite. Ce qui appartient au roi lui vient de la fortune... Élisabeth est à Philippe, et c'est le côté par où je suis mortel.

LA REINE. Vous craignez, sire ?

LE ROI. Je ne crains pas encore ces cheveux blancs. Si une fois je commençais à craindre, j'aurais cessé de craindre. (*Il se tourne vers les grands.*) Je compte les grands de mon royaume... Le premier manque. Où est donc Carlos, mon fils ? (*Personne ne répond.*) Le jeune homme commence à me donner du souci. Depuis qu'il est revenu de l'université d'Alcala, il évite ma présence. Son sang est chaud, pourquoi son regard est-il si froid, son maintien si solennel ? Faites attention à lui, je vous le recommande.

ALBE. C'est ce que je fais. Aussi longtemps que mon cœur battra sous cette cuirasse, Philippe peut dormir tranquille. Comme le chérubin de Dieu se tient à la

porte du paradis, le duc d'Albe se tient devant le trône.

LERME. Oserais-je contredire humblement le plus sage des rois? Je vénère trop profondément la majesté de mon roi pour juger son fils avec tant de promptitude et de rigueur. Je crains beaucoup du sang ardent de Carlos, mais je ne crains rien de son cœur.

LE ROI. Comte de Lerme, votre langage est flatteur pour le père; mais c'est le duc qui défendra le roi. N'en parlons plus. (*Il se retourne vers sa suite.*) Maintenant, je retourne à la hâte à Madrid; mes devoirs de roi m'y appellent. La contagion de l'hérésie gagne mes peuples; la rébellion grandit dans les Pays-Bas, le temps presse; un exemple terrible doit convertir ceux qui s'égarerent. Demain, j'accomplirai le grand serment que tous les rois chrétiens ont prêté. L'exécution sanglante sera sans exemple. Toute ma cour y est solennellement convoquée. (*Il emmène la reine. Les autres les suivent.*)

SCÈNE VII.

DON CARLOS, *des lettres à la main*; LE MARQUIS DE POSA. *Ils entrent par le côté opposé.*

CARLOS. Je suis décidé. Que la Flandre soit sauvée! elle le veut... c'est assez.

LE MARQUIS. Il n'y a pas un moment à perdre. On dit que le duc d'Albe est déjà dans le cabinet nommé gouverneur.

CARLOS. Dès demain je demande audience à mon père, et je sollicite cette charge pour moi. C'est la première prière que j'ose lui adresser; il ne peut la rejeter. Il y a longtemps qu'il me voit à regret dans Madrid; quel beau prétexte pour m'en éloigner. Et dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère encore davantage... peut-être, en me trouvant face à face avec lui, parviendrai-je à recouvrer sa faveur. Il n'a pas encore entendu la voix de la

nature... je veux voir, Rodrigue, si elle aura quelque pouvoir sur mes lèvres.

LE MARQUIS. Maintenant, enfin, je retrouve mon Carlos; maintenant vous voilà redevenu vous-même.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, LE COMTE DE LERME.

LERME. Le roi quitte à l'instant Aranjuez. J'ai l'ordre...

CARLOS. Bien, comte de Lerme, je rejoins le roi.

LE MARQUIS *fait semblant de s'éloigner, et d'un ton cérémonieux*. Votre Altesse n'a rien de plus à m'ordonner?

CARLOS. Rien, chevalier; je vous souhaite une heureuse arrivée à Madrid. Vous me donnerez encore d'autres détails sur la Flandre. (*A Lerme qui attend.*) Je vous suis. (*Le comte de Lerme sort.*)

SCÈNE IX.

DON CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS. Je t'ai compris. Je te remercie; mais la présence seule d'un tiers excuse cette contrainte. Ne sommes-nous pas frères? Que cette comédie du rang disparaisse désormais de notre union! Figure-toi que nous nous sommes rencontrés tous deux dans un bal masqué, toi avec un costume d'esclave, et moi enveloppé par fantaisie dans une robe de pourpre. Aussi longtemps que dure cette folie, nous gardons avec un sérieux risible le mensonge de notre rôle, afin de ne pas troubler la foule dans son étourdissement; mais à travers le masque ton cher Carlos te fait signe, tu lui serres la main en passant, et nous nous comprenons.

LE MARQUIS. Ce rêve est ravissant; mais ne se dissipera-t-il jamais? Mon Carlos est-il assez sûr de lui pour braver les séductions d'une souveraineté sans bornes?

Un grand jour viendra, un jour où cette âme héroïque... je dois vous le rappeler... sera soumise à une rude épreuve. Don Philippe meurt; Carlos hérite du plus grand royaume de la chrétienté; un espace immense le sépare de la race des mortels. Hier il était homme, aujourd'hui il est dieu; maintenant il n'a plus aucune faiblesse. Les devoirs éternels se taisent devant lui. L'humanité, qui résonne aujourd'hui comme un grand mot à son oreille, se vend elle-même et rampe devant son idole. Sa compassion s'éteint; sa vertu s'énerve dans les voluptés; le Pérou lui envoie de l'or pour ses folies; sa cour lui fournit des démons. Il s'endort enivré dans le ciel que ses esclaves lui ont adroitement fait; sa divinité dure autant que son rêve. Malheur à l'insensé qui le réveillerait par compassion! Mais que fera Rodrigue? L'amitié est vraie et hardie; la majesté affaiblie ne supporte pas sa terrible clarté; vous ne souffrirez point l'arrogance du citoyen, ni moi l'orgueil du prince.

CARLOS. Ta peinture de monarque est vraie et terrible; oui, je te crois... mais c'est la volupté seule qui ouvre le cœur au vice. J'ai vingt-trois ans à peine, je suis encore pur. Ce que des milliers d'autres avant moi ont follement dissipé dans la débauche, la meilleure part de l'esprit, la force virile, je les ai conservées pour le maître futur. Qui pourrait te chasser de mon cœur, si les femmes n'ont pu le faire?

LE MARQUIS. Et moi-même, pourrais-je, Carlos, vous aimer si profondément, si je devais vous craindre?

CARLOS. Cela n'arrivera jamais. As-tu besoin de moi? as-tu des passions qui mendient devant le trône? l'or te séduit-il? Tu es plus riche comme sujet que je ne le serai jamais comme roi. Recherches-tu les honneurs? Jeune encore, tu'en avais déjà atteint le terme et tu les as repoussés. Qui de nous deux sera le créancier ou le débiteur?... Tu te tais, tu trembles devant cette épreuve? N'es-tu pas sûr de toi-même?

LE MARQUIS. Eh bien, je cède : voici ma main.

CARLOS. Elle est à moi ?

LE MARQUIS. Pour toujours, et dans la plus large extension du mot.

CARLOS. Aussi fidèle, aussi ardente pour le roi futur qu'aujourd'hui pour l'infant ?

LE MARQUIS. Je vous le jure.

CARLOS. Et si le serpent de la flatterie enlaçait mon cœur sans défense ; — si ces yeux oubliaient les larmes répandues autrefois ; — si cette oreille se fermait à la plainte, — intrépide gardien de ma vertu, tu viendrais me fortifier, et rappeler à mon génie son grand nom ?

LE MARQUIS. Oui.

CARLOS. Et maintenant, encore une prière. Dis-moi tu : j'ai toujours envié à tes égaux ce privilège de la confiance ; ce mot fraternel charme mon cœur et mon oreille par le doux sentiment de l'égalité. Point d'objections ; je devine ce que tu veux dire : c'est pour toi une bagatelle, je le sais ; mais pour moi, fils du roi, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère ?

LE MARQUIS. Ton frère.

CARLOS. Maintenant, chez le roi, je ne crains plus rien. Mon bras sur ton bras, je défie avec toi mon siècle.

ACTE DEUXIÈME.

Le palais du roi à Madrid.

SCÈNE I.

LE ROI PHILIPPE, *assis sur son trône* ; LE DUC D'ALBE *à quelque distance du roi et la tête couverte* ; CARLOS.

CARLOS. L'État a le pas sur moi. Carlos laissera volontiers passer le ministre : il parle pour l'Espagne... moi

je suis le fils de la maison. (*Il se retire en s'inclinant.*)

PHILIPPE. Le duc reste et l'infant peut parler.

CARLOS, *se tournant vers Albe*. C'est donc de votre grandeur d'âme, duc, que je dois obtenir la faveur de parler au roi. Un fils, vous le savez, peut avoir à confier à son père beaucoup de choses qu'un tiers ne doit pas entendre. Je ne veux point vous ravir le roi ; je ne demande mon père que pour ce seul instant.

PHILIPPE. Il est ici comme mon ami.

CARLOS. Ai-je mérité aussi de le regarder comme le mien ?

PHILIPPE. Vous ferez donc sagement de le mériter ; je n'aime point les fils qui prétendent faire de meilleurs choix que leur père.

CARLOS. La fierté chevaleresque du duc d'Albe peut-elle supporter une pareille scène ? Aussi vrai que j'existe, ce rôle de l'importun qui ne rougit pas de s'insinuer entre le père et le fils, sans être appelé ; qui, dans le sentiment de sa nullité, se condamne à rester là, ce rôle-là, par le ciel, je ne voudrais pas le jouer pour un diadème.

PHILIPPE *se lève et jette sur son fils un regard de colère*. Éloignez-vous, duc. (*Celui-ci s'avance vers la grande porte par laquelle Carlos est entré ; le roi lui en indique une autre.*) Non, dans le cabinet jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

LE ROI, DON CARLOS.

CARLOS, *dès que le duc a quitté la chambre, s'avance vers le roi, et se précipite à ses pieds avec l'expression de la plus profonde émotion*. Mon père, je retrouve mon père ! grâces vous soient rendues pour cette faveur ! votre main, mon père !... O jour heureux ! il y a longtemps que la douceur de ce baiser avait été refusée à

votre fils. Pourquoi, mon père, m'avez-vous si longtemps repoussé de votre cœur ? Qu'ai-je fait ?

PHILIPPE. Infant, ton cœur ne doit rien savoir de ces artifices ; épargne-les, je ne les aime point.

CARLOS, *se levant*. C'est cela. J'entends vos courtisans. Mon père, par le ciel ! tout n'est pas vrai dans ce qu'un prêtre dit, tout ne l'est pas dans ce que disent les créatures d'un prêtre. Je ne suis pas perverti, mon père ; un sang bouillant est toute ma méchanceté ; ma jeunesse est tout mon crime. Je ne suis pas perverti, en vérité, je ne le suis pas. Quoique souvent des mouvements impétueux trahissent mon cœur, ce cœur est bon.

PHILIPPE. Ton cœur est pur, je le sais, comme ta prière.

CARLOS. A présent ou jamais : nous sommes seuls ; les barrières de l'étiquette sont tombées entre le père et le fils. A présent ou jamais. Un rayon céleste d'espérance a lui en moi, un doux pressentiment pénètre mon cœur. Le ciel entier avec ses chœurs de joyeux anges se penche vers moi ; le Dieu trois fois saint se plaît à voir cette auguste et touchante scène... Mon père, réconciliation ! (*Il tombe à ses pieds.*)

PHILIPPE. Laisse-moi, et lève-toi.

CARLOS. Réconciliation !

PHILIPPE, *se dégageant de lui*. Cette comédie me devient par trop impudente.

CARLOS. Une impudence, l'amour de ton fils ?

PHILIPPE. Des larmes ! Indigne spectacle ! Retire-toi de mes yeux.

CARLOS. Aujourd'hui ou jamais. Réconciliation ! Ô mon père !

PHILIPPE. Retire-toi de mes yeux. Si tu revenais d'un combat couvert d'humiliation, mes bras s'ouvriraient pour te recevoir... Tel que te voilà, je te rejette. Il n'y a qu'une lâche faute qui puisse se laver en de si hon-

teuses sources !!! Celui que le repentir ne fait pas rougir ne s'épargnera jamais le repentir !

CARLOS. Qui est-il ? Par quelle méprise cet être étranger à l'humanité s'est-il égaré parmi les hommes ? L'éternel témoignage de l'humanité, ce sont les larmes : son œil est sec. Ce n'est pas une femme qui l'a enfanté. Oh ! pendant qu'il en est temps encore, laissez vos yeux toujours arides, apprendre à verser des larmes ; autrement, autrement peut-être aurez-vous à les invoquer en vain dans une heure cruelle.

PHILIPPE. Crois-tu pouvoir ébranler par de belles paroles le pénible doute de ton père ?

CARLOS. Le doute ? Je veux l'anéantir, ce doute ; je veux m'attacher à ton cœur paternel, je veux m'y attacher avec force, jusqu'à ce que le doute, cette enveloppe de granit, tombe de votre cœur. Qui sont-ils, ceux qui m'ont enlevé la faveur de mon roi ? Qu'est-ce que le moine a offert au père en place de son fils ? Quelle compensation Albe lui donnera-t-il pour une vie perdue sans enfant ? Vous voulez de l'amour ? Ici, dans ce cœur, coule une source d'amour, plus fraîche, plus vive que dans ces âmes obscures et troublées que l'or de Philippe seul peut ouvrir.

PHILIPPE. Arrête, téméraire ! Les hommes que tu oses flétrir sont les serviteurs éprouvés de mon choix, et tu dois les honorer.

CARLOS. Jamais. Je me sens. Ce que fait votre Albe, Carlos le peut faire, et il peut davantage. Qu'importe à un mercenaire le royaume qui ne sera jamais le sien ? Que lui importe que les cheveux de Philippe blanchissent ? Votre Carlos vous eût aimé... Je m'effraye à la pensée d'être seul et isolé sur un trône.

PHILIPPE, *frappé de ces paroles, demeure pensif, faisant un retour sur lui-même ; puis après un instant de silence.*
Je suis seul.

CARLOS, *avec vivacité et chaleur, s'approchant de lui.*
Vous l'avez été. Ne me haïssez plus, je vous aimerai

comme un enfant, je vous aimerai avec ardeur, seulement ne me haïssez plus. Qu'il est doux et ravissant de se sentir honoré dans une âme noble, de savoir que notre joie anime un autre visage, que notre anxiété agite un autre sein, que notre souffrance baigne de larmes d'autres yeux ! Qu'il est beau et glorieux pour un père de redescendre, la main dans la main de son fils bien-aimé, la route fleurie de la jeunesse, de recommencer encore une fois le rêve de la vie ! Qu'il est doux et grand de se rendre immortel et impérissable par la vertu de son enfant, de faire le bien pendant des siècles ! Qu'il est beau de planter ce qu'un fils chéri moissonnera, de recueillir ce qui lui profitera ; de ressentir combien sa reconnaissance sera grande ! Mon père, vos moines se taisent fort sagement sur ce paradis terrestre.

PHILIPPE, *avec quelque émotion*. O mon fils ! mon fils ! tu prononces toi-même ton arrêt. Tu peins en termes enchanteurs une félicité que tu ne m'as jamais donnée.

CARLOS. Que le Tout-Puissant en soit juge ! vous-même, vous m'avez éloigné de votre cœur et de votre autorité. Et jusqu'à présent, jusqu'à ce jour, était-ce juste ? jusqu'à présent moi, prince héréditaire d'Espagne, qu'ai-je été en Espagne, sinon un étranger, un prisonnier sur cette terre, où je serai maître un jour. Était-ce bien, était-ce juste ? Oh ! que de fois, mon père, que de fois, j'ai baissé les yeux en rougissant, quand les ambassadeurs des puissances étrangères, quand les gazettes m'apprenaient les nouvelles de la cour d'Arranjuez !

PHILIPPE. Ton sang est encore trop bouillant dans tes veines. Tu ne saurais que détruire.

CARLOS. Eh bien ! mon père, employez-moi à détruire, mon sang est trop bouillant... Vingt-trois ans ! et je n'ai rien fait pour l'immortalité ! Je m'éveille. Je me sens. Ma vocation au trône m'arrache à mon sommeil

comme un créancier, et les heures perdues de ma jeunesse pèsent sur moi comme des dettes d'honneur. Il est venu, ce grand et imposant moment où je dois rendre compte, avec usure, d'un dépôt précieux. L'histoire du monde, la renommée de mes aïeux, la trompette éclatante de la gloire m'appellent. Maintenant, l'instant est venu d'ouvrir pour moi les glorieuses barrières de l'honneur... Mon roi, oserais-je vous dire la prière qui m'a conduit ici ?

PHILIPPE. Encore une prière ? parle.

CARLOS. La révolte grandit et devient effrayante dans le Brabant ; l'opiniâtreté des rebelles exige une sage et forte résistance. Pour dompter les rebelles, le duc doit conduire une armée en Flandre ; il est investi par le roi d'un pouvoir souverain. Que cette mission est glorieuse ! comme elle conviendrait pour conduire votre fils dans le temple de la gloire ! Confiez, ô mon roi, confiez-moi cette armée. Les Flamands m'aiment ; je réponds de leur fidélité sur ma vie.

PHILIPPE. Tu parles comme un rêveur. Cette fonction demande un homme et non pas un enfant.

CARLOS. Elle demande un homme, mon père, et c'est là précisément ce qu'Albe n'a jamais été.

PHILIPPE. La terreur seule peut maîtriser la révolte ; la clémence serait folie... Ton âme est faible, mon fils. Le duc est redouté. Renonce à ta prière.

CARLOS. Envoyez-moi en Flandre avec l'armée ; osez vous confier à cette âme faible. Le nom seul du fils du roi, volant au-devant des drapeaux, conquerra ce que les bourreaux du duc d'Albe ne sauront que dévaster. Je vous en prie à genoux, c'est la première grâce que j'aie jamais demandée, mon père, confiez-moi la Flandre...

PHILIPPE, *jetant sur l'infant un regard pénétrant*. Et en même temps je confierais ma meilleure armée à ton ambition, le couteau à mon meurtrier !

CARLOS. O mon Dieu ! ne suis-je pas plus avancé !

Est-ce là le fruit de cet instant solennel si longtemps désiré ! (*Après un instant de réflexion, d'un ton solennel, mais plus doux.*) Répondez-moi avec plus de douceur, ne m'éloignez pas ainsi ; je n'aimerais pas à vous quitter, après ces tristes paroles, avec ce cœur lourd. Traitez-moi avec plus de bonté... C'est mon désir le plus pressant, c'est ma dernière tentative, une tentative désespérée. Je ne puis soutenir, je ne puis supporter, avec une fermeté d'homme, que vous me refusiez ainsi tout, absolument tout... A présent, je vous quitte ; non compris, trompé dans mille douces pensées, je m'éloigne de vos regards. Votre Albe et votre Domingo régneront victorieusement, tandis que votre enfant a pleuré dans la poussière. La tourbe des courtisans, la troupe tremblante des grands, la pâle corporation des moines, étaient là quand vous m'avez accordé solennellement audience. Ne m'humiliez pas. Ne me blessez pas ainsi mortellement, mon père ; ne me sacrifiez pas avec ignominie à l'impudente moquerie de la cour. Qu'on ne dise pas que, tandis que des étrangers regorgent de vos faveurs, les sollicitations de votre Carlos ne peuvent rien obtenir. Pour preuve que vous voulez m'honorer, envoyez-moi avec l'armée en Flandre.

PHILIPPE. Par la colère de ton roi, ne répète pas ces paroles.

CARLOS. Je me hasarde à mériter la colère du roi, et je supplie pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre. Je dois quitter l'Espagne, il le faut ; rester ici, c'est respirer sous la main du bourreau. Le ciel de Madrid pèse lourdement sur moi, comme la pensée d'un meurtre. Un prompt changement de climat peut seul me guérir. Si vous voulez me sauver, envoyez-moi sans retard en Flandre.

PHILIPPE, *avec un abandon contraint*. Des malades comme toi mon fils, exigent de bons soins et doivent rester sous l'œil du médecin. Tu demeureras en Espagne, le duc ira en Flandre.

CARLOS, *hors de lui*. Oh ! maintenant, mes bons anges, entourez-moi.

PHILIPPE, *reculant d'un pas*. Arrête ! Que signifie cette expression de visage ?

CARLOS, *d'une voix tremblante*. Mon père, cette décision est-elle irrévocable ?

PHILIPPE. Elle vient du roi.

CARLOS. J'ai rempli mon devoir. (*Il sort dans une violente agitation.*)

SCÈNE III.

PHILIPPE *reste quelques instants plongé dans une profonde méditation ; enfin il fait quelques pas dans le salon ; ALBE s'approche avec embarras.*

PHILIPPE. Soyez prêt à partir pour Bruxelles au premier ordre.

ALBE. Tout est prêt, sire.

PHILIPPE. Vos pleins pouvoirs sont déjà scellés dans mon cabinet. Prenez congé de la reine, et, avant de partir, présentez-vous chez l'infant.

ALBE. Je l'ai vu sortir de cette salle avec l'air d'un furieux. Votre Majesté me paraît aussi hors d'elle-même et profondément émue. Peut-être le sujet de cet entretien ?...

PHILIPPE, *allant et venant*. Le sujet était le duc d'Albe. (*Le roi s'arrête et le regarde d'un air sombre.*) Je puis apprendre volontiers que Carlos hait mes courtisans, mais je découvre avec chagrin qu'il les méprise. (*Albe pâlit et veut parler.*) A présent, point de réponse. Je vous permets de vous réconcilier avec le prince.

ALBE. Sire...

PHILIPPE. Dites, qui le premier m'a averti des noirs projets de mon fils ? Je vous écoutai alors et non pas lui. Je veux peser les preuves, duc. Désormais Carlos sera plus près de mon trône. Allez. (*Le roi se retire dans son cabinet. Le duc sort par une autre porte.*)

SCÈNE IV.

Une antichambre de l'appartement de la reine.

DON CARLOS *entre par la porte du milieu causant avec un PAGE ; les gens de la cour se dispersent à son approche dans les salles voisines.*

CARLOS. Une lettre pour moi ? Pourquoi cette clef ? Et toutes deux remises si mystérieusement ? Approche... D'où tiens-tu cela ?

LE PAGE. Autant que j'ai pu le voir, la dame aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, *reculant.* La dame ? (*Il considère plus attentivement le page.*) Quoi ? Comment ? qui es-tu donc ?

LE PAGE. Un page de Sa Majesté la reine.

CARLOS, *effrayé, va à lui et lui met la main sur la bouche.* Tu es mort. Arrête ; j'en sais assez. (*Il rompt vivement le cachet et va à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps, le duc d'Albe passe, sans que le prince le voie, et entre dans la chambre de la reine. Carlos tremble, et tour à tour rougit et pâlit. Après avoir lu, il reste longtemps muet, les yeux fixés sur la lettre. Enfin il se tourne vers le page.*) Elle t'a donné elle-même cette lettre ?

LE PAGE. De sa propre main.

CARLOS. Elle t'a donné elle-même cette lettre ? Oh ! ne te joue pas de moi. Je n'ai encore rien vu de son écriture. Je dois le croire, si tu peux le jurer. Si c'est un mensonge, avoue-le franchement, et ne te joue pas de moi.

LE PAGE. De vous ?

CARLOS, *regarde de nouveau la lettre, puis contemple le page d'un air soupçonneux.* Après avoir fait un tour dans la salle. Tu as encore tes parents, n'est-ce pas ? Ton père sert le roi ? il est né dans le pays ?

LE PAGE. Il a été tué à Saint-Quentin, colonel de la cavalerie du duc de Savoie. Il s'appelait Alonzo, comte de Hénarez.

CARLOS *lui prend la main et fixe sur lui un regard expressif.* Le roi t'a remis cette lettre ?

LE PAGE, *ému.* Prince, ai-je mérité ce soupçon ?

CARLOS. *Il lit la lettre.* « Cette clef ouvre les appartements derrière le pavillon de la reine. Le plus reculé de tous touche à un cabinet de côté, où n'a jamais pénétré nul espion ; là, l'amour peut exprimer en toute liberté ce qu'il n'osa jusqu'alors confier qu'à des signes. L'amant craintif sera entendu, et la patience modeste sera récompensée. » (*Il semble se réveiller d'un assoupissement.*) Je ne rêve pas... je ne suis pas dans le délire... C'est bien là ma main droite... c'est là mon épée... Ce sont là des paroles écrites. C'est vrai et réel. Je suis aimé... je le suis. Oui, je suis, je suis aimé ! (*Il se précipite à travers la chambre, hors d'haleine et les bras étendus.*)

LE PAGE. Venez, prince, je vous conduirai.

CARLOS. Laissez-moi d'abord revenir à moi-même. Tous les frémissements de ce bonheur ne vibrent-ils point encore en moi ? Avais-je osé concevoir un espoir si audacieux ? avais-je même jamais osé le rêver ? Où est l'homme qui s'habituerait si vite à devenir Dieu ? Qui étais-je et qui suis-je à présent ? C'est un autre ciel, un autre ciel qu'auparavant. Elle m'aime.

LE PAGE *veut l'entraîner.* Prince, prince, ce n'est pas ici le lieu ; vous oubliez...

CARLOS, *saisi d'une terreur soudaine.* Le roi, mon père... (*Il laisse retomber ses bras, regarde autour de lui avec effroi et commence à se remettre.*) C'est affreux. Oui, tu as raison, mon ami, je te remercie ; je n'étais pas à moi. Qu'il faille me taire, qu'il faille enfermer tant de bonheur dans mon sein, c'est affreux, affreux ! (*Il prend le page par la main et le conduit à l'écart.*) Ce que tu as vu, m'entends-tu bien, et ce que tu n'as pas vu doit être enseveli dans ton cœur comme dans un cercueil. Maintenant, va ; je m'y trouverai. Va, il ne faut pas qu'on nous rencontre ici ; va. (*Le page veut*

sortir.) Arrête, écoute. (*Le page revient, Carlos lui appuie sa main sur l'épaule et jetant sur lui un regard sévère.*) Tu emportes avec toi un secret terrible, pareil à ces poisons violents qui brisent le vase où ils sont renfermés. — Maîtrise bien l'expression de ton visage, que la tête n'apprenne jamais ce que cache ton cœur ; sois comme le porte-voix, qui reçoit le son et le rend, et qui lui-même n'entend rien. Tu es un enfant : — sois-le toujours et continue à jouer avec gaieté. Qu'elle a été prudente et habile, celle qui t'a choisi pour ce message d'amour ! Ce n'est pas là que le roi ira chercher ses vipères.

LE PAGE. Et moi, prince, je suis fier de me savoir plus riche d'un secret que le roi lui-même.

CARLOS. Jeune présomptueux, c'est là ce qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi d'un air timide et soumis ; que la vanité ne t'entraîne jamais à laisser remarquer que l'infant t'est favorable ; ton plus grand crime, mon fils, serait de me complaire. Ce que tu auras désormais à m'annoncer, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie point à tes lèvres ; que tes avis ne m'arrivent point par la route ordinaire des pensées. Parle par tes regards, par tes signes ; je te comprendrai d'un clin d'œil. L'air, la lumière qui nous entourent sont vendus à Philippe ; les murailles muettes sont à sa solde. On vient... (*L'appartement de la reine s'ouvre et le duc d'Albe en sort.*) Éloigne-toi. A revoir !

LE PAGE. Prince, ne vous trompez pas sur l'appartement indiqué.

(*Il sort.*)

CARLOS. C'est le duc... Non, non, c'est bien, je me trouverai bien.

SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE, *se plaçant devant le prince.* Deux mots, prince.

CARLOS. Très-bien, c'est bon... Une autre fois... (*Il veut sortir.*)

ALBE. Ce lieu n'est, à la vérité, pas le plus convenable ; peut-être plairait-il à Votre Altesse Royale de me donner audience dans son appartement ?

CARLOS. A quoi bon ? l'audience peut avoir lieu ici ; seulement vite et bref.

ALBE. Ce qui me conduit surtout auprès de Votre Altesse, c'est la respectueuse reconnaissance que je lui dois pour l'ordre que vous savez.

CARLOS. De la reconnaissance ? pour moi ? par quel motif ? Et la reconnaissance du duc d'Albe ?

ALBE. A peine aviez-vous quitté l'appartement du roi que j'ai reçu l'ordre de partir pour Bruxelles.

CARLOS. Pour Bruxelles ? Ah !

ALBE. A quoi donc, mon prince, si ce n'est à votre favorable intervention auprès du roi, pourrais-je attribuer...

CARLOS. A moi ? non pas à moi, en vérité pas à moi. Partez, partez, et que Dieu soit avec vous !

ALBE. Rien de plus ? cela m'étonne. Votre Altesse n'a pas d'ordre à me donner pour la Flandre ?

CARLOS. Quoi de plus ? et pourquoi pour la Flandre ?

ALBE. Il me semblait naguère que le sort de ce pays réclamait la présence même de don Carlos.

CARLOS. Comment cela ? Ah ! oui, il en fut ainsi. Maintenant c'est très-bien, très-bien : cela vaut mieux même...

ALBE. J'écoute avec étonnement.

CARLOS, *avec ironie*. Vous êtes un grand général : qui ne le sait ? L'envie même doit le reconnaître. Moi, je suis un jeune homme ; telle a été aussi la pensée du roi. Le roi a raison, parfaitement raison ; je le vois à présent, je suis satisfait. Donc, assez là-dessus, je vous souhaite un heureux voyage ; je ne puis en cet instant, comme vous voyez, m'arrêter plus longtemps. J'ai précisément beaucoup de choses à faire ; le reste à demain,

ou quand vous voudrez, ou quand vous reviendrez de Bruxelles.

ALBE. Comment ?

CARLOS, *près un moment de silence, voyant que le duc n'est pas encore parti.* Vous partez dans une bonne saison ; vous traverserez le Milanais, la Lorraine, l'Allemagne... L'Allemagne... oui, c'était en Allemagne ; on vous connaît là... Nous voilà en avril, mai, juin, juillet, très-bien ; au plus tard, au commencement d'août, vous êtes à Bruxelles. Oh ! je ne doute pas qu'on n'entende très-prochainement parler de vos victoires ; vous vous rendrez digne de notre gracieuse confiance.

ALBE, *d'un air significatif.* Sera-ce par le sentiment de ma nullité ?

CARLOS, *après un moment de silence, avec fierté et dignité.* Vous êtes susceptible, duc, et avec raison. Il y avait, je dois l'avouer, peu de générosité de ma part à employer contre vous des armes dont vous n'étiez pas en état de vous servir contre moi.

ALBE. Pas en état ?...

CARLOS, *lui présentant la main en riant.* C'est dommage que le temps me manque pour engager un noble combat avec Albe. Une autre fois...

ALBE. Prince, nous calculons chacun d'une manière différente. Vous, par exemple, vous vous portez à vingt ans plus tard, et moi à vingt ans plus tôt.

CARLOS. Eh bien !

ALBE. Je pense maintenant combien de nuits passées auprès de la belle princesse de Portugal, votre mère, le roi aurait données pour acquérir à sa couronne un bras comme celui-ci ? Il savait combien il est plus facile de perpétuer des rois que de faire des monarchies, et combien on a plus promptement pourvu le monde d'un roi que les rois d'un monde.

CARLOS. C'est très-vrai ; cependant, duc d'Albe, cependant...

ALBE. Et combien de sang, de sang de son peuple a

dû couler avant que deux gouttes pussent faire de vous un roi.

CARLOS. C'est très-vrai, par le ciel ; et en deux mots vous avez exprimé ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil de la fortune... Maintenant la conséquence, duc d'Albe ?

ALBE. Malheur à la majesté au berceau qui pourrait se railler de sa nourrice ! Il lui est doux de se reposer mollement, de s'endormir sur nos victoires. Les perles seules brillent sur la couronne ; on n'y voit pas les blessures par lesquelles elle fut conquise... Cette épée a imposé les lois espagnoles à des peuples étrangers ; elle a brillé devant l'étendard de la croix, elle a ouvert sur ce continent des sillons sanglants à la semence de la foi. Dieu jugeait dans le ciel, et moi sur la terre.

CARLOS. Dieu ou le diable, c'est la même chose. Vous étiez son bras droit, je le sais bien ; et à présent n'en parlons plus, je vous prie. Je voudrais me garder de certains souvenirs... J'honore le choix de mon père ; mon père a besoin d'un Albe ; qu'il en ait besoin, ce n'est pas là ce que je lui envie. Vous êtes un grand homme, soit, je le crois presque ; seulement je crains que vous ne soyez venu quelques siècles trop tôt. Un Albe, selon mon opinion, est l'homme qui devait apparaître à la fin des temps. Quand l'audace gigantesque du crime aura épuisé la patience du ciel, quand l'abondante moisson des forfaits sera pleinement mûre et qu'il faudra un moissonneur sans exemple, alors vous serez à votre place... O Dieu ! mon paradis ! ma Flandre ! mais il ne faut plus y penser. Silence là-dessus ! On dit que vous emportez une provision d'arrêts de mort signés d'avance. La précaution est louable, de cette sorte on n'a plus à craindre aucune chicape. O mon père, que j'ai mal compris tes intentions ! Je t'accusais de me refuser une mission où le duc d'Albe devait briller ; c'était le commencement de ton estime pour moi.

ALBE. Prince, ces paroles mériteraient !...

CARLOS, *l'interrompant*. Quoi !

ALBE. Mais votre titre de fils de roi vous sert de sauvegarde.

CARLOS, *tirant son épée*. Cela demande du sang ! — l'épée à la main, duc !

ALBE, *froidement*. Contre qui ?

CARLOS, *se précipitant sur lui*. L'épée à la main, ou je vous perce le sein !

ALBE, *tirant son épée*. Puisqu'il le faut...

(*Ils se battent.*)

SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LA REINE *sort effrayée de sa chambre. Des épées nues ! (Au prince avec mécontentement et d'un ton impérieux.)*
Carlos !

CARLOS, *que l'aspect de la reine met hors de lui, laisse retomber son bras, reste immobile, puis court vers le duc et l'embrasse. Réconciliation, duc ! que tout soit oublié. (Il se jette muet aux pieds de la reine, puis se relève et sort vivement agité.)*

ALBE *reste immobile et ne détourne pas les yeux de lui.*
Par le ciel ! cela est étrange !

LA REINE, *après un instant de trouble et d'inquiétude, s'avance lentement vers sa chambre ; arrivée près de la porte, elle se retourne. Duc d'Albe !*

(*Le duc d'Albe la suit dans sa chambre.*)

SCÈNE VII.

Un cabinet de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, *idéalement vêtue, mais dans un goût parfait, joue du luth et chante ; ensuite LE PAGE de la reine.*

LA PRINCESSE *se lève en sursaut. Il vient ?*

LE PAGE, *accourant*. Êtes-vous seule ? Je suis surpris

de ne pas encore le trouver ici, mais il va paraître à l'instant.

LA PRINCESSE. Doit-il venir ? il le veut donc aussi ? C'est décidé.

LE PAGE. Il est sur mes pas. Noble princesse, vous êtes aimée, vous êtes aimée comme personne ne l'a été, comme personne ne peut l'être. Quelle scène j'ai vue !

LA PRINCESSE, avec impatience. Vite ! tu lui as parlé, réponds. Que t'a-t-il dit ? quelle contenance avait-il ? quelle parole a-t-il prononcée ? A-t-il paru embarrassé, troublé ? a-t-il deviné la personne qui lui envoyait la clef ou ne l'a-t-il pas devinée ? N'a-t-il rien deviné, ou a-t-il pensé à une autre ? Eh bien ! tu ne me réponds pas un mot ? Oh ! fi ! fi ! n'es-tu pas honteux ? tu n'as jamais été si roide, si lent, si insupportable.

LE PAGE. Puis-je placer un mot, princesse ? Je lui ai remis la clef et le billet dans l'antichambre de la reine. Il m'a paru interdit quand je lui ai dit que j'étais envoyé par une femme.

LA PRINCESSE. Interdit ? très-bien ! très-bien ! Allons, continue ton récit.

LE PAGE. Je voulais en dire plus ; alors il est devenu pâle, il m'a arraché la lettre des mains, et, en jetant sur moi un regard menaçant, il m'a dit qu'il savait tout. Il a lu la lettre avec trouble, et, en la lisant il s'est mis à trembler !

LA PRINCESSE. Qu'il savait tout ? qu'il savait tout ? A-t-il dit cela ?

LE PAGE. Il m'a demandé trois, quatre fois, si c'était vous-même qui m'aviez réellement remis cette lettre.

LA PRINCESSE. Si c'était moi-même ? et il a prononcé mon nom ?

LE PAGE. Non pas ; il n'a point prononcé votre nom... Des espions, a-t-il dit, pouvaient écouter dans le voisinage, et tout rapporter au roi.

LA PRINCESSE, *étonnée*. A-t-il dit cela ?

LE PAGE. Il lui importerait beaucoup, a-t-il dit, il lui importerait prodigieusement d'avoir connaissance de cette lettre.

LA PRINCESSE. Au roi ? as-tu bien entendu ? Au roi ? est-ce là le mot dont il s'est servi ?

LE PAGE. Oui. Il a dit que c'était un secret dangereux ; il m'a averti de prendre garde à mes paroles et à mes démarches, afin que le roi n'en conçoive aucun soupçon.

LA PRINCESSE, *après un moment de réflexion, très-surprise*. Tout est d'accord. Cela ne peut être autrement. Il faut qu'il connaisse cette aventure. C'est inconcevable. Qui peut lui avoir révélé... qui ? je le demande encore. Quel autre que celui qui a le regard si perçant, si profond, l'amour aux yeux d'aigle ? Mais continue, continue... Il a lu le billet ?...

LE PAGE. Le billet, disait-il, annonçait un bonheur qui le faisait trembler, qu'il n'avait jamais osé rêver. Malheureusement le duc est entré dans la salle, ce qui nous a forcés...

LA PRINCESSE, *avec aigreur*. Qu'est-ce que le duc avait donc à faire là ?... Mais où est-il ? Pourquoi tarde-t-il ? pourquoi ne paraît-il pas ? Vois-tu comme tu as été faussement informé ! Comme il aurait déjà été heureux dans le temps que tu emploies à me raconter qu'il veut l'être !

LE PAGE. J'ai peur que le duc...

LA PRINCESSE. Encore le duc ! Qu'a-t-il à faire ici ! quel rapport y a-t-il entre ce brave général et ma paisible félicité ! Il pouvait le laisser là, ou le renvoyer. Avec qui, dans le monde, n'en agirait-on pas ainsi ! Oh ! vraiment ton prince, à ce qu'il me semble, comprend aussi mal l'amour que le cœur des femmes. Il ne sait pas ce que sont les minutes. Paix ! paix ! j'entends venir. Éloigne-toi ; c'est le prince. (*Le page sort à la hâte*). Va, va... Où est donc mon luth ? il faut qu'il me surprenne. Mon chant doit être le signal.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE ; *bientôt après*, DON CARLOS. *La princesse s'est jetée sur une ottomane et joue.*

CARLOS. *Il entre précipitamment, reconnaît la princesse, et reste comme frappé de la foudre.* Dieu ! où suis-je ?

LA PRINCESSE *laisse tomber son luth et va au-devant de lui.* Ah ! prince Carlos ! Oui vraiment...

CARLOS. Où suis-je ? Folle méprise ! je me suis trompé de cabinet.

LA PRINCESSE. Que Carlos sait bien remarquer la chambre où les femmes sont sans témoins !

CARLOS. Princesse !... pardonnez-moi, princesse, j'ai, j'ai trouvé le premier salon ouvert.

LA PRINCESSE. Est-il possible ? Il me semble pourtant que je l'avais moi-même fermé.

CARLOS. Il vous semble seulement, il vous semble... mais sans doute vous vous trompez. Vous vouliez le fermer... Oui, d'accord, je le crois, mais il n'était pas fermé ; assurément il ne l'était pas. J'entends quelqu'un jouer du luth. N'était-ce pas un luth ? (*Il regarde autour de lui d'un air de doute.*) Oui, le voilà encore ! Et... le luth... Dieu le sait ! le luth, je l'aime à la folie. Je deviens tout oreilles ; ne sachant ce qui se passe en moi, je me précipite dans ce cabinet pour voir les beaux yeux de l'aimable chanteuse dont le charme céleste m'a si doucement ravi.

LA PRINCESSE. Aimable curiosité, qui s'est bientôt apaisée, autant que je puis le voir. (*Après un moment de silence, d'un ton significatif.*) Oh ! je dois estimer l'homme modeste qui, pour ménager la pudeur d'une femme, s'embarrasse dans de telles inventions.

CARLOS, *avec confiance.* Princesse, je sens moi-même que j'aggrave ce que je voudrais améliorer. Épargnez-moi un rôle que je ne puis en aucune façon remplir.

Vous cherchiez dans cet appartement un refuge contre le monde ; vous vouliez, loin des regards des hommes, vous abandonner aux secrets désirs de votre cœur ; moi, j'arrive comme un mauvais destin, voilà votre heureux songe détruit. Je dois donc m'éloigner sans retard. (*Il veut sortir.*)

LA PRINCESSE, *surprise et déconcertée, se remet aussitôt.*
Prince, oh ! cela n'est pas bien !

CARLOS. Princesse, je comprends ce que signifie ce regard dans ce cabinet, et je respecte l'embarras de la vertu. Malheur à celui que la rougeur d'une femme enhardit ! Quand les femmes tremblent devant moi, je deviens timide.

LA PRINCESSE. Est-il possible ? Scrupule sans exemple chez un jeune homme, un fils de roi ! Eh bien ! prince, à présent vous devez rester près de moi ; c'est moi-même qui vous en prie. Une telle vertu dissipe l'inquiétude d'une jeune fille. Mais savez-vous que votre subite apparition m'a troublée au milieu de mon ariette favorite ? (*Elle le conduit près du sofa et reprend son luth.*) Prince Carlos, je vais jouer encore une fois cette ariette ; votre punition sera de m'entendre.

CARLOS. (*Il s'assoit, non sans contrainte, près de la princesse.*) Punition aussi désirable que ma faute même, et, en vérité, le sujet de ce chant m'a semblé si beau, si céleste, que je pourrais bien l'entendre pour la troisième fois.

LA PRINCESSE. Quoi ! vous avez tout entendu ? C'est affreux, prince. C'était, je crois, un chant d'amour.

CARLOS. Et, si je ne me trompe, d'un amour heureux. Charmant texte dans cette charmante bouche, mais sans doute plus beau que vrai.

LA PRINCESSE. Que vrai, dites-vous ? Ainsi vous doutez ?

CARLOS, *sérieusement.* Je doute presque que Carlos et la princesse d'Éboli puissent jamais se comprendre, s'il s'agit d'amour. (*La princesse est interdite : il le remarque*

et continue avec une légère galanterie). Car en voyant ces joues roses, qui pourrait croire que la passion agite votre cœur? La princesse d'Éboli peut-elle courir le danger de soupirer vainement et sans être écoutée? Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espoir.

LA PRINCESSE, *reprenant toute sa gaieté*. Oh ! taisez-vous. C'est affreux. Ne semble-t-il pas que ce soit là précisément le malheur qui vous poursuive aujourd'hui, aujourd'hui vous plus que tout autre, bon prince ! (*Elle lui prend la main avec tendresse*). Vous n'êtes pas gai. Vous souffrez ; par le ciel ! vous souffrez beaucoup. Est-il possible ? Et pourquoi souffrir, prince ?... Vous qui êtes appelé aux voluptés de ce monde, doué de tous les présents d'une nature prodigue, fait pour aspirer à toutes les joies de la vie ; vous, fils d'un grand roi ; et plus encore, vous qui, dès votre berceau de prince, avez été comblé de dons qui effacent même la splendeur de votre rang ; vous qui, dans le rigoureux tribunal des femmes, avez séduit ces femmes, ces juges qui prononcent sans appel sur la valeur et la gloire des hommes ; vous qui n'avez qu'à jeter un regard pour vaincre, qui enflammez en restant froid ; vous dont l'amour donnerait le ciel et le bonheur des dieux ; vous que la nature a choisi entre mille pour vous combler de bonheur et de qualités sans égales, vous seriez souffrant ? O ciel ! toi qui lui as tout prodigué, tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour voir ses triomphes ?

CARLOS, *qui pendant tout ce temps est resté absorbé dans une profonde distraction, revient tout à coup à lui-même au moment où la princesse se tait, et se relève en sursaut*. C'est parfait : c'est incomparable, princesse. Chantez-moi ce morceau encore une fois.

LA PRINCESSE *le regarde étonnée*. Carlos, où étiez-vous donc ?

CARLOS *se lève*. Ah ! par le ciel ! vous me le rappelez. A propos, il faut que j'aïlle, que j'aïlle au plus vite.

LA PRINCESSE *le retient*. Où ?

CARLOS, *avec une cruelle anxiété*. Dehors, en plein air. Laissez-moi, princesse. Il me semble sentir derrière moi le monde en feu.

LA PRINCESSE *le retient avec force*. Qu'avez-vous ? Pourquoi cette conduite étrange ? (*Carlos s'arrête et réfléchit ; elle saisit ce moment pour l'attirer à elle sur le sofa.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos ; votre sang est agité. Asseyez-vous près de moi, éloignez ces noires fantaisies de la fièvre. Si vous vous demandiez franchement : Ma tête sait-elle ce qui pèse sur mon cœur ? et si elle le sait, n'y a-t-il parmi tous les cavaliers de cette cour, et parmi toutes les dames, personne pour le guérir, pour le comprendre, veux-je dire, personne qui soit digne ?...

CARLOS, *d'un air distrait*. Peut-être la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, *avec joie et vivacité*. Vraiment ?

CARLOS. Donnez-moi une lettre, une recommandation pour mon père. Donnez. On dit que vous avez beaucoup de crédit.

LA PRINCESSE. Qui dit cela ? Ah ! c'est le soupçon qui t'a rendu muet.

CARLOS. Probablement. L'histoire est déjà publique. J'avais tout à coup formé le projet d'aller dans le Brabant, seulement pour gagner mes éperons. Mon père ne le veut pas ; ce bon père craint que si je commande l'armée, ma voix n'en souffre.

LA PRINCESSE. Carlos, vous vous jouez de moi. Avouez-le, vous voulez m'échapper par ces mouvements de couleuvre. Regardez-moi en face, hypocrite. Celui qui ne rêve qu'à des actions chevaleresques pourrait-il, avouez-le, s'abaisser jusqu'à dérober avec avidité les rubans que les dames laissent tomber ? et, excusez-moi (*elle écarte légèrement la fraise de Carlos et saisit un ruban qui était caché*), et les garder si précieusement ?

CARLOS, *reculant avec surprise*. Princesse, non, cela

va trop loin ; je suis trahi. On ne peut vous tromper ; vous vous entendez avec les démons, avec les esprits.

LA PRINCESSE. Vous paraissez en être étonné ! Gageons ; prince, que je rappelle dans votre cœur des choses... des choses... Essayez, interrogez-moi. Si les caprices de votre humeur, un accent étouffé, un sourire effacé à l'instant par un air sérieux, si des gestes, si des attitudes où votre âme n'était pour rien n'ont pu m'échapper, jugez si j'ai compris ce que vous vouliez faire comprendre.

CARLOS. C'est vraiment hasarder beaucoup. Va pour la gageure, princesse. Vous me promettez de faire dans mon propre cœur des découvertes que je n'ai jamais sues ?

LA PRINCESSE, *un peu blessée et d'un ton sérieux*. Jamais, prince ! pensez-y mieux. Regardez autour de vous. Ce cabinet n'est pas l'appartement de la reine, où un peu de déguisement est toujours de mise ! Vous êtes interdit, vous rougissez tout à coup. Ah ! vraiment, qui pourrait être assez pénétrant, assez hardi et désœuvré pour épier Carlos, lorsque Carlos se croit à l'abri de toute surveillance ? Qui a remarqué comme au dernier bal il quitta la reine, dont il était le cavalier, pour se jeter violemment dans un groupe voisin, et tendre la main à la princesse d'Éboli, au lieu de sa royale partenaire ? Distraction, prince, que le roi, arrivant dans cet instant, observa lui-même.

CARLOS, *avec un sourire ironique*. Et même le roi ? En vérité, chère princesse, cela n'a pas dû lui paraître singulier.

LA PRINCESSE. Pas plus que cette scène de la chapelle du château, dont le prince Carlos ne se souviendra pas lui-même. Vous étiez aux pieds de la sainte Vierge, plongé dans la prière, quand tout à coup... était-ce votre faute ?... les vêtements de certaines dames frôlèrent derrière vous. Voilà que l'héroïque fils du roi Philippe commence à trembler comme un hérétique devant le

saint-office ; la prière glacée expire sur ses lèvres pâles. Dans le transport de la passion... c'était, prince, une comédie touchante... vous saisissez la sainte et froide main de la mère de Dieu, et des baisers ardents tombent sur le marbre.

CARLOS. Vous me faites une injustice, princesse ; c'était de la piété.

LA PRINCESSE. Oui ! alors ! c'est tout autre chose, prince ; alors, c'est aussi par la crainte de perdre que, lorsque Carlos jouait avec la reine et moi, il me déroba avec une merveilleuse habileté mon gant. (*Carlos se lève tout troublé.*) Il est vrai qu'un instant après il fut assez poli pour le jeter sur la table au lieu d'une carte.

CARLOS. Oh ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! Qu'ai-je fait là.

LA PRINCESSE. Rien que vous deviez désavouer, j'espère. Quelles furent ma joie et ma surprise lorsque, sans m'y attendre, je trouvai un petit billet que vous aviez su cacher dans ce gant. C'était, prince, la plus touchante romance qui...

CARLOS, *l'interrompant tout à coup.* Des vers, rien de plus ; il s'échappe souvent de mon cerveau de ces bulles légères qui s'évanouissent comme elles sont venues, voilà tout. Ne parlons pas de cela.

LA PRINCESSE, *s'éloignant de lui avec surprise, le regarde un instant.* Je suis à bout ; toutes mes tentatives glissent sur cet homme bizarre comme sur un serpent. (*Elle se tait quelques instants.*) Mais quoi ! si c'était un orgueil prodigieux qui, pour rendre son plaisir plus doux, employât le masque de la timidité ? Oui, (*elle s'approche du prince et le regarde d'un air de doute,*) prince, apprenez-moi enfin... Je suis devant une porte fermée et enchantée que mes clefs ne peuvent ouvrir.

CARLOS. C'est comme moi devant vous.

LA PRINCESSE *le quitte brusquement, se promène en silence dans le cabinet, et paraît occupée d'une pensée im-*

portante. Enfin elle lui dit d'un air sérieux et solennel. Eh bien ! soit ! Il faut me résoudre à parler. Je vous prends pour juge. Vous êtes un cœur loyal, — un homme, vous êtes prince et chevalier. Je me jette dans vos bras ; vous me sauverez, prince, et si je suis perdue sans retour, vous pleurerez sur mon sort. (*Le prince se rapproche d'elle avec curiosité, intérêt et surprise.*) Un impudent favori du roi, Ruy Gomez, comte de Silva, recherche ma main. Le roi le veut ; déjà on est d'accord pour le marché. Je suis vendu à sa créature.

CARLOS. Vendue et toujours vendue, et toujours, par le trafiquant renommé de l'Espagne.

LA PRINCESSE. Non, écoutez tout d'abord. Ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à la politique, on en veut à mon innocence. Tenez, cet écrit peut démasquer ce saint homme. (*Carlos prend le papier, mais son impatience ne lui permet pas de le lire, et il écoute le récit de la princesse.*) Où trouver mon salut, prince ? Jusqu'à présent mon orgueil a protégé ma vertu ; mais enfin...

CARLOS. Enfin vous avez succombé ? vous avez succombé ? Non, non ; au nom du ciel, non !

LA PRINCESSE, *avec noblesse et fierté.* Et par qui ? Misérable raisonnement ! Que ces esprits forts sont faibles ! Estimer les faveurs d'une femme, le bonheur de l'amour, comme une marchandise dont on peut disposer ! C'est la seule chose en ce monde qui ne souffre point d'autre acheteur que soi-même. L'amour est le prix de l'amour, c'est le diamant inestimable que je veux donner, ou enfouir éternellement sans jamais en jouir ! pareille à ce riche marchand qui, insensible à l'or du Rialto, et défiant les rois, rejeta sa perle dans les trésors de la mer, trop fier pour l'abandonner au-dessous de sa valeur.

CARLOS. Par le Dieu tout-puissant, cette femme est belle !

LA PRINCESSE. Qu'on nomme cela caprice ou vanité, n'importe ! je ne partage point mes plaisirs. A l'homme,

au seul que j'aie choisi, je donne tout pour tout. Je ne donne qu'une fois, mais c'est pour toujours. Mon amour ne fera qu'un heureux, mais ce sera pour lui un bonheur divin. La ravissante harmonie des hommes... le baiser... la joie voluptueuse de l'heure du berger, la magie céleste de la beauté, ne sont que là, couleurs d'un même rayon, feuilles d'une même fleur. Et moi, insensée ! j'irais perdre une feuille arrachée au riant calice de cette fleur, j'irais profaner la majesté de la femme, le chef-d'œuvre de la Divinité, pour récréer les derniers jours d'un débauché !

CARLOS. Incroyable. Comment ! Madrid avait une telle jeune fille, et moi, moi, je l'apprends aujourd'hui pour la première fois !

LA PRINCESSE. Il y a longtemps que j'aurais quitté cette cour, ce monde, pour m'ensevelir dans un cloître ; mais il me reste encore un lien unique et tout-puissant pour m'enchaîner à ce monde. Hélas ! un fantôme peut-être, mais si précieux pour moi. J'aime et je — ne suis pas aimée.

CARLOS, *s'approchant d'elle avec feu*. Vous l'êtes, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel ; je le jure. Vous l'êtes, et d'un amour inexprimable !

LA PRINCESSE. Vous le jurez. Vous ? oh ! c'est la voix de mon ange. Oui, si vraiment vous le jurez, Carlos, alors je vous crois, alors je le suis.

CARLOS *la presse dans ses bras avec tendresse*. Douce, noble jeune fille, adorable créature ! Mes yeux, mes oreilles, tout est devant toi admiration et ravissement. Qui aurait pu te voir, te voir sous ce ciel et se vanter de n'avoir jamais aimé ? Mais ici, à la cour du roi Philippe ? Quoi, ici ? Que viens-tu faire ici, ange charmant, ici parmi ces moines, et sous ce joug de moines ? Ce ciel ne convient pas à de telles fleurs. Ils pourraient les briser. Ils pourraient... Oh ! je le crois. Mais non, aussi vrai que je respire, non ; j'enlace mes bras autour de toi, je t'emporterai dans mes bras à travers les

démons et l'enfer... Oui, prends-moi pour ton ange.

LA PRINCESSE, *avec un regard plein d'amour*. O Carlos, combien peu je vous avais connu ! Comme votre noble cœur récompense richement, prodigieusement la peine que l'on s'est donnée pour le comprendre ! (*Elle prend sa main et veut la baiser.*)

CARLOS, *la retirant*. Princesse, où êtes-vous à présent ?

LA PRINCESSE, *avec douceur et grâce, regardant fixement sa main*. Que cette main est belle ! qu'elle est riche ! Prince, cette main a encore deux précieux dons à faire : un diadème et le cœur de Carlos, et tous deux peut-être à une mortelle, à une seule ! Un présent grandiose, divin... trop grandiose presque pour une mortelle ! Eh quoi ! prince, si vous vous décidiez à un partage ? Les reines aiment mal. Une femme qui peut aimer s'entend mal à régner. Tant mieux, prince, vous partagerez, et tout de suite, et tout de suite. Quoi ! ou bien l'auriez-vous déjà fait ? l'auriez-vous réellement fait ? C'est encore mieux ! Et connais-je l'heureuse personne ?

CARLOS. Tu la connaîtras. Je me découvrirai à toi, jeune fille. Je me découvrirai à cette nature innocente, ouverte sans tache. Tu es dans cette cour la première, la seule digne de connaître mon âme entière. Eh bien ! je ne le nie pas..... j'aime.

LA PRINCESSE. Méchant homme ! Cet aveu était-il si difficile ? Ah ! devais-je être digne de pitié, quand tu me trouvais digne d'amour ?

CARLOS, *interdit*. Quoi ? qu'est-ce donc ?

LA PRINCESSE. Jouer un tel jeu avec moi ! Oh ! vraiment, prince, ce n'était pas bien. Et nier même la clef !

CARLOS. La clef ! la clef ! (*Après une muette réflexion.*) Oui... c'était cela... A présent je m'en aperçois... Oh ! mon Dieu ! (*Ses genoux fléchissent. Il s'appuie contre une chaise et se cache le visage.*)

LA PRINCESSE, *après un moment de silence de part et*

d'autre, pousse un cri. Malheureuse! qu'ai-je fait?

CARLOS, *se levant avec l'accent de la plus violente douleur.* Tomber si bas du haut de mon ciel!... Oh! c'est affreux!

LA PRINCESSE, *se cachant le visage.* Qu'ai-je découvert? Dieu!

CARLOS, *à genoux devant elle.* Je ne suis pas coupable, princesse. La passion... une fatale méprise... Par le ciel! je ne suis pas coupable.

LA PRINCESSE *le repousse.* Retirez-vous de mes yeux, au nom du ciel!

CARLOS. Jamais! Vous abandonner dans cette affreuse agitation!

LA PRINCESSE, *le repoussant avec force.* Par générosité, par pitié, retirez-vous de mes yeux. Voulez-vous me tuer? Je hais votre aspect. *(Carlos veut sortir.)* Rendez-moi ma lettre et ma clef. Où avez-vous mis l'autre lettre?

CARLOS. L'autre? Quelle autre?

LA PRINCESSE. Celle du roi.

CARLOS, *effrayé.* De qui?

LA PRINCESSE. Celle que vous avez reçue de moi tout à l'heure.

CARLOS. Du roi? Et à qui? A vous?

LA PRINCESSE. O ciel! dans quel embarras je me suis jetée! La lettre! donnez-la, je veux la ravoïr.

CARLOS. La lettre du roi? Et à vous?

LA PRINCESSE. La lettre, au nom de tous les saints!

CARLOS. Cette lettre qui devait démasquer un certain...

LA PRINCESSE. Je suis morte. Donnez-la-moi.

CARLOS. La lettre?...

LA PRINCESSE, *joignant les mains avec désespoir.* Insensée! à quel péril me suis-je livrée?

CARLOS. La lettre, elle venait du roi. Ah! princesse, cela change bien vite tout. C'est *(tenant la lettre avec joie)*, c'est une lettre chère, dangereuse, inestimable.

Toutes les couronnes de Philippe seraient trop légères et de trop peu de valeur pour la racheter... Je garde cette lettre.

(*Il sort.*)

LA PRINCESSE *se jette au-devant de lui.* Grand Dieu ! je suis perdue !

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, *seule.* Elle demeure un instant interdite, hors d'elle-même ; puis lorsqu'il est sorti, elle court après lui et veut le rappeler. Prince, encore un mot ; prince écoutez-moi... Il s'éloigne. Encore cela ! Il me méprise. Me voilà dans un isolement horrible, repoussée, rejetée... (*Elle tombe dans un fauteuil ; après un moment de silence.*) Non, mais sacrifiée, sacrifiée à une rivale ! Il aime, plus de doute ; il l'a lui-même avoué. Mais quelle est cette heureuse femme ? Autant que je puis le voir, il aime qui il ne doit pas aimer. Il craint d'être découvert ; il cache sa passion au roi. Pourquoi au roi, qui désirerait le voir amoureux ?... Ou bien dans son père, n'est-ce pas son père qu'il redoute ? Quand les vues galantes du roi lui ont été révélées, son visage exprimait la joie, il semblait heureux et content... D'où vient que sa vertu sévère n'a point exprimé de blâme là-dessus, précisément là-dessus ? Qu'a-t-il donc à gagner, si le roi, infidèle à la reine... (*Elle s'arrête tout à coup comme saisie d'une pensée subite. En même temps elle tire de son sein le ruban qu'elle a pris à Carlos, le regarde, et tout à coup le reconnaît.*) O insensée que j'étais ! Maintenant enfin, maintenant... où étaient mes sens ? maintenant mes yeux s'ouvrent... Ils s'aimaient, ils s'aimaient avant que le roi la choisît. Jamais le prince ne m'a vue sans elle.... C'était donc à elle qu'il pensait quand je me croyais si ardemment, si immensément aimée. Ah ! tromperie sans exemple ! Et je lui ai révélé ma faiblesse. (*Après un moment de silence.*) Aimait-il sans espérance ? Je ne puis le croire. Un

amour sans espérance n'aurait pas résisté à cette lutte. Goûter une volupté après laquelle le plus puissant roi de ma terre soupire en vain ; vraiment on ne fait pas de tels sacrifices à un amour sans espoir. Que son baiser était ardent, avec quelle tendresse il me pressait sur son cœur palpitant ! L'épreuve était presque trop forte pour cette fidélité romanesque, si elle ne doit pas être payée de retour... Il prend la clef qu'il croit recevoir de la reine... Il croit à ce pas de géant... Il vient, en vérité il vient, pensant que la femme de Philippe a pu se laisser aller à cette folle résolution... Comment aurait-il pu le penser, si des preuves notables ne l'eussent encouragé ? C'est clair ; il est écouté ; elle l'aime, par le ciel ! Cette sainte s'est attendrie. Comme elle est habile !... Je tremblais moi-même devant l'aspect hautain et redoutable de cette vertu. Une nature supérieure s'élevait devant moi, je m'effaçais devant sa splendeur, j'enviais à sa beauté ce calme élevé, affranchi de toutes les agitations de la nature mortelle. Et ce calme n'était qu'une apparence ! Elle aurait voulu goûter un double bonheur, conserver habilement les dehors d'une vertu céleste, et en même temps savourer les secrets ravissements du vice. C'était là son audace ! Et ce jeu hypocrite lui réussirait et ne serait pas vengé, parce qu'aucun vengeur ne se présente ! Non, par le ciel ! Je l'adorais ; cela crie vengeance. Le roi saura cette fourberie..... Le roi ! (*Après un moment de réflexion.*) Oui..... c'est le moyen de le lui apprendre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

Un appartement dans le palais du roi.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO. Que voulez-vous me dire ?

ALBE. Une découverte importante que j'ai faite aujourd'hui, et dont je voudrais avoir le mot.

DOMINGO. Quelle découverte ? De quoi s'agit-il ?

ALBE. Le prince Carlos et moi nous nous sommes rencontrés cette après-midi dans le salon de la reine. J'étais offensé. Nous nous échauffons, le combat éclate, nous croisons le fer ; la reine, à ce bruit, ouvre la porte, s'avance entre nous, et jette sur le prince un regard qui exprimait une confiance souveraine. A ce seul regard, son bras devient immobile, il court dans mes bras, je sens son étreinte ardente, et il disparaît.

DOMINGO, *après un moment de silence*. C'est très-suspect. Duc, vous me rappelez quelque chose... Une pensée de ce genre germe depuis longtemps, je l'avoue, dans mon sein. Je chassais ce rêve, et je ne l'ai confié encore à personne. Il y a des glaives à double tranchant, des amis douteux... Je m'en défie. Les hommes sont difficiles à connaître, plus difficiles encore à pénétrer. Des paroles qui vous échappent sont des confidents irrités. Voilà pourquoi j'ai enseveli mon secret, jusqu'à ce que le temps vint de le produire au jour. Il est dangereux, duc, de rendre certains services aux rois... Un trait qui manque son but revient frapper celui qui l'a lancé. Ce que j'ai à dire, je pourrais le jurer sur l'hostie ; mais un témoignage oculaire, une parole surprise, un lambeau de papier, pèsent plus dans la balance que mon sentiment intime... Le malheur est que nous sommes sur la terre d'Espagne.

ALBE. Pourquoi est-ce un malheur ?

DOMINGO. Dans toute autre cour, la passion peut s'oublier ; ici, elle est retenue par la sévérité des lois. Il est difficile à une reine d'Espagne de faillir... je le crois... Mais malheureusement, juste au point où nous parviendrions à la surprendre...

ALBE. Écoutez-moi encore. Carlos a vu le roi aujourd'hui. L'audience a duré une heure. Il demandait le gouvernement des Pays-Bas ; il le demandait à haute voix et avec vivacité, je l'entendais du cabinet. Ses yeux étaient rouges de larmes lorsque je l'ai rencontré

à la porte. Et voilà que cette après-midi il se montre avec des airs triomphants. Il est ravi que le roi m'ait donné la préférence ; il le remercie. Les choses sont changées, dit-il, et cela vaut mieux. Jamais il n'a pu feindre. Comment expliquer ces contradictions ? Le prince est joyeux d'être mis de côté, et le roi m'accorde une grâce avec tous les signes de sa colère. Que dois-je croire ? En vérité, cette nouvelle dignité ressemble plus à un exil qu'à une faveur.

DOMINGO. Les choses en seraient donc venues à ce point, à ce point ? Et un instant renverserait ce que nous avons mis des années à construire ! Et vous êtes si calme, si impassible ! Connaissez-vous ce jeune homme ? Prévoyez-vous ce qui nous attend quand le pouvoir lui écherra ? Le prince !... je ne suis pas son ennemi. D'autres soucis troublent mon repos, les soucis du trône de Dieu et de son Église... (L'infant, je le connais, j'ai pénétré son âme), l'infant nourrit un projet terrible, duc, le projet de devenir régent et d'échapper à notre sainte croyance. Son cœur brûle pour une nouvelle vertu qui se suffit orgueilleusement à elle-même et n'implore aucune croyance. IL PENSE ! Sa tête est échauffée par des chimères étranges. Il honore l'homme. Duc, est-ce là celui qui nous convient pour roi ?

ALBE. Fantômes ! Quoi de plus ? Peut-être aussi un orgueil de jeune homme qui veut jouer un rôle et qui n'a point d'autre parti à prendre. Cela passera lorsque son tour viendra de commander.

DOMINGO. J'en doute. Il est fier de sa liberté, il n'est pas habitué au joug par lequel on soumet les autres au joug. Convient-il pour notre trône ? Cet esprit hardi et gigantesque franchira les limites de notre politique. En vain j'ai cherché, dans le temps, à énerver ce caractère hautain par les voluptés, il a résisté à cette épreuve. C'est terrible de voir une telle âme dans un tel corps... Et Philippe touche à sa soixantième année.

ALBE. Vos regards s'étendent bien loin.

DOMINGO. Lui et la reine ne sont qu'un. Le poison des novateurs s'est glissé et resté, il est vrai, caché dans leur cœur; mais bientôt il gagnera du terrain, il atteindra le trône. Je connais cette Valois. Craignons toute la vengeance de cette ennemie secrète, si Philippe montre de la faiblesse. La fortune nous est encore favorable. Prévenons-les, enveloppons-les tous deux dans le même filet. Aujourd'hui, qu'un tel avis soit donné au roi avec des preuves, ou sans preuves, s'il est ébranlé, ce sera déjà beaucoup. Nous-mêmes, nous ne doutons pas. Lorsqu'on est persuadé, il n'est pas difficile de persuader. Nous ne pouvons manquer d'en découvrir davantage, si d'avance nous sommes bien convaincus que nous devons découvrir.

ALBE. Reste encore maintenant la question la plus importante, celle de savoir qui prendra sur soi d'instruire le roi.

DOMINGO. Ni vous ni moi. Apprenez encore ce que, depuis longtemps, plein de mes grands projets, j'ai préparé avec une tranquille patience pour atteindre le but. Il nous manque, pour compléter notre ligue, une troisième personne, la plus importante. Le roi aime la princesse d'Éboli; j'entretiens cette passion qui sert mes désirs. Je suis son émissaire. J'entraînerai la princesse dans notre plan. Si ma trame réussit, cette jeune femme sera notre alliée, notre reine. Elle-même m'a fait appeler dans ce salon. J'espère tout... Peut-être une jeune fille espagnole brisera-t-elle en une seule nuit les lis des Valois!

ALBE. Qu'entends-je! Ce que vous dites est-il vrai? Par le ciel, cela me surprend! Oui, l'œuvre est complète. Dominicain, je t'admire. Maintenant la partie est gagnée.

DOMINGO. Silence! Qui vient? C'est elle... elle-même.

ALBE. Je serai dans la pièce voisine, et si...

DOMINGO. Très-bien. Je vous appellerai.

(Le duc d'Albe sort.)

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, DOMINGO.

DOMINGO. Je suis à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, *après avoir jeté un regard curieux sur le duc*. Ne sommes-nous pas seuls ? Vous avez, je le vois, un témoin près de vous.

DOMINGO. Comment ?

LA PRINCESSE. Qui donc vient de vous quitter tout à l'heure ?

DOMINGO. Le duc d'Albe, princesse, qui demande la permission d'être admis après moi.

LA PRINCESSE. Le duc d'Albe ? Que veut-il ? Que peut-il vouloir ? Vous saurez peut-être me le dire ?

DOMINGO. Moi ? Et saurai-je auparavant à quelle occasion importante je dois le bonheur dont j'ai été privé si longtemps de me retrouver avec la princesse d'Éboli ? (*Après un moment de silence pour attendre la réponse de la princesse.*) Puis-je savoir si quelque circonstance vous rend enfin favorable aux vœux du roi ? Puis-je espérer avec quelque raison que des réflexions meilleures vous ont réconciliée avec des offres repoussées seulement par humeur, par caprice ? Je suis dans l'attente...

LA PRINCESSE. Avez-vous porté au roi ma dernière réponse ?

DOMINGO. J'ai différé de lui faire cette mortelle blessure. Il est encore temps, princesse ; il dépend de vous de la lui épargner.

LA PRINCESSE. Annoncez au roi que je l'attends.

DOMINGO. Puis-je prendre cela pour une parole sérieuse, princesse ?

LA PRINCESSE. J'espère du moins que vous ne la prendrez pas pour une plaisanterie ? Par le ciel, vous m'effrayez ! Comment, qu'ai-je donc fait, si vous-même, — vous-même vous pâlissez ?

DOMINGO. Princesse, cette surprise... A peine puis-je concevoir?...

LA PRINCESSE. Mon révérend père, vous ne devez pas le concevoir. Pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas que vous m'eussiez comprise. C'est assez pour vous qu'il en soit ainsi. Épargnez-vous la peine de chercher qui, par son éloquence, a opéré ce changement. J'ajouterai pour votre consolation que vous n'avez aucune part à ma faute, ni vous, ni l'Église, quoique vous m'ayez démontré qu'il y a certains cas où l'Église sait employer dans un but élevé le corps même des jeunes filles. Non, ce n'est pas cela... Ces pieuses raisons, mon révérend père, sont pour moi trop sublimes...

DOMINGO. Très-bien, princesse, je les abandonne, puisqu'elles sont superflues.

LA PRINCESSE. Dites de ma part au monarque de ne pas se méprendre sur moi-même en cette démarche ; ce que j'ai été, je le suis encore ; seulement la situation des choses a changé. Lorsque je repoussai ses offres avec indignation, je le croyais l'heureux époux de la plus belle des reines, je croyais que cette épouse fidèle méritait ce sacrifice de ma part. Oui, je croyais alors... alors... A présent, en vérité, je suis mieux informée.

DOMINGO. Continuez, continuez, princesse ; je le vois, nous nous entendons.

LA PRINCESSE. Assez. Elle est découverte. Je ne l'épargnerai pas plus longtemps. Sa fourbe habile est découverte. Le roi, l'Espagne entière et moi, elle nous a trompés. Elle aime ; je sais qu'elle aime. J'ai des preuves qui la feront trembler. Le roi est trompé ; mais, par le ciel ! qu'il ne le soit pas sans être vengé ! Je lui arracherai ce masque de résignation sublime et surnaturelle, et tout le monde reconnaîtra le front de la coupable. Il m'en coûte un prix énorme ;

mais ce qui me ravit, ce qui fait mon triomphe, c'est qu'il lui en coûtera plus encore.

DOMINGO. Maintenant tout est mûr, permettez-moi d'appeler le duc.

(*Il sort.*)

LA PRINCESSE, *étonnée*. Que signifie cela ?

SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *amenant le duc*. Nos nouvelles arrivent trop tard, duc d'Albe. La princesse d'Éboli nous découvre un secret qu'elle devait précisément apprendre de nous.

ALBE. Ma visite la surprendra d'autant moins. Je ne me fie pas à mes propres yeux ; de telles découvertes exigent des yeux de femme.

LA PRINCESSE. Vous parlez de découvertes ?

DOMINGO. Nous désirerions savoir, princesse, dans quel lieu et à quelle heure ?...

LA PRINCESSE. Eh bien, je vous attendrai demain à midi. J'ai des motifs pour ne pas cacher plus longtemps ce mystère coupable, pour ne pas le soustraire plus longtemps au roi.

ALBE. C'est cela même qui m'amène ici. Il faut que le roi le sache tout de suite, et qu'il le sache par vous, princesse, par vous. Qui croira-t-il plus que la sévère et vigilante compagne de sa femme ?

DOMINGO. Celle qui, dès qu'elle le voudra, exercera sur lui une autorité sans bornes.

ALBE. Je suis l'ennemi déclaré du prince.

DOMINGO. C'est ainsi que l'on a aussi l'habitude de me regarder. La princesse d'Éboli est libre. Quand nous devons nous taire, le devoir, le devoir de votre charge vous oblige à parler. Le roi ne pourra nous échapper. Vous donnerez le signal, et nous achèverons l'œuvre.

ALBE. Mais il faut que cela s'achève bientôt, à l'instant même. Les moments sont précieux ; je puis recevoir à chaque heure l'ordre de partir.

DOMINGO, *après un instant de réflexion, se tournant vers la princesse.* Si l'on pouvait trouver des lettres ? Des lettres de l'infant qui seraient saisies produiraient de l'effet... Voyons... N'est-ce pas?... Oui... vous couchez... à ce qu'il me semble... dans la chambre même de la reine.

LA PRINCESSE. Près de sa chambre... Mais pourquoi cela ?

DOMINGO. Quelqu'un qui s'entendrait à ouvrir les serrures?... Avez-vous remarqué où elle a l'habitude de mettre la clef de sa cassette ?

LA PRINCESSE, *réfléchissant.* Cela pourrait conduire à quelque chose. Oui, la clef pourrait se trouver, je pense...

DOMINGO. Des lettres exigent des messagers... La suite de la reine est considérable. Si l'on pouvait trouver la trace... L'or peut beaucoup.

ALBE. Personne ne connaît-il un confident au prince ?

DOMINGO. Il n'en a pas un dans tout Madrid, pas un.

ALBE. C'est étrange.

DOMINGO. Vous pouvez me croire. Il méprise toute la cour ; j'en ai des preuves.

ALBE. Mais comment ? je me rappelle à l'instant même que, lorsque je sortis du salon de la reine, l'infant était avec un de ses pages ; ils causaient mystérieusement...

LA PRINCESSE, *l'interrompant brusquement.* Non pas ! Non ! c'était de quelque autre chose.

DOMINGO. Pourrions-nous le savoir ? Non. Cette circonstance est suspecte... (*Au duc.*) Connaissez-vous ce page ?

LA PRINCESSE. Infantillage ! Que voulez-vous que ce soit ? C'est assez ; je connais cela, nous nous reverrons

avant que je parle au roi... En attendant, on découvrira bien des choses.

DOMINGO, *la conduisant à l'écart*. Et le roi peut-il espérer? Je puis lui annoncer, n'est-ce pas? Puis-je lui dire à quelle charmante heure ses désirs seront comblés? Ne puis-je?...

LA PRINCESSE. Dans quelques jours je serai malade ; on me séparera de la reine ; c'est l'usage à cette cour, comme vous le savez. Je resterai dans mon appartement.

DOMINGO. Très-bien, la grande partie est gagnée. Je brave à présent toutes les reines...

LA PRINCESSE. Écoutez ! On m'appelle... La reine me demande. Au revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *après un moment de silence, suivant des yeux la princesse*. Duc, avec ce visage rose et vos batailles...

ALBE. Et votre Dieu, je veux défier la foudre qui doit nous frapper.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

Un cloître de chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

DON CARLOS, *au prieur, en entrant*. Ainsi, il est déjà venu ? J'en suis fâché.

LE PRIEUR. Trois fois depuis ce matin. Il est parti il y a une heure...

CARLOS. Il reviendra pourtant ? Ne l'a-t-il pas dit ?

LE PRIEUR. Avant midi encore ; il l'a promis.

CARLOS, *s'approchant d'une fenêtre et regardant les en-*

virois. Votre cloître est éloigné de la route ; là on aperçoit encore les tours de Madrid ; ici coule le Mançanarès. Ce site est de mon goût : tout est paisible ici et mystérieux.

LE PRIEUR. Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS. Mon révérend père, je confie à votre probité ce que j'ai de plus précieux, de plus sacré. Pas un mortel ne doit savoir, ni même soupçonner, qui j'aurai entretenu ici secrètement. J'ai d'importants motifs pour cacher au monde entier quel homme j'attends ici. Voilà pourquoi j'ai choisi ce cloître. Ici nous sommes à l'abri des trahisons et des surprises. Vous vous rappelez ce que vous m'avez juré ?

LE PRIEUR. Fiez-vous à nous, monseigneur ; le soupçon des rois ne va pas fouiller les tombeaux. La curiosité n'applique ses oreilles qu'aux portes du bonheur et de la passion. Le monde finit à ces murs.

CARLOS. Vous pensez peut-être que ces précautions et cette crainte cachent une conscience coupable ?

LE PRIEUR. Je ne pense rien.

CARLOS. Vous vous tromperiez, mon père ; en vérité, vous vous tromperiez. Mon secret redoute l'homme, mais non pas Dieu.

LE PRIEUR. Mon fils, cela nous inquiète fort peu. Ce refuge est ouvert au crime comme à l'innocence ; quelle que soit la pensée, bonne ou mauvaise, juste ou coupable, c'est l'affaire de ton cœur.

CARLOS, *avec chaleur*. Ce que nous cachons ne peut offenser votre Dieu ; c'est son œuvre même, son œuvre la plus belle. Mais je puis bien à vous tout vous révéler.

LE PRIEUR. Dans quel but ? Dispensez-m'en, prince ; le monde et ses instruments sont depuis longtemps scellés pour le grand voyage. Pourquoi briser encore le coffre, un instant avant de partir ? Il faut si peu pour la béatitude ! La cloche sonne l'heure de l'office. Je vais prier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Enfin ! enfin !

LE MARQUIS. Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami ! Deux fois le soleil s'est levé et deux fois il s'est couché depuis que la destinée de mon Carlos s'est décidée. Et à présent, à présent seulement je vais l'apprendre... Parle, êtes-vous réconciliés ?

CARLOS. Qui ?

LE MARQUIS. Toi et le roi Philippe. Et la Flandre, y a-t-il à ce sujet quelque chose de décidé ?...

CARLOS. Que le duc part demain, voilà ce qui est décidé.

LE MARQUIS. Cela ne peut être ; cela n'est pas ; tout Madrid serait trompé. Tu as eu une audience secrète, dit-on. Le roi...

CARLOS. Est resté inflexible. Nous sommes séparés pour toujours, et plus encore que nous ne l'étions déjà.

LE MARQUIS. Tu ne vas pas en Flandre ?

CARLOS. Non ! non ! non !

LE MARQUIS. O mes espérances !

CARLOS. Laissons cela de côté. O Rodrigue ! depuis que nous nous sommes quittés, que de choses j'ai éprouvées ! Mais, avant tout, je réclame tes conseils. Je veux lui parler...

LE MARQUIS. A ta mère ? Non... Et pourquoi ?

CARLOS. J'ai des espérances... Tu pâlis ? sois tranquille. Je dois être heureux, et je le serai... Mais nous parlerons de cela une autre fois ; maintenant, tâche de me dire comment je puis lui parler.

LE MARQUIS. Que signifie cela ? Sur quoi se fonde ce nouveau rêve du délire ?

CARLOS. Ce n'est pas un rêve, par le Dieu des miracles ! C'est la réalité, la réalité ! (*Il lui montre la lettre du roi à la princesse d'Éboli*). Elle est là dans ce

papier important. La reine est libre; libre aux yeux des hommes comme aux yeux du ciel. Lis, et cesse d'être étonné.

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre*. Quoi ! que vois-je ? La main même du roi ! (*Après l'avoir lue.*) Et pour qui cette lettre ?

CARLOS. Pour la princesse d'Éboli. Avant-hier, un page de la reine m'apporte une lettre d'une écriture inconnue et une clef. On m'indique dans l'aile gauche du palais habitée par la reine, un cabinet où je suis attendu par une dame que j'aime depuis longtemps. Je me rends sur-le-champ à cette indication...

LE MARQUIS. Insensé ! tu vas...

CARLOS. Je ne connais pas l'écriture... Je ne connais qu'une femme que j'aime ; quelle autre pourrait se croire adorée de Carlos ? Plein d'une douce ivresse, j'accours dans ce lieu. Un chant céleste qui retentissait dans l'intérieur de l'appartement me sert de guide... J'ouvre la porte... et qui vois-je ? Juge de ma terreur.

LE MARQUIS. Oh ! je devine tout.

CARLOS. J'étais perdu sans ressource. Rodrigue, si je n'étais tombé entre les mains d'un ange. Quel malheureux hasard ! Trompée par le langage imprudent de mes yeux, elle s'abandonne à cette douce erreur et se croit elle-même l'idole de ces regards. Touchée des secrètes souffrances de mon âme, dans l'imprévoyance et la générosité de son cœur attendri, elle veut elle-même répondre à mon amour. Le respect semblait m'imposer le silence, elle a la hardiesse de le rompre et m'ouvre son noble cœur.

LE MARQUIS. Et tu racontes cela avec tant de calme. La princesse d'Éboli t'a pénétré ! Plus de doute, elle connaît l'intime secret de ton amour. Tu l'as gravement offensée, elle gouverne le roi.

CARLOS, *avec confiance*. Elle est vertueuse.

LE MARQUIS. Elle l'est dans l'intérêt de son amour. Je crains beaucoup cette vertu ; je la connais. Qu'elle est loin

de ce sentiment idéal qui, s'élevant de l'âme comme du sol maternel, se développe avec grâce et fierté, s'épanouit librement sans le secours de la culture et répand des fleurs abondantes ! C'est un rameau étranger, transporté des régions du midi dans un plus rude climat. Éducation, principes, nomme-la comme tu voudras, c'est une innocence acquise, disputée, par la ruse et par de pénibles combats, à un sang ardent, imposée avec soin en compte au ciel qui la réclame et qui la paye. Juges-en toi-même : la princesse pardonnera-t-elle jamais à la reine qu'un homme ait dédaigné le sacrifice de cette vertu si péniblement combattue pour consacrer à la femme de don Philippe une flamme sans espérance ?

CARLOS. Connais-tu si bien la princesse ?

LE MARQUIS. Non, certainement ; je l'ai à peine vue deux fois. Mais laisse-moi te dire encore un mot. Il m'a semblé qu'elle évitait habilement de donner prise sur elle, et qu'elle savait très-bien ce que valait sa vertu. J'ai vu aussi la reine. O Carlos ! combien tout ce que j'ai remarqué en elle est différent ! Ignorante, en sa gloire native et calme, ignorante et de l'insouciance légèreté et des calculs dogmatiques de la convenance, aussi éloignée de la hardiesse que de la crainte, elle marche d'un pas ferme, héroïque, dans le sentier étroit du bien, sans savoir qu'elle excite un sentiment d'adoration, quand elle ose à peine compter sur son propre suffrage. Dans ce portrait, mon Carlos reconnaît-il aussi son Éboli. La princesse est restée ferme, parce qu'elle aimait ; l'amour était la condition expresse de sa vertu. Tu ne l'as point récompensée, elle succombera.

CARLOS, avec vivacité. Non ! non ! (*Il se promène avec agitation.*) Non, te dis-je ! O Rodrigue ! si tu savais combien c'est mal à toi de vouloir enlever à ton Carlos la plus céleste des félicités, la foi à la vertu du cœur humain !

LE MARQUIS. Ai-je mérité ce reproche? Non, tendre ami de mon âme; non, par le Dieu du ciel! ce n'est pas cela que je voulais. Oh! cette Éboli! quand elle serait un ange, et quand je devrais me prosterner devant sa vertu, plutôt à Dieu qu'elle n'eût pas appris ton secret!

CARLOS. Vois combien ta crainte est vaine! A-t-elle d'autres preuves que celle dont elle rougirait? Achètera-t-elle par son honneur la triste satisfaction de sa vengeance?

LE MARQUIS. Plus d'une femme, pour effacer un moment de rougeur, s'est vouée à la honte.

CARLOS, *se levant avec vivacité*. Non, c'est trop dur, trop cruel. Elle est noble et fière; je la connais et je ne crains rien. C'est en vain que tu t'efforces de troubler mes espérances; je parlerai à ma mère.

LE MARQUIS. Maintenant! et pourquoi?

CARLOS. Je n'ai plus rien à ménager. Il faut que je sache mon sort. Fais seulement en sorte que je puisse lui parler.

LE MARQUIS. Et tu veux lui montrer cette lettre? réellement tu le veux?

CARLOS. Ne m'interroge pas là-dessus. Le moyen seulement, le moyen de lui parler!

LE MARQUIS, *avec autorité*. Ne m'as-tu pas dit que tu aimais ta mère? et tu veux lui montrer cette lettre? (*Carlos baisse les yeux et se tait.*) Carlos, je lis sur ton visage quelque chose de nouveau pour moi et que je n'avais pas encore vu jusqu'à présent. Tu détournes les yeux. Est-il vrai? Ai-je réellement bien lu? Laisse-moi voir. (*Carlos lui donne la lettre, le marquis la déchire.*)

CARLOS. Comment! es-tu fou? (*Avec une émotion contenue.*) Réellement, je l'avoue, j'attachais une grande importance à cette lettre.

LE MARQUIS. C'est ce que j'ai cru reconnaître, et voilà pourquoi je la déchire. (*Le marquis jette un coup d'œil pénétrant sur le prince, qui le regarde d'un air d'hésita-*

tion. Long silence.) Parlè. Qu'y a-t-il de commun entre la profanation de la couche royale et ton amour? Est-ce Philippe qui lui était redoutable? Quel lien peux-tu établir entre la violation de ses devoirs conjugaux et tes audacieuses espérances? Sa faute est-elle d'accord avec ton amour? Ah! maintenant, j'apprends à te connaître. Combien j'avais mal compris jusqu'à présent ton amour!

CARLOS. Comment, Rodrigue! que crois-tu?

LE MARQUIS. Oh! je sens ce dont il faut que je perde l'habitude. Oui, autrefois, autrefois, il n'en était pas ainsi. Alors ton âme était si ardente et si riche! alors le monde tout entier trouvait place dans ton large sein; et tout cela s'est évanoui devant une passion, devant un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le sort effroyable des Provinces-Unies, pas une seule larme! O Carlos! que tu es devenu pauvre et misérable depuis que tu n'aimes personne que toi.

CARLOS *se jette sur un fauteuil, se tait un moment, puis avec des larmes étouffées.* Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS. Ne dis pas cela, Carlos. Je connais cet emportement; c'était l'erreur d'un sentiment louable. La reine était à toi, elle te fut ravie par le roi... Cependant, jusqu'à présent, tu doutais modestement de tes droits. Peut-être Philippe était-il digne d'elle? Tu n'osais exprimer que tout bas ton jugement; la lettre résout la question. Avec une orgueilleuse joie, tu reconnais que tu es le plus digne, tu vois le sort convaincu de vol et de tyrannie, tu triomphes d'être l'offensé; car les grandes âmes s'enorgueillissent de souffrir injustement. Mais ici ton imagination s'égare. Ton orgueil avait reçu satisfaction, ton cœur se promet l'espoir. Vois si je ne savais pas bien que cette fois tu t'étais mal compris toi-même.

CARLOS, *touché.* Non, Rodrigue, tu te trompes beaucoup. Ma pensée n'était pas si noble, pas à beaucoup

près si noble que tu veux bien me le faire croire.

LE MARQUIS. Te connaîtrais-je donc si peu ! Vois, Carlos, quand tu t'égares, je cherche toujours entre cent vertus celle à laquelle je dois imputer la faute. Mais à présent nous nous comprenons mieux. Soit : tu veux parler à la reine, tu lui parleras.

CARLOS, *en se jetant dans ses bras*. Ah ! comme je rougis près de toi !

LE MARQUIS. Tu as ma parole, confie-moi le reste. Une pensée étrange, hardie, heureuse, s'élève aussi dans mon imagination. Tu l'entendras d'une plus belle bouche, Carlos. Je me rends chez la reine ; peut-être dès ce matin même aurons-nous une solution. Jusque-là, Carlos, n'oublie pas qu'un projet conçu par une intelligence élevée et réclamé par les souffrances de l'humanité, eût-il échoué mille fois, ne doit jamais être abandonné..... Entends-tu ? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS. Oui ! oui ! Tout ce qui me sera prescrit par toi et par la vertu.

LE MARQUIS *s'approche d'une fenêtre*. Il est temps ; voici ta suite. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant, tu redeviens prince et moi sujet.

CARLOS. Tu retournes à l'instant à la ville ?

LE MARQUIS. A l'instant.

CARLOS. Arrête. Encore un mot ; j'allais oublier une nouvelle de la plus grande importance. C'est le roi qui ouvre les lettres pour le Brabant. Sois sur tes gardes. Les postes du royaume ont, je le sais, des ordres secrets.

LE MARQUIS. Comment l'as-tu appris ?

CARLOS. Don Raymond de Taxis est un de mes amis.

LE MARQUIS, *après un moment de silence*. Encore cela : elles feront donc à l'avenir un détour par l'Allemagne.

(*Ils sortent des deux côtés opposés.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La chambre à coucher du roi. Deux flambeaux allumés sur une table de nuit. Plusieurs pages endormis dans le fond de l'appartement.

LE ROI, à demi habillé, est assis devant la table, un bras appuyé sur le fauteuil, dans une attitude pensive. Devant lui on voit un médaillon et quelques papiers. Qu'elle ait d'ailleurs été exaltée, qui peut le nier? Jamais je n'ai pu lui inspirer d'amour, et pourtant semble-t-elle en éprouver le besoin!... C'est évident, elle est fausse. (*Il fait un mouvement qui le rappelle à lui-même, et regarde avec surprise.*) Où étais-je? N'y a-t-il donc ici personne qui veille, si ce n'est le roi? Quoi, ces flambeaux sont déjà consumés! Cependant il n'est pas encore jour. C'en est fait de mon sommeil; il faut que tu t'en contentes, nature. Un roi n'a pas le temps de réparer ses nuits perdues; maintenant, je suis éveillé, et il faut qu'il fasse jour. (*Il éteint les lumières et ouvre les rideaux d'une fenêtre. Il se promène en long et en large, remarque les enfants endormis, les regarde un instant en silence, puis tire une sonnette.*) Dort-on aussi dans l'antichambre?

SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, avec surprise, en voyant le roi. Votre Majesté ne se trouve-t-elle pas bien?

LE ROI. Le feu était au pavillon de l'aile gauche. N'avez-vous pas entendu le bruit?

LERME. Non, sire.

LE ROI. Non? Comment! je l'aurais donc rêvé? Ce ne peut être un hasard. La reine ne couche-t-elle pas dans cette aile?

LERME. Oui, sire.

LE ROI. Ce rêve m'effraye. Désormais on doublera la garde en cet endroit, entendez-vous? dès que le soir sera venu... mais secrètement, très-secrètement. Je ne veux pas que... Il semble que vous m'observez?

LERME. Je remarque des yeux enflammés qui demandent du sommeil. Oserai-je rappeler à Votre Majesté le soin d'une vie précieuse, le soin des peuples qui verraient avec un douloureux étonnement les traces de l'insomnie sur son visage... Seulement deux petites heures de sommeil.

LE ROI, *avec un regard troublé*. Le sommeil! le sommeil! je le trouverai à l'Escorial. Quand le roi dort, c'en est fait de sa couronne; quand le mari dort, c'en est fait du cœur de sa femme. Non! non! c'est une calomnie. N'est-ce pas une femme, une femme qui m'a soufflé cela? Le nom de la femme est calomnie. Le crime ne sera certain que quand un homme l'aura confirmé. (*Aux pages qui viennent de s'éveiller.*) Appelez le duc d'Albe... (*Les pages sortent.*) Approchez, comte. Est-ce vrai? (*Il attache sur le comte un regard pénétrant.*) Oh! pouvoir tout connaître! Cette puissance ne durât-elle que le temps d'une pulsation! Est-ce vrai? Jurez-le moi. Suis-je trompé? le suis-je? Est-ce vrai?

LERME. Mon grand, mon excellent roi...

LE ROI, *reculant*. Roi, et encore et toujours roi; pas d'autre réponse que l'écho de ce vain son. Je frappe le rocher, je lui demande de l'eau, de l'eau pour ma soif ardente, et il me donne de l'or brûlant.

LERME. Qu'est-ce qui serait vrai, sire?

LE ROI. Rien, rien. Laissez-moi. Allez. (*Le comte veut s'éloigner, le roi le rappelle.*) Vous êtes marié, vous êtes père, n'est-ce pas?

LERME. Oui, sire.

LE ROI. Marié, et vous osez veiller une nuit près de votre maître? Vos cheveux sont gris et vous ne rougissez pas de croire à l'honnêteté de votre femme? Oh! rentrez chez vous et vous la trouverez dans les embrassements incestueux de votre fils. Croyez-en votre roi. Allez... Vous restez stupéfait? vous me regardez d'un air pénétrant!... parce que je porte moi-même des cheveux gris? Malheureux, songez à ce que vous faites! la vertu des reines est inattaquable : vous êtes mort, si vous en doutez.

LERME, *avec chaleur*. Qui pourrait en douter? Dans tous les États de mon roi, qui serait assez hardi pour jeter un soupçon envenimé sur cette angélique vertu, la meilleure des reines?...

LE ROI. La meilleure? Elle est donc aussi pour vous la meilleure? Elle a, je le vois, d'ardents amis autour de moi. Cela doit lui coûter beaucoup, beaucoup plus qu'elle ne peut donner, à ma connaissance. Vous êtes libre ; faites venir le duc.

LERME. Je l'entends déjà dans le salon. (*Il veut sortir.*)

LE ROI, *avec un ton plus radouci*. Comte, ce que vous avez remarqué est vrai. Cette nuit d'insomnie a rendu ma tête brûlante. Oubliez ce que j'ai dit dans ce rêve éveillé. Entendez-vous? oubliez-le. Je suis votre gracieux roi. (*Il lui donne sa main à baiser. Lerme sort et ouvre la porte au duc d'Albe.*)

SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

ALBE *s'approche du roi d'un air d'hésitation*. Un ordre aussi imprévu à cette heure inaccoutumée! (*Il se trouble en examinant le roi de plus près.*) Et ce regard!...

LE ROI *s'est assis et a pris le médaillon sur la table. Il*

regarde longtemps le duc en silence. Il est donc vrai, je n'ai pas un serviteur fidèle?

ALBE, *troublé.* Comment!

LE ROI. Je suis offensé mortellement... On le sait et personne ne m'avertit.

ALBE, *avec un regard de surprise.* Une offense qui atteindrait mon roi, et qui aurait échappé à mes yeux?

LE ROI *lui montre les lettres.* Connaissez-vous cette main?

ALBE. C'est la main de don Carlos.

LE ROI, *jettant sur lui un regard pénétrant.* Ne soupçonnez-vous rien encore? Vous m'avez averti de son ambition. Était-ce son ambition, son ambition seule que je devais redouter?

ALBE. L'ambition est un grand, un vaste mot qui peut renfermer une pensée infinie!

LE ROI. Et n'avez-vous rien de particulier à me découvrir?

ALBE, *après un instant de silence, et d'un air contraint.* Votre Majesté a confié le royaume à ma garde; je dois au royaume mes soins et mes pensées les plus intimes. Ce que je soupçonne du reste, ce que je pense ou ce que je sais, m'appartient; c'est une propriété sacrée que l'esclave acheté, comme le vassal, a le droit de refuser aux rois de la terre. Tout ce qui est clair à mes yeux n'est pas encore assez mûr pour mon roi... S'il veut être satisfait, je le prie donc de ne pas m'interroger comme maître.

LE ROI, *lui donnant les lettres.* Lisez.

ALBE *lit et se retourne avec terreur vers le roi.* Quel est l'insensé qui a pu remettre ce malheureux écrit entre les mains de mon roi?

LE ROI. Quoi! savez-vous à qui il s'adresse? Le nom, autant que je sache, ne se trouve pas dans cette lettre.

ALBE, *reculant interdit.* J'ai été trop prompt.

LE ROI. Vous savez ?

ALBE, *après un moment de réflexion*. Eh bien ! c'en est fait, mon roi l'ordonne, je ne puis plus reculer. Je ne le nie pas... je connais la personne.

LE ROI, *se levant avec une émotion profonde*. Dieu terrible de la vengeance ! aide-moi à trouver une mort nouvelle. Leur intelligence est donc si claire, si connue du monde, si publique, que, sans se donner la peine d'examiner, on la devine du premier coup d'œil. C'en est trop. Je ne l'ai pas su, je ne l'ai pas su. Je suis donc le dernier qui l'apprenne, le dernier de tout mon royaume...

ALBE *se jette aux pieds du roi*. Oui, je confesse ma faute, ô mon gracieux roi ; j'ai honte d'une lâche prudence qui m'a ordonné de me taire, quand l'honneur de mon roi, la justice, la vérité me commandaient hautement de parler. Mais puisque tout se tait, puisque le charme de la beauté enchaîne la langue de tous les hommes, j'en cours le risque : je parlerai. Je sais pourtant que les insinuations protestations d'un fils, les attraits séduisants, les larmes d'une épouse...

LE ROI, *avec vivacité et promptitude*. Levez-vous, — je vous donne ma parole royale ; — levez-vous, parlez sans effroi.

ALBE, *se levant*. Votre Majesté se rappelle peut-être encore cette scène des jardins d'Aranjuez. Vous trouvâtes la reine éloignée de toutes ses femmes, le regard troublé, seule, dans une allée écartée.

LE ROI. Ah ! que vais-je entendre ? Continuez.

ALBE. La marquise de Mondéjar fut bannie du royaume, parce qu'elle fut assez généreuse pour se sacrifier à l'instant à la reine... Maintenant nous sommes instruits... La marquise n'avait fait qu'obéir à l'ordre de la reine. Le prince avait été là.

LE ROI, *avec emportement*. Il avait été là ? Ainsi donc ?...

ALBE. Les traces d'un homme empreintes sur le sable,

qui partaient du côté gauche de cette allée, et qui allaient se perdre dans une grotte où l'on trouva un mouchoir oublié par l'infant, éveillèrent aussitôt le soupçon; un jardinier avait aperçu le prince et cela à l'instant même où Votre Majesté paraissait dans le bosquet.

LE ROI, *revenant à lui après une sombre réflexion.* Et elle pleurait lorsque je lui laissai voir mon étonnement; elle me fit rougir devant toute ma cour, rougir devant moi-même: par le ciel! j'étais devant sa vertu comme un coupable. (*Long et profond silence. Il s'assoit et se cache le visage.*) Oui, duc d'Albe... vous avez raison... tout ceci pourrait me conduire à quelque chose de terrible... Laissez-moi un instant seul.

ALBE. Cela ne suffit pas encore pour décider entièrement...

LE ROI, *prenant des papiers.* Et ceci non plus, et cela, et encore cela, et tout ce concours de preuves convaincantes? Oh! c'est plus clair que le jour... Il y a longtemps que j'aurais dû le savoir... Le crime commença lorsque je la reçus de vos mains à Madrid... Je vois encore cette figure pâle, et ce regard d'effroi arrêté sur mes cheveux blancs. Alors commença cette hypocrite comédie.

ALBE. Dans sa jeune mère, le prince perdait une fiancée. Déjà ils s'étaient bercés d'espoir, ils avaient déjà senti l'un pour l'autre des émotions brûlantes que leur interdisait leur situation nouvelle. La crainte était déjà vaincue, la crainte qui, d'ordinaire, accompagne le premier aveu; et la séduction, s'appuyant sur les souvenirs d'une intimité jadis permise, devint plus téméraire en son langage. Unis par les rapports de l'âge et des sentiments, irrités par la même contrainte, ils obéirent avec d'autant plus d'audace à l'impulsion de leur amour. La politique avait attenté aux droits de leur affection; mais est-il croyable, ô mon roi, qu'elle reconnût cette toute-puissance à la raison

d'État ? qu'elle se refusât de céder à l'envie d'examiner à part elle le choix de votre cabinet ? Elle se réserva l'amour, et prit un diadème.

LE ROI, *offensé, avec amertume.* Vous dissertez très-bien, duc, et avec sagacité ; j'admire votre éloquence, et je vous remercie... (*Il se lève et continue avec fierté et froideur.*) Vous avez raison : la reine a commis une faute grave en me cachant le contenu de ces lettres, et en me faisant un mystère de l'apparition coupable de l'infant dans le jardin. Elle a commis cette faute par une fausse générosité : je saurai la punir. (*Il sonne.*) Qui est dans le salon ? Je n'ai plus besoin de vous, duc d'Albe. Retirez-vous.

ALBE. Aurais-je, par mon zèle, déplu une seconde fois à Votre Majesté ?

LE ROI, *à un page qui entre.* Faites venir Domingo. (*Le page sort.*) Je vous pardonne de m'avoir laissé craindre pendant deux minutes un crime qui peut tourner contre vous.

(*Albe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO ; *le roi va et vient pendant quelques instants pour se recueillir.*

DOMINGO *entre quelques minutes après que le duc est sorti, s'approche du roi et le regarde en silence d'un air respectueux.* Quelle joyeuse surprise pour moi, sire, de vous voir si calme, si serein !

LE ROI. Cela vous étonne ?

DOMINGO. Grâce soient rendues à la Providence de ce que mes craintes étaient sans fondement ! Maintenant je puis avoir d'autant plus d'espérance.

LE ROI. Vos craintes ? Qu'aviez-vous à craindre ?

DOMINGO. Je ne puis cacher à Votre Majesté que je connais déjà un mystère...

LE ROI, *d'un air sombre*. Vous ai-je donc déjà manifesté le désir de partager ce secret avec vous ? Qui me prévient ainsi sans y être appelé ? Sur mon honneur, c'est bien hardi.

DOMINGO. Sire, le lieu, le moyen par lequel je l'ai appris, le sceau sous lequel il m'a été remis, me disculpent au moins de cette faute. C'est au tribunal de la confession qu'il m'a été confié... confié comme un crime qui chargeait la conscience inquiète de la pénitente, et dont elle demandait pardon au ciel. La princesse déplore trop tard une action dont elle craint les suites redoutables pour sa reine.

LE ROI. Vraiment ! le bon cœur ! Vous avez bien deviné pourquoi je vous ai fait appeler. Il faut que vous m'arrachiez à cet obscur labyrinthe où un zèle aveugle m'ajeté. J'attends de vous la vérité : parlez-moi ouvertement. Que dois-je croire et que dois-je résoudre ? J'exige de votre charge la vérité...

DOMINGO. Sire, lors même que la douceur de mon ministère ne m'imposerait pas l'agréable devoir de la modération, je conjurerais Votre Majesté au nom de son repos ; je la conjurerais de ne pas poursuivre cette découverte, d'abandonner à tout jamais l'examen d'un mystère qui ne peut avoir aucune solution heureuse. Ce que l'on en sait d'à présent peut être pardonné. Un mot du roi, et la reine n'a pas eu tort. La volonté du roi donne la vertu comme le bonheur, et le calme du roi peut seul anéantir les rumeurs que la calomnie s'est permises.

LE ROI. Des rumeurs ? Sur moi et parmi mon peuple ?

DOMINGO. Mensonges ! damnables mensonges ! je l'atteste. Cependant il y a des cas où la croyance du peuple, fût-elle même dénuée de preuves, a l'importance de la vérité.

LE ROI. Par le ciel ! et ce serait ici un de ces cas !

DOMINGO. Une bonne renommée est un précieux bien,

l'unique qu'une reine ait dû disputer à la femme d'un bourgeois.

LE ROI. Là-dessus, j'espère, il n'y a rien à craindre. *(Il jette un regard de doute sur Domingo. Après un moment de silence.)* Prêtre, j'ai encore quelque chose de fâcheux à apprendre de vous ; point de retard. Voilà longtemps que je lis un malheur sur votre visage ; quel qu'il soit, dites-le. Ne me laissez pas plus longtemps à la torture. Que croit le peuple ?

DOMINGO. Encore une fois, sire, le peuple peut se tromper, et il se trompe certainement. Ce qu'il affirme ne doit pas ébranler le roi... Seulement qu'on ait osé dire de telles choses !...

LE ROI. Quoi ! faut-il que j'implore si longtemps une goutte de poison ?

DOMINGO. Le peuple pense encore à cette époque où Votre Majesté fut si près de mourir... Trente semaines plus tard, il apprend l'heureuse délivrance... *(Le roi se lève et sonne. Le duc d'Albe entre ; Domingo se trouble.)* Je suis étonné, sire.

LE ROI, *allant au-devant du duc.* Tolède, vous êtes un homme ; défendez-moi de ce prêtre.

DOMINGO. *(Le duc d'Albe et lui échangent des regards embarrassés. Après un moment de silence.)* Si nous avions pu savoir d'avance que cette nouvelle serait funeste à celui qui la porterait...

LE ROI. Bâtard, dites-vous ? J'étais à peine échappé à la mort quand elle s'est sentièmère. Comment ! à cette époque, si je ne me trompe, vous rendiez dans toutes les églises des actions de grâces à saint Dominique pour le miracle qu'il avait opéré en moi. Ce qui était un miracle alors a-t-il cessé de l'être ? alors donc vous mentiez ou vous mentez aujourd'hui ? A quoi désirez-vous que je croie à présent ? Oh ! je vous devine ; si le complot eût été mûr alors, c'en était fait de la gloire de votre saint patron.

ALBE. Le complot !

LE ROI. Vous vous seriez rencontrés à présent dans la même opinion, avec une conformité sans exemple, et vous ne seriez pas d'intelligence ? vous voulez me le persuader, à moi ? Il faudrait donc que je n'eusse pas remarqué avec quelle avidité et quel acharnement vous vous précipitiez sur votre proie ? quelle volupté vous éprouviez à vous repaître de ma douleur et des transports de ma colère ? il faudrait que je n'eusse pas remarqué avec quel zèle le duc brûle de ravir la faveur destinée à mon fils ? et comme ce saint homme voulait armer sa petite passion du bras puissant de ma colère ? Me regardez-vous comme un arc que l'on peut tendre à son gré ? J'ai aussi ma volonté, et si je dois douter, laissez-moi commencer par vous.

ALBE. Notre fidélité ne s'attendait pas à une telle interprétation.

LE ROI. Votre fidélité ! La fidélité avertit du crime dont on est menacé ; la vengeance parle de celui qui est accompli. Écoutez-moi, qu'ai-je gagné à votre empressement ?... Si ce que vous me dites est vrai, que me reste-t-il à attendre, si ce n'est la douleur du divorce ou le triste triomphe de la vengeance ?... Mais non, vous n'avez que des craintes ; vous ne me donnez que des soupçons incertains... Vous me laissez au bord de l'enfer, et vous fuyez.

DOMINGO. D'autres preuves sont-elles possibles quand on ne peut avoir le témoignage des yeux.

LE ROI, *d'un ton sérieux, après un moment de silence, se tournant vers Domingo.* Je rassemblerai les grands de mon royaume et je présiderai moi-même le tribunal. Présentez-vous alors, si vous en avez le courage, et accusez-la d'adultère. Elle mourra sans miséricorde, et l'infant mourra aussi ; mais, faites-y attention, si elle peut se justifier, vous mourrez vous-même. Voulez-vous rendre par un tel sacrifice hommage à la vérité ? décidez-vous. Vous ne le voulez pas ? vous restez muet ? vous ne le voulez pas ? Vous avez le zèle du mensonge.

ALBE, *qui est demeuré à l'écart, avec calme et froideur.*
Je le veux.

LE ROI *se retourne vers lui avec surprise et le regarde fixement.* Cela est hardi. Cependant, je songe que vous avez exposé votre vie à tant de rudes combats pour des motifs bien moins importants; vous l'avez exposée avec la légèreté d'un joueur de dés pour le néant de la gloire. Qu'est-ce que la vie pour vous? Je ne livrerai point le sang royal à un insensé qui n'a rien à espérer que de relever sa modeste destinée. Je rejette votre sacrifice. Allez, allez, et attendez mes ordres dans la chambre d'audience.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE V.

LE ROI, *seul.* Maintenant, Providence clémente! donne-moi un homme; tu m'as déjà beaucoup donné, maintenant donne-moi un homme. Toi, seule, tu peux être seule, car tes regards sondent ce qui est caché. Moi, je te demande un ami, car je ne suis pas comme toi qui connais tout; tu sais ce que sont pour moi les auxiliaires que tu as soumis à mes ordres; ce qu'ils pouvaient faire pour moi, ils l'ont fait. Leurs vices appri-voisés et tenus en bride servent à mes desseins, comme les tempêtes servent à purger le monde. J'ai besoin de la vérité; chercher sa source paisible sous les sombres débris de l'erreur n'est pas le sort des rois. Donne-moi l'homme rare, l'homme au cœur pur et ouvert, à l'esprit clairvoyant, au regard ferme, qui m'aidera à la découvrir... Je jette les dés; parmi les milliers d'hommes qui tourbillonnent autour du soleil de la royauté, fais que j'en trouve un seul. *(Il ouvre une cassette, prend un registre, et après l'avoir longtemps feuilleté.)* Rien que des noms... il n'y a là que des noms, et pas même la mention des services qui les ont fait inscrire dans ce registre. Quoi de plus facilement oublié que la

reconnaissance? Cependant, dans cet autre registre, je lis chaque faute soigneusement inscrite. Comment? à quoi sert? le souvenir de la vengeance a-t-il besoin d'un pareil secours? (*Il continue à lire.*) Le comte d'Egmont! Pourquoi se trouve-t-il ici? La victoire de Saint-Quentin est depuis longtemps effacée; je le rejette parmi les morts. (*Il efface ce nom et l'écrit dans un autre registre. Il continue à lire.*) Marquis de Posa... Posa? A peine me souviens-je de cet homme! Et son nom est marqué deux fois! preuve que je le destinais à de grands desseins. Est-il possible que cet homme se soit jusqu'à présent soustrait à ma présence? qu'il ait évité les regards de son royal débiteur? Par le ciel! c'est dans toute l'étendue de mes États le seul homme qui n'ait pas besoin de moi. S'il eût recherché la fortune ou les honneurs, il y a longtemps qu'il aurait paru devant mon trône. Me hasarderai-je avec cet homme bizarre? Celui qui peut se passer de moi pourra me dire la vérité.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

La salle d'audience.

DON CARLOS s'entretenant avec LE PRINCE DE PARME, LES DUCS D'ALBE, FERIA, MEDINA SIDONIA, LE COMTE DE LERME et quelques autres grands, avec des papiers à la main, tous attendant le roi.

MEDINA SIDONIA, que tout le monde évite, se tourne vers le duc d'Albe qui va et vient seul à l'écart. Vous avez déjà parlé au roi, duc; comment l'avez-vous trouvé disposé?

ALBE. Très-mal pour vous et vos nouvelles.

MEDINA SIDONIA. Sous le feu des canons anglais j'étais plus à mon aise que sur ce parquet. (*Carlos, qui l'a observé en silence avec intérêt, va à lui et lui prend la*

main.) Je vous remercie de cœur, prince, pour ces larmes généreuses ; vous voyez comme chacun me fuit. Maintenant ma perte est résolue.

CARLOS. Espérez mieux, mon ami, de la bonté de mon père et de votre innocence.

MEDINA SIDONIA. Je lui ai perdu une flotte telle que la mer n'en avait encore point vu. Qu'est-ce qu'une tête comme la mienne près de soixante-dix galions abîmés ? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance comme vous... c'est là ce qui me brise le cœur.

SCÈNE VII.

LE ROI *entre en costume royal. Les Précédents. Tous se découvrent et se rangent des deux côtés, formant autour de lui un demi-cercle. Grand silence.*

LE ROI, *jetant un regard rapide sur ce cercle. Couvrez-vous. (Don Carlos et le prince de Parme s'avancent les premiers et baisent la main du roi ; il se tourne vers le dernier avec un air affectueux sans vouloir remarquer son fils.)* Votre mère, mon neveu, désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

PARME. Elle ne doit pas le demander avant l'issue de ma première bataille.

LE ROI. Soyez tranquille, votre tour viendra quand ces tiges se briseront. *(Au duc de Feria.)* Que m'apportez-vous ?

FERIA, *courbant un genou devant le roi.* Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort ce matin ; je rapporte sa croix.

LE ROI *prend l'ordre et regarde autour de lui.* Qui maintenant est le plus digne de la porter ? *(Il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit le genou devant le roi, et lui met le collier au cou.)* Duc, vous êtes mon premier capitaine. Ne soyez jamais plus, et ma faveur ne vous manquera point. *(Il aperçoit le duc de Medina Sidonia.)*

MEDINA SIDONIA *s'approche en tremblant, et s'agenouille devant le roi, la tête baissée.* Voici, grand roi, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, *après un moment de silence.* Dieu est au-dessus de moi. Je vous ai envoyé contre les hommes et non pas contre les écueils et la tempête. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous remercie de m'avoir conservé en vous un digne serviteur. Je le reconnais pour tel, messieurs, et je veux qu'il soit reconnu pour tel. (*Il lui fait signe de se lever et de se couvrir, puis il se tourne vers les autres.*) Qu'y a-t-il encore ? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous salue, princes. (*Ils sortent. Les autres grands s'approchent, mettent un genou en terre, et lui présentent leurs papiers. Il y jette un coup d'œil, et les donne au duc d'Albe.*) Vous me les remettrez dans mon cabinet. Est-ce fini ? (*Personne ne répond.*) Comment se fait-il donc que le marquis de Posa ne se montre jamais parmi mes grands ? Je sais fort bien que ce marquis de Posa m'a servi avec honneur. Peut-être ne vit-il plus ? Pourquoi ne paraît-il pas ?

LERME. Le chevalier est nouvellement revenu d'un voyage à travers toute l'Europe. Il est en ce moment à Madrid, et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se mettre aux pieds de son roi.

ALBE. Le marquis de Posa ? Oui, sire, c'est ce hardi chevalier de Malte dont la renommée raconte une action éclatante. Lorsque, sur l'ordre du grand maître, les chevaliers se rendirent dans leur île assiégée par Soliman, ce jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, s'échappe de l'université d'Alcala, et se présente, sans avoir été convoqué, devant La Valette. Qu'on m'achète ma croix, dit-il, je veux la mériter. Il fut un des quarante chevaliers qui, en plein jour, dans le fort Saint-Elme, soutinrent trois assauts contre Psali, Ulucchiali, Hussem et Mustapha. Le fort étant emporté, et tous les chevaliers tombés autour de lui, il se jette à la mer

et revient seul à La Valette. Deux mois après, l'ennemi abandonna l'île, et le chevalier retourna achever ses études.

FERIA. C'est aussi ce marquis de Posà qui plus tard découvrit la fameuse conspiration de Catalogne, et, par sa seule activité, conserva à la couronne la plus importante partie du royaume.

LE ROI. Je suis surpris... Qu'est-ce donc que cet homme qui a fait tout cela, et qui sur trois personnes que j'interroge, n'a pas un seul envieux ? Certes, cet homme a le caractère le plus rare, ou il n'en a aucun. Pour l'amour du merveilleux, je veux lui parler. (*Au duc d'Albe.*) Après la messe, amenez-le dans mon cabinet. (*Le duc sort ; le roi appelle Feria.*) Prenez ma place dans le conseil privé. (*Il sort.*)

FERIA. Le roi est aujourd'hui d'une grande bonté.

MEDINA SIDONIA. Dites que c'est un dieu... Il l'a été pour moi.

LERME. Que vous méritez bien votre bonheur, amiral ! J'y prends la plus vive part.

UN DES GRANDS. Et moi aussi.

UN SECOND. Et moi aussi, en vérité.

UN TROISIÈME. Le cœur me battait. Un si digne capitaine !

LE PREMIER. Le roi ne vous a point fait de faveur, il n'a été que juste.

LERME, en s'en allant, à Medina Sidonia. Combien vous voilà riche maintenant, et cela grâce à deux mots. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Le cabinet du roi.

LE MARQUIS DE POSA et LE DUC D'ALBE.

LE MARQUIS, en entrant. Il veut me voir, moi ? Cela ne peut être. Vous vous trompez de nom. Et que veut-il donc de moi ?

ALBE. Il veut vous connaître.

LE MARQUIS. De la curiosité, alors. — C'est dommage de perdre ainsi le temps ; la vie est si tôt finie !

ALBE. Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le roi est entre vos mains. Profitez aussi bien que vous pourrez de ce moment, et, s'il est perdu, n'en attribuez la faute qu'à vous. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *seul*. Très-bien dit, duc ! Il faut mettre à profit le moment qui ne se présente qu'une fois. Ce courtisan me donne en vérité une bonne leçon, si ce n'est dans son sens, au moins dans le mien. (*Après s'être promené un instant.*) Mais comment suis-je ici ? Est-ce seulement par un caprice bizarre du sort que je vois mon visage se refléter dans cette glace ? Sur un million d'hommes, il va me prendre, moi, contre toute vraisemblance, et me fait revivre dans la mémoire du roi ? Est-ce un hasard seulement ? C'est peut-être plus. Et qu'est-ce que le hasard, sinon la pierre brute à laquelle la main du sculpteur donne la vie ? La Providence accorde le hasard, l'homme doit l'employer à son but. Qu'importe ce que le roi peut me vouloir ? je sais ce que je dois faire du roi... Et quand ce ne serait qu'une étincelle de vérité hardiment lancée dans l'âme du despote, combien ne peut-elle pas porter de fruits sous la main de la Providence ! Ainsi, ce qui m'a paru d'abord si étrange pourrait me conduire à un but parfait. Que cela soit ou non, n'importe, j'agirai avec cette croyance. (*Il fait quelques tours dans la chambre, et s'arrête en silence devant un tableau. Le roi paraît dans un salon voisin, où il donne des ordres ; puis il s'avance, s'arrête à la porte, et regarde longtemps le marquis, qui ne le voit pas.*)

SCÈNE X.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA. (*Dès que le marquis aperçoit le roi, il s'avance vers lui, pose un genou en terre, et se lève sans aucun signe d'embarras.*)

LE ROI *le regarde d'un air étonné.* Vous m'avez donc déjà parlé ? .

LE MARQUIS. Non.

LE ROI. Vous avez rendu des services à ma couronne, pourquoi vous dérober à ma reconnaissance ? Tant d'hommes se pressent dans mon souvenir ! Dieu seul sait tout ! C'était à vous à rechercher les regards de votre roi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

LE MARQUIS. Il y a deux jours, sire, que je suis de retour dans le royaume.

LE ROI. Je ne veux pas rester le débiteur de ceux qui me servent. Demandez-moi une grâce.

LE MARQUIS. Je jouis des lois.

LE ROI. C'est un droit dont jouit aussi le meurtrier.

LE MARQUIS. Mais combien plus le bon citoyen ! Sire, je suis content.

LE ROI, *à part.* Un grand sentiment de soi-même et une courageuse hardiesse ! Par le ciel ! il fallait s'y attendre. Je veux que l'Espagnol soit fier, et je le souffre volontiers, même quand le vase déborde... (*Au marquis.*) On me dit que vous avez quitté mon service.

LE MARQUIS. Je me suis retiré pour faire de la place à un plus digne.

LE ROI. Cela me fait de la peine. Lorsque de tels esprits rentrent dans l'oisiveté, quelle perte pour mes États !... Peut-être craignez-vous de manquer la sphère digne de votre nature ?

LE MARQUIS. Oh ! non. Je suis certain que le connaisseur exercé, celui qui possède l'expérience de l'âme humaine et sait utiliser ses matériaux, aurait vu dès le

premier coup d'œil en quoi je pouvais ou non lui être utile. Je sens avec une humble reconnaissance la grâce que me fait Votre Majesté en ayant de moi cette haute opinion. Cependant... (*Il s'arrête.*)

LE ROI. Vous réfléchissez ?

LE MARQUIS. Je ne suis pas, je l'avoue, sire, préparé à revêtir tout à coup du langage d'un de vos sujets ce que j'ai pensé comme citoyen du monde ; car lorsque je rompis pour toujours avec le pouvoir, je me crus aussi délivré de la nécessité de lui expliquer les motifs de cette détermination.

LE ROI. Ces motifs sont-ils si frivoles ? craignez-vous de les exposer ?

LE MARQUIS. Si j'avais le temps, sire, de les développer complètement, je risquerais tout au plus ma vie. Mais je vous dirai la vérité si vous ne me refusez pas cette faveur. J'ai à choisir entre votre disgrâce et votre dédain. S'il faut me décider, j'aime mieux paraître criminel que fou à vos yeux.

LE ROI, *avec curiosité*. Eh bien ?

LE MARQUIS. Je ne puis être serviteur des princes. (*Le roi le regarde avec surprise.*) Je ne veux point tromper l'acheteur, sire. Si vous daignez m'employer, vous ne voulez que des actions pesées d'avance ; vous ne voulez que mon bras et mon courage sur les champs de bataille, ma tête dans les conseils. Le but de mes actions ne doit plus être dans mes actions mêmes, mais dans l'accueil qu'elles trouveront auprès du trône. Pour moi, la vertu a sa valeur à elle. Le bonheur que le roi ferait par mes mains, je le produirais moi-même ; ce serait pour moi une œuvre d'inclination, une joie, non pas un devoir. Est-ce là votre pensée ? Pouvez-vous souffrir une action étrangère dans votre création ? et moi dois-je m'abaisser à n'être que le ciseau quand je pourrais être l'artiste ? J'aime l'humanité, et dans les monarchies je ne dois aimer que moi-même.

LE ROI. Cette chaleur est louable. Vous voudriez faire

le bien. Peu importe au patriote, au sage, de quelle manière il se fait. Cherchez dans mon royaume un poste qui vous permette de satisfaire cette noble impulsion.

LE MARQUIS. Je n'en vois aucun.

LE ROI. Comment !

LE MARQUIS. Ce que Votre Majesté veut répandre par mes mains, c'est le bonheur des hommes. Mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour ? Devant un tel bonheur la majesté des rois tremblerait. Non, la politique des trônes leur en a fait un nouveau, un bonheur qu'elle est encore assez riche pour leur distribuer. Elle a aussi jeté dans le cœur des hommes de nouveaux penchants qui se contentent de ce bonheur. Elle frappe de son empreinte la vérité, la vérité qu'elle peut souffrir, et toutes les empreintes qui ne ressemblent pas à celles-là sont rejetées. Mais ce qui satisfait la couronne me suffit-il ? Mon amour fraternel pour l'homme peut-il se prêter au rapetissement de l'homme ? Puis-je le croire heureux avant qu'il lui soit permis de penser ? Ne me choisissez donc pas, sire, pour répandre ce bonheur frappé à votre coin. Je me refuse à distribuer cette monnaie. Je ne puis être serviteur des princes.

LE ROI, *avec vivacité*. Vous êtes protestant.

LE MARQUIS, *après quelques réflexions*. Votre croyance, sire, est aussi la mienne. (*Il s'arrête un moment.*) Je suis mal compris ; c'est là ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile des mystères de la royauté. Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce qui a cessé de m'effrayer ? Je parais dangereux parce que j'ai réfléchi sur moi-même. Je ne le suis pas, sire, mes vœux sont renfermés ici. (*Il met la main sur son cœur.*) Cette ridicule rage d'innovation qui augmente le poids des chaînes qu'elle ne peut briser n'échauffera jamais mon sang. Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal ; je suis un citoyen des siècles à venir.

Une peinture peut-elle troubler votre repos ? Un souffle. et la voilà effacée !

LE ROI. Suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect ?

LE MARQUIS. Sous cet aspect, oui.

LE ROI *se lève, fait quelques pas et s'arrête devant le marquis*. Ce langage est du moins nouveau. La flatterie s'épuise ; l'imitation rabaisse l'homme de mérite... On essaye une fois le contraire. Pourquoi pas ? ce qui surprend fait fortune. Si vous l'entendez ainsi, bien ; j'établirai un nouvel office, une nouvelle charge de cour qui s'appellera : l'esprit fort !...

LE MARQUIS. Je vois, sire, quelle petite, quelle humiliante opinion vous avez de la dignité de l'homme ! Dans le langage même de l'homme libre, vous ne découvrez qu'un artifice de la flatterie, et je crois savoir qui vous porte à cela. Les hommes vous y ont contraint. Ils ont volontairement abdiqué leur noblesse ; ils sont volontairement descendus à ce degré subalterne ; ils fuient avec effroi devant l'ombre de leur dignité intérieure ; ils se plaisent dans leurs misères ; ils parent leurs chaînes avec une lâche habileté, et les porter avec convenance s'appelle parmi eux vertu. C'est ainsi que vous avez reçu le monde, c'est ainsi qu'il avait été transmis à votre glorieux père. Comment, après cette douloureuse mutilation, l'homme pouvait-il être honoré par vous ?

LE ROI. Je trouve du vrai dans ces paroles.

LE MARQUIS. Mais le tort est d'avoir changé l'homme, œuvre des mains du Créateur, en une œuvre de vos mains, et de vous être donné pour dieu à cette créature de nouvelle façon. Seulement vous vous êtes mépris en une chose : vous êtes resté homme, homme sorti des mains du Créateur ; vous avez continué à éprouver les souffrances et les désirs des mortels, vous aviez besoin de sympathie ; et que peut-on offrir à un dieu, sinon la crainte et les prières ? Échange déplorable !

fatale interversion de la nature ! vous avez fait de l'homme une corde de votre instrument : qui donc avec vous partagera le sentiment de l'harmonie ?

LE ROI. Par le ciel ! il me saisit le cœur.

LE MARQUIS. Mais pour vous ce sacrifice n'est rien ; vous êtes par là seul, unique de votre espèce. A ce prix vous êtes un dieu... Et quelle chose terrible, s'il n'en était pas ainsi ! si à ce prix, si par la perte du bonheur de tant de millions d'hommes vous n'aviez rien gagné, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût satisfaire vos désirs ! Je vous prie, sire, de me permettre de me retirer ; mon sujet m'entraîne. Mon cœur est plein ; il y a trop de charme à me trouver devant le seul être auquel je puisse l'ouvrir. *(Le comte de Lerme entre et dit à voix basse quelques mots au roi ; celui-ci lui fait signe de s'éloigner et reprend son attitude.)*

LE ROI, au marquis, après que Lerme est parti. Achevez.

LE MARQUIS, après un moment de silence. Je sens, sire tout le prix...

LE ROI. Achevez, vous avez encore à me parler.

LE MARQUIS. Je suis revenu, sire, tout récemment de la Flandre et du Brabant. Quelle riche et florissante province ! C'est un grand, un puissant peuple, et en même temps un bon peuple. Être le père de ce peuple, me disais-je, doit être une joie céleste... Et voilà que mon pied heurte des ossements humains brûlés. *(Il s'arrête ; ses yeux se reposent sur le roi, qui essaye de répondre à son regard, mais qui, saisi et troublé, baisse les yeux.)* Vous avez raison, vous devez avoir raison. Qu'avez-vous pu accomplir ce que vous regardiez comme votre devoir, voilà ce qui m'a pénétré d'une affreuse admiration. Oh ! c'est dommage que la victime qui roule dans son sang ne puisse entonner un chant de louanges à l'esprit du sacrificateur ! C'est dommage que l'histoire du monde soit écrite par des hommes seulement, et non point par des êtres d'une nature supérieure ! Des

siècles plus doux remplaceront celui de Philippe et amèneront une sagesse plus douce ; le bonheur des citoyens s'accordera avec la grandeur des princes, l'État deviendra avare de ses enfants, et la nécessité elle-même sera humaine.

LE ROI. Et quand, croyez-vous, que ces siècles humains se montreraient si j'avais tremblé, moi, devant la malédiction de celui-ci ? Regardez autour de vous dans mon Espagne ! Le bonheur des citoyens y fleurit dans une paix sans nuage, et je veux donner ce repos à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement*. Le repos d'un cimetière !... Et vous espérez finir ce que vous avez commencé ! Vous espérez arrêter la transformation devenue nécessaire de la chrétienté, le printemps universel qui rajeunit la face du monde ? Seul dans toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de cette roue des destinées du monde qui poursuit incessamment son cours ? Vous voulez qu'un bras humain l'enraye ! C'est ce que vous ne ferez point. Déjà des milliers d'hommes ont fui de vos États, pauvres mais joyeux. Les citoyens que vous avez perdus à cause de leurs croyances étaient les plus nobles. Élisabeth tend des bras maternels à ces fugitifs, et la terrible Angleterre prospère par l'industrie des enfants de notre contrée. Privée du travail actif des nouveaux chrétiens, Grenade est déserte, et l'Europe triomphe de voir son ennemi saignant des blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le roi est ému ; le marquis s'en aperçoit, et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et vous semez la mort. Cette œuvre de contrainte ne pourra survivre à celui qui l'a entreprise. Vous construisez votre édifice pour des ingrats. En vain vous aurez livré un rude combat à la nature, en vain vous aurez sacrifié à vos projets destructeurs une vie royale et tant de royales vertus ; l'homme est plus que vous ne croyez : il brisera le joug de son long sommeil, et, réclamant ses droits sacrés, il unira votre nom

à ceux des Néron et des Busiris ; et cela m'afflige, car vous étiez bon.

LE ROI. Qui vous a donné cette certitude ?

LE MARQUIS, *avec feu*. Oui, par le Dieu tout-puissant ! oui, oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Soyez généreux comme le fort, et laissez le bonheur des hommes tomber de vos mains. Laissez les esprits mûrir dans votre large édifice. Rendez-nous ce que vous avez pris ; entre mille, soyez un roi. (*Il s'approche du roi avec hardiesse et fixe sur lui un regard ferme et ardent.*) Oh ! que ne puis-je avoir sur les lèvres l'éloquence de ces milliers d'hommes dont le sort se décide dans cette heure solennelle ! Que ne puis-je faire une flamme de l'éclair que je remarque dans vos yeux ! Abdiquez cette apothéose contre nature qui nous anéantit. Soyez pour nous l'exemple de ce qui est éternel et vrai ! Jamais, jamais un mortel n'eut autant de pouvoir à employer aussi divinement. Tous les rois de l'Europe rendent hommage au nom espagnol ; marchez à la tête des rois de l'Europe. Un trait de plume de cette main, et la terre est de nouveau créée. Donnez-nous la liberté de penser. (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI, *surpris*. Étrange enthousiaste ! Mais levez-vous... Je...

LE MARQUIS. Regardez autour de vous la nature dans sa splendeur, elle est fondée sur la liberté ; et comme elle est riche par la liberté ! Le grand Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée, et le laisse s'agiter à son gré dans le domaine de la mort et de la corruption. Que votre création est petite et misérable ! Le bruit d'une feuille effraye le maître de la chrétienté. Il faut que vous trembliez devant chaque vertu ; lui, plutôt que de troubler le ravissant aspect de la liberté, il laisse le triste cortège des maux se déchaîner sur son univers ; lui qui a tout fait, on ne le voit pas, il se cache discrètement sous d'éternelles lois. L'esprit fort les voit, mais ne le voit pas. Pourquoi un Dieu ? dit-il ;

le monde se suffit à lui-même ; et nulle dévotion chrétienne ne lui rend un plus grand hommage que ce blasphème de l'esprit fort.

LE ROI. Et voudriez-vous entreprendre d'imiter ici-bas et dans mes États ce sublime modèle ?

LE MARQUIS. Vous le pouvez ; et qui le pourrait, si ce n'est vous ? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui pendant si longtemps n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité la noblesse qu'elle a perdue ; que le citoyen soit de nouveau ce qu'il était auparavant, le but de la royauté. Qu'il ne soit pas lié par d'autre devoir que par les droits sacrés de ses frères. Quand l'homme rendu à lui-même reprendra le sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et élevées de la liberté se développeront, quand vous aurez, sire, rendu votre royaume le plus heureux de tous, alors votre devoir sera de subjuguier le monde.

LE ROI, *après un long silence*. Je vous ai laissé parler jusqu'à la fin. Le monde, je le vois bien, se peint dans votre tête autrement que dans celle des autres hommes. Aussi ne veux-je pas vous soumettre à la mesure ordinaire. Je suis le premier à qui vous avez révélé votre pensée la plus intime. Je le crois parce que je le sais. En faveur de la réserve qui vous a fait taire jusqu'à ce jour de telles opinions conçues avec tant de chaleur, en faveur de cette modeste réserve, je veux oublier, jeune homme, que je les ai apprises et comment je les ai apprises. Levez-vous, je veux répondre à la précipitation du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard. Je le veux, parce que je le veux. Le poison même, je n'en doute pas, peut, chez les bonnes natures, se transformer en une plus noble substance. Mais fuyez mon inquisition. Je verrais avec douleur...

LE MARQUIS. Réellement, avec douleur ?

LE ROI. Je n'ai jamais vu un tel homme. Non, non, marquis. Vous me traitez trop rudement. Je ne veux

pas être un Néron, je ne veux pas l'être, je ne veux pas l'être pour vous. Tout bonheur ne périra pas sous ma domination; vous-même vous pourrez sous mes yeux continuer à être un homme.

LE MARQUIS, *vivement*. Et mes concitoyens, sire ? Ah ! il ne s'agissait pas de moi ; ce n'est pas ma cause que j'ai voulu plaider. — Et vos sujets, sire ?

LE ROI. Puisque vous savez si bien comment la postérité me jugera, qu'elle apprenne aussi par vous comment je traitais les hommes quand j'en trouvais un.

LE MARQUIS. Oh ! que le plus juste des rois ne soit pas en même temps le plus injuste ! Dans votre Flandre il y a des milliers de citoyens meilleurs que moi. Vous seul, oserai-je le dire, grand roi, vous voyez peut-être pour la première fois sous un aspect plus doux la liberté.

LE ROI, *avec une gravité douce*. Rien de plus là-dessus, jeune homme. Je sais que vous penserez autrement quand vous connaîtrez les hommes comme moi. Cependant je vous verrais à regret pour la dernière fois. Comment m'y prendrai-je pour vous attacher à moi ?

LE MARQUIS. Laissez-moi comme je suis. Que serais-je pour vous, si vous me séduisiez aussi ?

LE ROI. Je ne supporte pas cet orgueil. Dès aujourd'hui vous êtes à mon service. Point de réplique, je le veux. (*Après un moment de silence.*) Mais comment ? que voulais-je donc ? N'est-ce pas la vérité que je voulais ? et je trouve plus encore... Vous m'avez vu sur mon trône, marquis, mais non dans ma maison. (*Le marquis semble se recueillir.*) Je vous comprends. Mais quand je serais le plus malheureux des pères, ne puis-je pas être un heureux époux ?

LE MARQUIS. Si un fils de la plus belle espérance, si la possession de la femme la plus digne d'amour peut donner à un mortel le droit d'être appelé heu-

reux, vous avez, sire, plus que personne ce double bonheur.

LE ROI, *d'un air sombre*. Non, je ne l'ai pas, je ne l'ai pas. Je ne l'ai jamais si bien senti qu'à présent.

LE MARQUIS. Le prince a l'âme noble et pure : je ne l'ai jamais vu autrement.

LE ROI. Mais moi... Aucune couronne ne peut compenser ce qu'il m'a ravi... Une reine si vertueuse !

LE MARQUIS. Qui oserait, sire ?

LE ROI. Le monde, la calomnie, moi-même !... Voici des témoignages irrécusables qui la condamnent ; il y en a d'autres encore et qui me font craindre la découverte la plus terrible... Mais, marquis, j'ai de la peine, de la peine à croire à un seul témoin qui l'accuse. Eh quoi ! elle capable, elle capable de tomber !... Oh ! combien plus il m'est permis de croire qu'une Éboli peut la calomnier ! Le prêtre ne la hait-il pas ainsi que mon fils, et ne sais-je pas qu'Albe couve la vengeance ? Ma femme vaut mieux qu'eux tous.

LE MARQUIS. Sire, il y a quelque chose dans l'âme de la femme qui s'élève au-dessus de toutes les apparences et de toutes les calomnies... C'est la vertu de la femme.

LE ROI. Oui, c'est ce que je dis aussi. Pour tomber aussi bas qu'on accuse la reine d'être tombée, il en coûte beaucoup. Les liens sacrés de l'honneur ne se rompent point aussi facilement qu'on voudrait me le persuader. Vous connaissez les hommes, marquis. Un homme tel que vous me manque depuis longtemps. Vous êtes bon, confiant, et pourtant vous connaissez les hommes... Voilà pourquoi je vous ai choisi.

LE MARQUIS, *surpris et effrayé*. Moi, sire !

LE ROI. Vous avez été devant votre maître, et vous n'avez rien demandé pour vous, rien. C'est chose nouvelle près de moi... Vous serez juge ; la passion n'égarrera pas vos yeux. Introduisez-vous près de mon fils, sondez le cœur de la reine. Je vous enverrai un plein

pouvoir pour l'entretenir en secret. En attendant, et maintenant retirez-vous.

(*Il sonne.*)

LE MARQUIS. Si je puis emporter une espérance fondée, ce jour est le plus beau de ma vie.

LE ROI *lui donne sa main à baiser.* Il n'est pas perdu dans la mienne. (*Le marquis se lève et se retire. Le comte de Lerme entre.*) Le chevalier entrera désormais sans être annoncé.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Un salon chez la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE FUENTÈS *et d'autres dames.*

LA REINE, *se levant, à la grande maîtresse,* On ne trouve donc pas la clef? Alors il faudra briser la cassette, et cela tout de suite. (*Elle aperçoit la princesse Éboli qui s'approche et lui baise la main.*) Soyez la bienvenue, chère princesse; je me réjouis de vous voir rétablie... Mais vous êtes encore très-pâle.

FUENTÈS, *avec malignité.* C'est la suite de cette méchante fièvre qui attaque les nerfs d'une si étrange façon; n'est-ce pas, princesse?

LA REINE. J'ai beaucoup souhaité d'aller vous voir, ma chère, mais je n'ai pas osé.

OLIVARÈS. La princesse d'Éboli n'a pas du moins manqué de société.

LA REINE. Je le crois volontiers. Mais, qu'avez-vous? vous tremblez?

ÉBOLI. Rien, rien du tout, madame. Je vous demande la permission de me retirer.

LA REINE. Vous nous le cachez ; mais vous êtes plus malade que vous ne voulez nous le faire croire. C'est une fatigue pour vous de rester debout. Aidez-la, comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

ÉBOLI. Je serai mieux au grand air.

(*Elle sort.*)

LA REINE. Suivez-la, comtesse ; — comme elle est changée ! (*Un page entre et parle à la duchesse, qui se tourne du côté de la reine.*)

OLIVARÈS. Le marquis de Posa, madame ; il vient de la part du roi.

LA REINE. Je l'attends. (*Le page sort et ouvre la porte au marquis.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE POSA, *les Précédents.* (*Le marquis met le genou en terre devant la reine, qui lui fait signe de se lever.*)

LA REINE. Quel est l'ordre de mon roi ? Puis-je publiquement?...

LE MARQUIS. C'est à Sa Majesté seule que je dois parler. (*Les dames s'éloignent sur un signe de la reine.*)

SCÈNE III.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, *avec surprise.* Comment ! dois-je en croire mes yeux, marquis ? Vous, envoyé à moi par le roi ?

LE MARQUIS. Cela paraît étrange à Votre Majesté ? A moi, pas du tout.

LA REINE. Le monde est sorti de sa route. Vous et lui !... J'avoue...

LE MARQUIS. Que cela semble bizarre ? C'est possible, Le temps actuel est destiné à produire encore bien des choses étonnantes.

LA REINE. A de plus étonnantes, je n'oserai en vérité point croire.

LE MARQUIS. Supposons que je me sois enfin laissé séduire, que je me sois lassé de jouer à la cour de Philippe le rôle d'un original. Un original ! Qu'est-ce que cela signifie ? Celui qui veut se rendre utile aux hommes doit d'abord se montrer à eux comme leur semblable. A quoi bon le costume fastueux d'un sectaire ? Admettons... qui est assez libre de vanité pour ne pas chercher à faire des recrues en faveur de sa croyance ?... admettons que je travaille à mettre la mienne sur le trône.

LA REINE. Non ! non ! marquis, je ne voudrais pas, même en plaisantant, vous prêter une idée si mal mûrie. Vous n'êtes pas un rêveur capable d'entreprendre ce qui ne peut être conduit à bonne fin.

LE MARQUIS. C'est là précisément, ce me semble, que serait la question.

LA REINE. Ce que je pourrais tout au plus vous imputer, marquis, ce qui m'étonnerait beaucoup de votre part, ce serait... ce serait... ce serait...

LE MARQUIS. De la duplicité peut-être ?

LA REINE. De la dissimulation au moins. Le roi ne vous a vraisemblablement pas chargé de me dire ce que vous me direz.

LE MARQUIS. Non.

LA REINE. Une bonne cause peut-elle ennoblir un méchant moyen ? Votre noble fierté, pardonnez-moi ce doute, se peut-elle prêter à un tel rôle ? A peine puis-je le croire...

LE MARQUIS. Et moi non plus je ne le croirais pas s'il ne s'agissait que de tromper le roi. Mais ce n'est pas là mon opinion. Je pense le servir cette fois plus loyalement qu'il ne me l'a lui-même ordonné.

LA REINE. Je vous reconnais là, et cela me suffit. Que fait-il ?

LE MARQUIS. Le roi ? A ce qu'il me semble, je vais être bientôt vengé de vos jugements sévères. Ce que je ne me hâte pas de raconter à Votre Majesté, vous êtes en-

core, autant que je puis le voir, bien moins pressée de l'entendre; il faut pourtant que vous l'entendiez. Le roi fait prier Votre Majesté de ne pas accorder aujourd'hui d'audience à l'ambassadeur de France. Voilà ma commission. Elle est remplie.

LA REINE. Et c'est là, marquis, tout ce que vous avez à me dire de sa part ?

LE MARQUIS. C'est à peu près tout ce qui m'autorise à être ici.

LA REINE. Je me résous volontiers, marquis, à ne pas savoir ce qui doit être un secret pour moi.

LE MARQUIS. Cela doit être, madame. A la vérité, si vous n'étiez pas vous-même, je m'empresserais de vous avertir de certaines choses, de vous mettre en garde contre certaines personnes... Mais avec vous, cela n'est pas nécessaire. Le danger peut aller et venir autour de vous sans que vous le sachiez jamais. Tout cela n'est pas digne de troubler le sommeil d'or d'un ange. Aussi, n'est-ce pas là ce qui m'amène. Le prince Carlos...

LA REINE. Comment l'avez-vous laissé ?

LE MARQUIS. Comme le seul sage de son temps pour qui c'est un crime d'adorer la vérité; tout aussi résolu à mourir pour son amour que le sage pour le sien. J'ai peu de paroles à vous dire... mais là il parle lui-même. (*Il donne une lettre à la reine.*)

LA REINE, après l'avoir lue. Il faut qu'il me parle, dit-il.

LE MARQUIS. Je le dis aussi.

LA REINE. En sera-t-il plus heureux pour voir de ses propres yeux que je ne le suis pas ?

LE MARQUIS. Non, — mais il en deviendra plus actif et plus résolu.

LA REINE. Comment ?

LE MARQUIS. Le duc d'Albe a le gouvernement de la Flandre.

LA REINE. Il l'a, m'a-t-on dit.

LE MARQUIS. Le roi ne se rétracte jamais. Nous connaissons bien le roi. Mais ce qui est vrai, c'est que le

prince ne peut rester ici. Cela ne se peut absolument pas, et la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE. Pouvez-vous empêcher cela ?

LE MARQUIS. Oui, peut-être... Le moyen est presque aussi redoutable que le péril ; il est hardi comme le désespoir... Mais je n'en connais point d'autre.

LA REINE. Dites-le-moi.

LE MARQUIS. C'est à vous, madame, à vous seule que j'ose le découvrir. C'est de vous seule que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on lui donnera est, il est vrai, un peu rude...

LA REINE. Rébellion !

LE MARQUIS. Il faut qu'il désobéisse au roi, il faut qu'il se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Les Provinces-Unies se lèveront à son signal ; le fils du roi donnera de la force à la bonne cause ; qu'il fasse trembler le trône espagnol par ses armes. Ce que son père lui refuse à Madrid, il le lui accordera à Bruxelles.

LA REINE. Vous lui avez parlé aujourd'hui, et c'est là ce que vous voulez ?

LE MARQUIS. Parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

LA REINE, *après un moment de silence*. Le plan que vous me découvrez m'effraye et m'entraîne en même temps. Je crois que vous n'avez pas tort. Le projet est hardi, et c'est pour cela, je crois, qu'il me plaît. Je veux le mûrir. Le prince le connaît-il ?

LE MARQUIS. Mon idée était qu'il l'apprit de votre bouche pour la première fois.

LA REINE. Sans contredit ! l'idée est grande... Si la jeunesse du prince...

LE MARQUIS. Elle ne nuira pas. Il trouvera là un Egmont, un Orange. Ces braves soldats de l'empereur Charles, aussi sages dans les conseils que redoutables dans les combats.

LA REINE, *avec vivacité*. Oui, l'idée est grande et belle ! Le prince doit agir ; je sens tout cela vivement. Le rôle

qu'on lui voit jouer à Madrid m'humilie pour lui. Je lui promets le secours de la France, de la Savoie. Je suis tout à fait de votre avis, marquis; il faut qu'il agisse. Mais cette entreprise exige de l'argent.

LE MARQUIS. Il est déjà prêt...

LA REINE. Je connais, en outre, un moyen.

LE MARQUIS. Je puis donc lui laisser espérer une entrevue.

LA REINE. Je veux réfléchir.

LE MARQUIS. Carlos attend une réponse, madame; je lui ai promis de la lui rapporter. (*Il présente ses tablettes à la reine.*) Pour le moment, deux mots suffiront.

LA REINE, *après avoir écrit.* Vous reverrai-je ?

LE MARQUIS. Aussi souvent que vous l'ordonnerez.

LA REINE. Aussi souvent... aussi souvent que je l'ordonnerai ? Marquis, comment dois-je m'expliquer cette liberté ?

LE MARQUIS. Aussi innocemment que vous pourrez. Nous en jouissons, c'est assez pour Votre Majesté.

LA REINE, *l'interrompant.* Quelle joie ce serait pour moi, marquis, s'il restait encore à la liberté ce refuge en Europe ! Si c'était lui qui le conservât !... Comptez sur mon secret intérêt.

LE MARQUIS. Oh ! je savais qu'ici je serais compris. (*La duchesse d'Olivarès paraît à la porte.*)

LA REINE, *froidement au marquis.* Ce qui vient du roi, mon maître, sera respecté comme une loi. Allez l'assurer de ma soumission. (*Elle fait un signe. Le marquis s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une galerie.

DON CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

CARLOS. Ici nous ne serons pas troublés. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LERME. Votre Altesse avait à cette cour un ami...

CARLOS, *surpris.* Que je ne connaissais pas ? Comment ? Que voulez-vous dire ?

LERME. Alors je dois demander pardon d'en avoir appris plus que je ne devais en savoir. Cependant, que Votre Altesse se rassure ! Je tiens ce secret d'une personne sûre. Bref, je l'ai appris par moi-même.

CARLOS. De qui voulez-vous parler ?

LERME. Du marquis de Posa.

CARLOS. Eh bien ?

LERME. Si par hasard il en savait sur Votre Altesse plus qu'il n'est permis à personne d'en savoir comme j'ai lieu de le craindre...

CARLOS. De craindre ?

LERME. Il a été chez le roi.

CARLOS. Ah !

LERME. Deux grandes heures, et dans une conversation très-intime.

CARLOS. Vraiment !

LERME. Il ne s'agissait pas de petites choses.

CARLOS. Je veux le croire.

LERME. J'ai plusieurs fois, prince, entendu prononcer votre nom, prince.

CARLOS. J'espère que ce n'est pas un mauvais signe !

LERME. Il a été aussi question aujourd'hui de la reine dans la chambre à coucher du roi, et d'une manière très-énigmatique.

CARLOS *recule étonné*. Comte de Lerme !

LERME. Lorsque le marquis est sorti, j'ai reçu l'ordre de le laisser entrer désormais sans être annoncé.

CARLOS. C'est vraiment grave.

LERME. C'est sans exemple, prince, aussi loin que je me souviens depuis que je sers le roi.

CARLOS. C'est grave, vraiment grave ! et comment dites-vous qu'il a été question de la reine ?

LERME *recule*. Non, prince, non ! non ! c'est contre mon devoir.

CARLOS. C'est singulier : vous me dites une chose et vous me cachez l'autre.

LERME. La première je devais vous la dire; quant à la seconde, elle appartient au roi.

CARLOS. Vous avez raison.

LERME. J'ai toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

CARLOS. Vous l'avez très-bien jugé.

LERME. Chaque vertu est sans tache jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS. La sienne l'est avant comme après l'épreuve.

LERME. La faveur d'un grand roi me semble digne d'être mise en question; plus d'une vertu forte s'est laissé prendre à cet hameçon doré.

CARLOS. Oh! oui!

LERME. Souvent il est sage de révéler ce qui ne peut rester caché.

CARLOS. Oui, sage! mais vous dites que vous avez toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

LERME. S'il l'est encore, mon soupçon ne le rend pas mauvais, et vous, prince, vous y gagnez doublement. *(Il veut sortir.)*

CARLOS *le suit et lui presse la main.* C'est pour moi un triple gain, noble et digne homme: je suis plus riche d'un ami et je ne perds pas celui que je possédais.

(Lerme sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA, *arrivant par la galerie*: CARLOS.

LE MARQUIS. Carlos! Carlos!

CARLOS. Qui m'appelle? Ah! c'est toi? Très-bien. Je vais au couvent; viens m'y rejoindre bientôt. *(Il veut sortir.)*

LE MARQUIS. Encore deux minutes... Reste.

CARLOS. Si l'on nous surprenait!

LE MARQUIS. Cela ne sera pas: j'aurai bientôt dit. La reine...

CARLOS. Tu as été chez mon père?

LE MARQUIS. Il m'a fait appeler. Oui.

CARLOS, *avec curiosité*. Eh bien ?

LE MARQUIS. C'est arrangé : tu lui parleras.

CARLOS. Et le roi ! que veut donc le roi ?

LE MARQUIS. Lui ? peu de chose... curiosité de savoir qui je suis... empressement à me servir de la part de quelques bons amis qui n'en avaient point la mission. Que sais-je ? il m'a offert du service.

CARLOS. Que tu as refusé ?

LE MARQUIS. Bien entendu.

CARLOS. Et comment vous êtes-vous quittés ?

LE MARQUIS. Assez bien.

CARLOS. Il n'a donc pas été question de moi ?

LE MARQUIS. De toi ? mais oui, d'une façon générale. *(Il tire ses tablettes de sa poche et les donne au prince.)* Voici deux mots de la reine. Demain je saurai où et comment...

CARLOS *lit d'un air très-distrain, cache les tablettes et veut sortir*. Tu me trouveras donc chez le prieur.

LE MARQUIS. Attends : pourquoi te presser ? Il ne vient personne.

CARLOS, *avec un sourire affecté*. Avons-nous donc changé de rôle ? Tu es aujourd'hui d'une étonnante sécurité.

LE MARQUIS. Aujourd'hui ? pourquoi aujourd'hui ?

CARLOS. Et que m'écrit la reine ?

LE MARQUIS. Ne viens-tu pas de le lire à l'instant ?

CARLOS. Moi ? Ah ! oui.

LE MARQUIS. Qu'as-tu donc ? que se passe-t-il en toi ?

CARLOS *relit ce qu'elle a écrit, puis avec chaleur et ravissement*. Ange du ciel ! oui, je veux être, je veux être digne de toi. L'amour grandit les grandes âmes. Quoi que ce soit, n'importe : j'obéis quand tu ordonnes... Elle écrit que je dois me préparer à une importante résolution. Que veut-elle dire par là ? le sais-tu ?

LE MARQUIS. Et quand je le saurais, Carlos, es-tu disposé à l'entendre ?

CARLOS. T'ai-je offensé? j'étais distrait ; pardonne-moi, Rodrigue.

LE MARQUIS. Distrait ? par quoi ?

CARLOS. Par... Je ne sais pas moi-même. Ces tablettes sont à moi ?

LE MARQUIS. Non, du tout. Bien plus : je suis venu pour te demander les tiennes.

CARLOS. Les miennes ? pourquoi ?

LE MARQUIS. Et tout ce que tu aurais en outre de bagatelles qui ne doivent pas tomber entre les mains d'un tiers : des lettres, des fragments, des lambeaux de papier ; en un mot, ton portefeuille.

CARLOS. Mais pourquoi ?

LE MARQUIS. Pour prévenir tout accident ; qui peut être à l'abri d'une surprise ? Personne ne viendra les chercher chez moi. Donne.

CARLOS, *très-inquiet*. C'est pourtant singulier. Pourquoi tout d'un coup cette... ?

LE MARQUIS. Sois parfaitement tranquille. Je n'ai pas d'autres intentions, certainement pas. C'est une précaution contre le danger. Je n'ai pas cru, non, sans doute, que tu devais avoir peur.

CARLOS *lui donne le portefeuille*. Garde-le bien.

LE MARQUIS. C'est ce que je ferai.

CARLOS *le regarde d'un air expressif*. Rodrigue, je te donne beaucoup.

LE MARQUIS. Beaucoup moins que je n'avais déjà reçu de toi... Ainsi, là-bas le reste, et à présent adieu, adieu. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *lutte avec lui-même, enfin il le rappelle*. Redonne-moi ces lettres encore une fois. Il en est une là qu'elle m'écrivit à Alcuda, lorsque j'étais dangereusement malade. Je l'ai toujours portée sur mon cœur ; il m'est cruel de me séparer de cette lettre ; laisse-moi celle-là, seulement celle-là, et prends tout le reste. (*Il prend la lettre et lui rend le portefeuille.*)

LE MARQUIS. Carlos, je te cède à regret. J'avais justement besoin de cette lettre.

CARLOS. Adieu. (*Il s'éloigne lentement, puis s'arrête à la porte, revient et lui rend la lettre.*) La voilà. (*Sa main tremble, il fond en larmes, se jette dans les bras du marquis et repose sa tête sur son sein.*) Cela ne peut pas être au pouvoir de mon père; n'est-ce pas, Rodrigue, cela ne peut pas être. (*Il sort à la hâte.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, *étonné, lesuit des yeux.* Serait-ce impossible? serait-ce impossible? Ainsi je ne l'aurais donc pas entièrement connu! pas entièrement! Ce repli de son cœur me serait-il réellement échappé! de la défiance envers son ami! non, c'est une calomnie... Que m'a-t-il fait pour que je l'accuse de faiblesse, moi qui suis le plus faible? Ce que je lui impute, je l'éprouve moi-même.... Étonné!... cela doit être, je le crois bien. Quand aurait-il pu prévoir cette étrange résolution de la part d'un ami?... De l'affliction! je ne puis te l'épargner, Carlos, et je dois encore tourmenter ta bonne âme. Le roi s'est fié au vase auquel il a confié son secret intime, et la confiance exige la reconnaissance. Pourquoi serais-je indiscret, quand mon silence ne peut te causer de douleur et qu'il t'en épargne peut-être? Pourquoi montrer à celui qui dort le nuage orageux qui plane sur sa tête? Il suffit que je le détourne de toi, quand tu t'éveilleras le ciel aura repris sa clarté.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Le Cabinet du roi.

LE ROI, *assis dans un fauteuil, et près de lui* L'INFANTE
CLAIRE-EUGÉNIE.

LE ROI, *après un profond silence.* Non, c'est pourtant ma fille. La nature pourrait-elle mentir avec tant de

vérité? Ces yeux bleus sont les miens, je me retrouve dans chacun de ses traits ! Enfant de mon amour, oui, tu l'es. Je te presse sur mon cœur... tu es mon sang. *(Il s'arrête tout à coup avec trouble.)* Mon sang! que puis-je craindre de pire? Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens? *(Il prend le médaillon dans ses mains, et porte alternativement les yeux sur le portrait et sur une glace placée en face de lui. Enfin il le jette à terre, se lève, et repousse l'infante.)* Loin de moi ! loin de moi ! je me perds dans cet abîme.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME. Sire, la reine vient d'entrer dans le salon.

LE ROI. A présent ?

LERME. Et demande la faveur d'être reçue...

LE ROI. A présent ? à présent ? à cette heure inaccoutumée ? Non, je ne puis lui parler à présent, je ne le puis.

LERME. Voici Sa Majesté elle-même.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI, LA REINE, L'INFANTE. *(L'infante court au-devant de sa mère et s'attache à elle. La reine tombe à genoux devant le roi, qui reste muet et embarrassé.)*

LA REINE. Mon maître et mon époux... Je suis forcée.. de venir chercher justice au pied de votre trône.

LE ROI. Justice ?

LA REINE. Je me vois traitée avec indignité dans cette cour : on a brisé ma cassette.

LE ROI. Comment ?

LA REINE. Et des objets d'un grand prix pour moi ont disparu.

LE ROI. D'un grand prix ? pour vous.

LA REINE. Par l'interprétation que la témérité d'une personne mal informée pourrait...

LE ROI. La témérité ! l'interprétation ! mais levez-vous.

LA REINE. Non, pas avant que mon époux se soit engagé, par une promesse, à employer son royal pouvoir à me donner satisfaction. Sinon, il faudra me séparer d'une cour où ceux qui me volent trouvent un refuge.

LE ROI. Levez-vous donc... cette attitude... levez-vous.

LA REINE *se lève*. Que le coupable soit d'un rang élevé, je le sais ; car il y avait dans ma cassette pour plus d'un million de perles et de diamants, et il n'a pris que les lettres.

LE ROI. Que pourtant je...

LA REINE. Très-volontiers, mon époux. C'étaient des lettres et un médaillon de l'infant.

LE ROI. De ?...

LA REINE. De l'infant votre fils.

LE ROI. Adressées à vous ?

LA REINE. A moi.

LE ROI. De l'infant ? et vous me dites cela, à moi ?

LA REINE. Pourquoi pas à vous, sire ?

LE ROI. Avec cette assurance ?

LA REINE. D'où vient cette surprise ? Je pense que vous vous rappelez encore les lettres que don Carlos m'écrivit à Saint-Germain, avec l'agrément des deux cours. Si le portrait qui les accompagna était compris dans cette permission, ou si ses espérances trop promptes l'entraînèrent à cette démarche hardie, c'est ce que je n'essayerai pas de décider. Mais s'il y eut précipitation, elle était très-pardonnable. J'en suis garant pour lui. Car alors il ne pouvait avoir la pensée que cela s'adressât à sa mère. (*Le roi fait un mouvement qu'elle remarque.*) Qu'est-ce ? qu'avez-vous ?

L'INFANTE *joue avec le médaillon qu'elle a ramassé por*

terre, et le rapporte à sa mère.) Ah ! regardez-donc, ma mère, le beau portrait !

LA REINE. Quoi donc ?... mon... (*Elle reconnaît le médaillon et demeure muette de surprise. Elle et le roi se regardent fixement. Après un long silence.*) Vraiment, sire, ce moyen d'éprouver le cœur de votre épouse me paraît très-noble et très-royal... Cependant puis-je me permettre encore une question ?

LE ROI. C'est à moi à questionner.

LA REINE. L'innocence, du moins, ne doit pas souffrir de mes soupçons. Si c'est donc par votre ordre que ce vol a été...

LE ROI. Oui.

LA REINE. Alors je n'ai plus personne à accuser, plus personne à plaindre, personne que vous, dont l'épouse n'était pas faite pour qu'on employât envers elle de pareils moyens.

LE ROI. Je connais ce langage ; mais, madame, il ne me trompera pas une seconde fois, comme il m'a trompé à Aranjuez. Cette reine d'angélique pureté, qui se défendait avec tant de dignité, je la connais mieux.

LA REINE. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE ROI. Bref donc, madame, et sans réticence ; est-il vrai qu'alors vous n'avez parlé à personne, à personne ? Cela est-il vrai ?

LA REINE. J'ai parlé à l'infant, oui.

LE ROI. Oui ? Eh bien ! c'est clair, c'est évident. Tant d'audace, et si peu de soin de mon honneur !

LA REINE. L'honneur, sire ? Si l'honneur était en péril, c'était, je le crains, un honneur plus grand que celui qui m'a été conféré par la couronne de Castille.

LE ROI. Pourquoi m'avez-vous nié ?...

LA REINE. Parce que je ne suis pas habituée, sire, à subir un interrogatoire de coupable en présence de la cour. Je ne nierai pas la vérité quand elle me sera demandée avec égard, avec bonté. Était-ce là le ton que Votre Majesté employa avec moi à Aranjuez ? L'assem-

blée des grands d'Espagne est-elle le tribunal devant lequel les reines doivent rendre compte de leurs actions secrètes ? J'avais accordé au prince l'entrevue qu'il demandait avec instance. Je l'avais accordée, sire, parce que je le voulais, parce que je ne souffrirai jamais que l'usage soit juge des choses que je reconnais pour innocentes, et je vous l'ai caché parce qu'il ne me plaisait pas de discuter avec Votre Majesté sur cette action, en présence des gens de ma maison.

LE ROI. Vous parlez très-hardiment, madame...

LA REINE. Et j'ajouterai encore, parce que l'infant trouve difficilement dans le cœur de son père la justice qu'il mérite.

LE ROI. Qu'il mérite !

LA REINE. Oui ; pourquoi vous le cacherais-je, sire ? Je l'estime beaucoup et je l'aime comme mon parent le plus cher, comme celui qui fut autrefois jugé digne de porter un nom qui me touchait de plus près. Je n'ai pas encore pu me faire à l'idée qu'il dût m'être plus étranger que tout autre, par cela même qu'il m'avait été plus cher que tout autre. Si vos maximes d'État peuvent, quand vous le jugez utile, former des liens, il leur est plus difficile de les rompre. Je ne veux pas haïr celui que je dois... Et puisque enfin on m'a contrainte à parler, je ne veux pas que mon penchant soit enchaîné plus longtemps.

LE ROI. Élisabeth, vous m'avez vu dans des heures de faiblesse. C'est ce souvenir qui vous donne tant d'audace. Vous vous fiez à un pouvoir absolu que vous avez souvent essayé sur ma fermeté. Mais craignez d'autant plus : ce qui m'a rendu faible peut me conduire à la fureur.

LA REINE. Quel crime ai-je donc commis ?

LE ROI *lui prend la main*. Si cela est... et cela n'est-il pas déjà ? si la mesure de vos fautes est remplie, si un seul souffle la fait déborder, si je suis trompé... (*Il quitte sa main.*) Je puis vaincre encore cette dernière

faiblesse, je le puis et je le veux. Alors, malheur à moi et à vous, Élisabeth !

LA REINE. Quel crime ai-je donc commis ?

LE ROI. Alors je verserai le sang.

LA REINE. En être venu là ! O Dieu !

LE ROI. Je ne me connais plus moi-même, je ne respecte plus aucune loi, aucune voix de la nature, aucun droit des nations.

LA REINE. Combien je plains Votre Majesté !

LE ROI, *hors de lui*. Me plaindre ! La pitié d'une impudique !

L'INFANTE *se jette effrayée dans les bras de sa mère*. Le roi est en colère et ma mère chérie pleure ! (*Le roi arrache durement l'infante à sa mère.*)

LA REINE, *avec douceur et dignité et d'une voix tremblante*. Je dois pourtant garantir cette enfant des mauvais traitements. Viens avec moi, ma fille. (*Elle la prend dans ses bras.*) Si le roi ne veut plus te connaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs pour défendre notre cause. (*Elle veut sortir.*)

LE ROI, *troublé*. Madame !

LA REINE. Je ne puis plus supporter... C'en est trop !... (*Elle s'avance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'infante.*)

LE ROI *court à elle avec effroi*. Dieu ! Qu'est-ce donc ?

L'INFANTE *jette des cris de frayeur*. Ah ! ma mère saigne. (*Elle s'enfuit.*)

LE ROI, *avec anxiété*. Quel horrible accident ! Du sang ! Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement ? Levez-vous, remettez-vous, levez-vous. On vient, on nous surprendra... Levez-vous. Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle ? Faut-il vous prier de vous lever ? (*Elle se lève appuyée sur le roi.*)

SCÈNE X.

Les Précédents, ALBE, DOMINGO entrent effrayés. Plusieurs dames les suivent.

LE ROI. Qu'on reconduise la reine chez elle ; elle n'est pas bien.

(La reine sort accompagnée de ses dames. Albe et Domingo s'approchent.)

ALBE. La reine en larmes et du sang sur son visage ?

LE ROI. Cela paraît-il surprenant aux démons qui m'ont amené là ?

ALBE et DOMINGO. Nous ?

LE ROI. Qui m'en ont dit assez pour me mettre en fureur, pas assez pour ma persuasion.

ALBE. Nous avons donné ce que nous avons.

LE ROI. Que l'enfer vous remercie ! Je me repens de ce que j'ai fait... Était-ce là le langage d'une conscience coupable ?

LE MARQUIS DE POSA, *derrière le théâtre*. Le roi y est-il ?

SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA, *les Précédents*.

LE ROI, *vivement ému par cette voix, fait quelques pas au-devant du marquis*. Ah ! c'est lui ! Soyez le bienvenu, marquis. Maintenant, duc, je n'ai plus besoin de vous. Laissez-nous. *(Albe et Domingo se regardent avec un muet étonnement et sortent.)*

SCÈNE XII.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA.

LE MARQUIS. Sire, il est dur pour un vieux guerrier qui a exposé pour vous sa vie dans vingt batailles de se voir éloigné ainsi.

LE ROI. Il vous convient de penser de la sorte et à moi d'agir comme je l'ai fait. Ce que vous avez été pour moi dans quelques heures, il ne l'a pas été dans toute sa vie. Je ne veux point dissimuler ma bienveillance envers vous. Le sceau de ma royale faveur doit briller au loin sur votre front. Je veux qu'on porte envie à l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS. Et même alors que son obscurité l'eût seule rendu digne de ce nom ?

LE ROI. Que m'apportez-vous ?

LE MARQUIS. En traversant le salon, j'entends une rumeur terrible qui me paraît incroyable... Une vive altercation... du sang... la reine...

LE ROI. Vous venez de là ?

LE MARQUIS. Si cette rumeur était vraie, si Votre Majesté avait cru devoir se laisser aller... j'en serais désolé; car j'ai fait d'importantes découvertes qui changent toute la situation des choses.

LE ROI. Eh bien ?

LE MARQUIS. J'ai trouvé l'occasion d'enlever le portefeuille du prince avec quelques papiers, qui, je l'espère, jetteront un certain jour... (*Il donne au roi le portefeuille de Carlos.*)

LE ROI, *le parcourant avec curiosité*. Un écrit de l'empereur mon père... Comment ! je ne me rappelle pas en avoir entendu parler ! (*Il le lit, le met de côté, et prend d'autres papiers.*) Le plan d'une forteresse... des pensées extraites de Tacite... et quoi donc encore?... Je crois reconnaître l'écriture, c'est celle d'une femme. (*Il lit attentivement, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse.*) « Cette clef... Le cabinet du pavillon de la reine... » Ah ! qu'est-ce donc ? « Là, l'amour sera libre... Vœux exaucés, douce récompense ! » Satanique trahison ! A présent, je la connais : c'est elle, c'est sa main !

LE MARQUIS. La main de la reine ? impossible.

LE ROI. De la princesse d'Éboli.

LE MARQUIS. Ainsi ce que le page Hénarès m'a avoué

dernièrement serait vrai? Il aurait remis la lettre et la clef?

- LE ROI, *prenant la main du marquis dans une violente indignation.* Marquis, je vois que je suis dans des mains terribles. Cette femme, je veux vous l'avouer, marquis, cette femme a brisé la cassette de la reine. C'est d'elle que m'est venu le premier avertissement... Qui pourrait dire ce que le moine sait là-dessus? J'ai été trompé par une infâme scélératresse!

LE MARQUIS. Alors ce serait donc encore une chose heureuse si...

LE ROI. Marquis, marquis, je commence à craindre d'être allé trop loin avec la reine.

LE MARQUIS. S'il y a eu des intelligences secrètes entre la reine et le prince, elles étaient certainement d'une tout autre nature que celle qu'on lui impute. J'ai la certitude que le désir du prince d'aller en Flandre a pris naissance dans la tête de la reine.

LE ROI. Je l'ai toujours cru.

LE MARQUIS. La reine a de l'ambition, oserai-je dire plus encore? Elle se voit avec chagrin trompée dans ses orgueilleuses espérances et écartée de toute participation au pouvoir. La jeunesse ardente du prince s'est offerte à ses vastes projets... Son cœur... Je doute qu'elle puisse aimer.

LE ROI. Je ne tremble point devant les habiles projets de sa politique.

LE MARQUIS. Est-elle aimée? De la part de l'infant n'y a-t-il rien de pire à redouter? Cette question me paraît digne d'examen. Je crois qu'ici une surveillance rigoureuse est nécessaire.

LE ROI. Vous me répondez de lui...

LE MARQUIS, *après un moment de réflexion.* Si Votre Majesté me croit capable de remplir cette tâche, je dois la prier de la remettre entièrement et sans restriction entre mes mains.

LE ROI. J'y consens.

LE MARQUIS. Au moins qu'aucun auxiliaire, quel que soit le nom qu'il porte, ne vienne me troubler dans les arrangements que je jugerai nécessaires.

LE ROI. Aucun, je vous le promets. Vous êtes mon bon ange ! Combien je vous dois de remerciements pour ce que vous venez de m'apprendre ! (*A Lerme qui vient d'entrer.*) Comment avez-vous laissé la reine ?

LERME. Encore très-fatiguée de son évanouissement. (*Il jette sur le marquis un regard de défiance et sort.*)

LE MARQUIS, après un moment de silence. Une précaution me semble nécessaire. Je crains que le prince ne soit averti. Il a beaucoup d'amis dévoués, peut-être des intelligences à Gand avec les rebelles. La crainte peut le conduire à une résolution désespérée. Mon avis serait de chercher dès à présent un moyen soudain de prévenir cette catastrophe.

LE ROI. Vous avez parfaitement raison ; mais lequel ?...

LE MARQUIS. Un ordre secret que Votre Majesté remettrait entre mes mains, et dont je me servirais au moment même du danger. (*Le roi semble réfléchir.*) Ce serait d'abord un secret d'État, jusqu'à ce que...

LE ROI va à sa table et écrit l'ordre d'arrestation. Le royaume est en jeu... Le danger pressant permet des moyens extraordinaires... Voici, marquis... Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements...

LE MARQUIS, prenant l'ordre. Sire, c'est pour un cas extrême.

LE ROI lui met la main sur l'épaule. Allez, allez, cher marquis ; ramenez la paix dans mon cœur et rendez le repos à mes nuits.

(*Tous deux sortent de différents côtés.*)

SCÈNE XIII.

Une galerie.

CARLOS arrive dans la plus vive agitation, LE COMTE DE LERME va au-devant de lui.

CARLOS. Je vous cherche.

LERME. Je vous cherche aussi.

CARLOS. Est-il vrai, au nom du ciel, est-il vrai ?...

LERME. Quoi donc ?

CARLOS. Qu'il a levé le poignard sur elle ? Qu'on l'a emportée sanglante de sa chambre ? Par tous les saints ! répondez-moi. Que dois-je croire ? cela est-il vrai ?

LERME. Elle s'est évanouie et s'est blessée en tombant. Rien de plus.

CARLOS. N'y a-t-il aucun danger, aucun ? Sur votre honneur, comte ?

LERME. Pas pour la reine, — mais beaucoup pour vous.

CARLOS. Pas pour ma mère. Eh bien ! que Dieu soit loué. Un bruit effroyable était venu à mon oreille ; on disait que le roi était en fureur contre la mère et l'enfant, qu'un mystère avait été révélé.

LERME. Ceci peut bien être vrai...

CARLOS. Vrai ? Comment ?

LERME. Prince, je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé ; profitez mieux du second.

CARLOS. Comment ?

LERME. Si je ne me trompe, prince, j'ai vu il y a quelques jours entre vos mains un portefeuille bleu de ciel brodé en or...

CARLOS, *déconcerté*. Oui, j'en ai un semblable.... Eh bien ?

LERME. Sur la couverture est, je crois, un médaillon entouré de perles.

CARLOS. C'est très-juste.

LERME. Lorsque je suis entré tantôt à l'improviste dans le cabinet du roi, je crois avoir vu ce portefeuille entre ses mains, et le marquis de Posa était près de lui...

CARLOS, *vivement, après un instant de silence et de surprise*. Cela n'est pas vrai.

LERME, *blessé*. Alors je suis un imposteur ?

CARLOS *le regarde fixement*. Oui, vous l'êtes.

LERME. Hélas ! je vous pardonne.

CARLOS *se promène dans une vive agitation et s'arrête enfin devant lui.* Quel mal t'a-t-il fait ? que t'a fait notre innocente union pour que tu emploies cette infernale activité à la détruire ?

LERME. Prince, je respecte le chagrin qui vous rend injuste.

CARLOS. O Dieu ! Dieu ! Dieu ! préserve-moi du soupçon.

LERME. Je me rappelle aussi les propres paroles du roi : « Combien je vous dois de reconnaissance, disait-il lorsque je suis entré, pour les nouvelles que vous m'aurez apprises ! »

CARLOS. Silence ! silence !

LERME. Le duc d'Albe sera disgracié, le grand sceau enlevé au prince Ruy Gomès et confié au marquis...

CARLOS, *absorbé dans ses réflexions.* Et il ne m'a rien dit ? Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

LERME. Toute la cour le regarde déjà avec surprise comme un ministre tout-puissant, comme un favori absolu.

CARLOS. Il m'a aimé, beaucoup aimé ; je lui ai été cher comme son âme. Oh ! je le sais... il m'en a donné mille preuves. Mais des millions d'hommes et la patrie ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul individu ? Son âme était trop vaste pour un seul ami, et le bonheur de Carlos trop peu important pour son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu ; puis-je l'en blâmer ! Oui, c'est certain, maintenant c'est certain, je l'ai perdu. (*Il se détourne et se cache le visage.*)

LERME, *après un moment de silence.* Mon bon prince, que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, *sans le regarder.* Se rendre au roi et me trahir ! Je n'ai rien à donner.

LERME. Voulez-vous attendre ce qui va suivre ?

CARLOS *s'appuie sur la balustrade et regarde fixement devant lui.* Je l'ai perdu. Ah ! je suis complètement abandonné !

LERME s'approche de lui avec émotion et intérêt. Vous ne voulez pas penser à votre salut ?

CARLOS. A mon salut ? excellent homme !

LERME. Et, du reste, n'y a-t-il personne pour qui vous ayez plus à trembler que pour vous-même ?

CARLOS. Dieu ! que me rappelez-vous ! Ma mère ! la lettre qu'il a reçue de mes mains, que je ne voulais pas lui laisser et que je lui ai pourtant laissée ! (*Il se promène çà et là vivement en se tordant les mains.*) Comment a-t-elle mérité cela de lui ? il aurait dû au moins l'épargner. Lerme, ne l'aurait-il pas dû ? (*Avec une résolution subite.*) Je vais vers elle ; il faut que je l'avertisse, il faut que je la prépare... Lerme, cher Lerme, qui donc enverrai-je ? N'ai-je plus personne ; Dieu soit loué ! encore un ami... et là il n'y a plus rien à perdre.

(*Il sort.*)

LERME le suit et le rappelle. Prince, où allez-vous ?

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LA REINE, ALBE, DOMINGO.

ALBE. S'il nous est permis, grande reine...

LA REINE. Qu'y a-t-il pour votre service ?

DOMINGO. Une sollicitude sincère pour l'auguste personne de Votre Royale Majesté ne nous permet pas de garder le silence sur un événement qui menace votre sûreté.

ALBE. Nous nous hâtons de paralyser par un avis donné à temps un complot organisé contre vous.

DOMINGO. Et de mettre aux pieds de Votre Majesté notre zèle et nos services.

LA REINE les regarde avec surprise. Mon révérend père, et vous, noble duc, vous m'étonnez, en vérité. Je ne m'attendais pas à un pareil dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais comme je dois

l'apprécier. Vous me parlez d'un complot qui me menace ; puis-je connaître qui ?...

ALBE. Nous vous prions de vous tenir en garde contre un marquis de Posa qui conduit les affaires secrètes du roi.

LA REINE. J'apprends avec plaisir que le roi a fait un si bon choix ; il y a longtemps qu'on me parle du marquis comme d'un excellent homme et d'un esprit distingué. Jamais haute faveur ne fut plus justement placée.

DOMINGO. Plus justement placée ! Nous sommes mieux informés.

ALBE. Depuis longtemps on sait fort bien à quoi cet homme est employé.

LA REINE. Comment ! que serait-ce donc ? Vous excitez toute mon attention.

DOMINGO. Y a-t-il longtemps que Votre Majesté a regardé pour la dernière fois dans sa cassette ?

LA REINE. Comment ?

DOMINGO. Et n'a-t-elle rien perdu de précieux ?

LA REINE. Quoi donc ? toute ma cour sait que j'ai perdu... Mais le marquis de Posa ? Comment se fait-il que le marquis de Posa se trouve mêlé à ceci ?

ALBE. Il y est mêlé très-étroitement, madame, car il manque aussi au prince des papiers importants qui ont été vus ce matin entre les mains du roi, lorsque le chevalier avait une audience secrète.

LA REINE, *après quelques réflexions*. C'est singulier, par le ciel ! c'est tout à fait extraordinaire !... Je trouve ici un ennemi auquel je n'avais jamais songé, et par compensation deux amis que je ne me rappelle jamais avoir eus..... car réellement (*elle attache sur eux un regard pénétrant*), je dois vous l'avouer, le mauvais service qui m'a été rendu auprès du roi, j'étais disposée à vous le pardonner...

ALBE. A nous ?

LA REINE. A vous.

DOMINGO. Duc d'Albe, à nous ?

LA REINE, *fixant sur eux ses regards*. Combien je me réjouis d'être garantie de ma précipitation ! Sans cela, j'avais résolu de prier aujourd'hui même le roi de faire paraître devant moi mes accusateurs. A présent, cela vaut mieux ; je puis invoquer le témoignage du duc d'Albe.

ALBE. Mon témoignage ? Parlez-vous sérieusement ?

LA REINE. Pourquoi pas ?

DOMINGO. Anéantir ainsi tous les bons offices que nous pourrions en secret !...

LA REINE. En secret ? (*Avec fierté.*) Je désirerais savoir cependant, duc d'Albe, ce que la femme de votre roi peut avoir à dire avec vous, ou avec vous, prêtre, que son époux ne doive pas savoir... Suis-je innocente ou coupable ?

DOMINGO. Quelle question !

ALBE. Mais si le roi n'était pas juste ? Si du moins en ce moment il ne l'était pas ?

LA REINE. Alors, j'attendrai qu'il le devienne. Heureux celui qui n'a qu'à gagner à ce qu'il le devienne ! (*Elle leur fait un salut et se retire. Ils sortent par une autre porte.*)

SCÈNE XV.

Appartements de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, puis CARLOS.

ÉBOLI. Est-elle donc vraie, cette nouvelle étrange qui occupe déjà toute la cour ?

CARLOS *entre*. Ne vous effrayez pas, princesse. Je veux être doux comme un enfant.

ÉBOLI. Prince... Cette surprise...

CARLOS. Êtes-vous encore offensée ? encore ?...

ÉBOLI. Prince...

CARLOS, *d'un ton pressant*. Êtes-vous encore offensée ? Je vous en prie, dites-le moi.

ÉBOLI. Qu'est-ce donc? Vous semblez oublier, prince...
Que cherchez-vous près de moi?

CARLOS, *prenant sa main avec vivacité*. Jeune fille, peux-tu éternellement haïr? L'amour blessé ne pardonne-t-il jamais?

ÉBOLI, *cherchant à se dégager*. Que me rappelez-vous, prince?

CARLOS. Ta bonté et mon ingratitude. Hélas! je le sais bien, je t'ai cruellement offensée, jeune fille. J'ai déchiré ton cœur tendre; j'ai fait couler des larmes de ces yeux d'ange... Hélas! je ne viens pas encore ici pour t'en exprimer mon repentir.

ÉBOLI. Prince, laissez-moi... je...

CARLOS. Je viens parce que tu es une douce jeune fille, parce que j'ai foi dans la bonté et la beauté de ton âme. Vois, vois, je n'ai plus d'autre ami dans ce monde que toi seule. Un jour tu as été si bonne envers moi! tu ne me haïras pas éternellement, tu ne resteras pas inflexible.

ÉBOLI *détourne le visage*. Oh! silence! Rien de plus, au nom du ciel, prince!

CARLOS. Laisse-moi te rappeler ces jours d'or, laisse-moi te rappeler ton amour, ton amour, jeune fille, ton amour dont je me suis montré si indigne. Laisse-moi, à présent, faire valoir ce que j'ai été pour toi, ce que les rêves de ton cœur m'avaient donné. Une fois encore, une fois encore seulement place-moi devant ton âme comme j'étais alors, et sacrifie à cette image ce que tu ne peux plus jamais me sacrifier à moi.

ÉBOLI. Oh! Carlos, comme vous vous jouez cruellement de moi!

CARLOS. Sois plus grande que ton sexe. Oublie les offenses. Fais ce qu'aucune femme n'a fait avant toi, ce qu'aucune femme ne fera plus après. Je demande de toi quelque chose d'inouï. Fais-moi, je t'en conjure à genoux, fais-moi dire deux mots à ma mère. (*Il se jette à genoux devant elle.*)

SCÈNE XVI.

Les Précédents; LE MARQUIS DE POSA se précipite dans l'appartement, suivi de deux officiers de la garde du roi.

LE MARQUIS, hors d'haleine, se jette entre eux. Qu'a-t-il avoué? Ne le croyez pas.

CARLOS, encore à genoux et d'une voix plus élevée. Par tout ce qu'il y a de sacré!...

LE MARQUIS l'interrompant avec violence. Il est dans le délire. N'écoutez point cet insensé.

CARLOS, d'un ton plus pressant. Il y va de la vie et de la mort. Conduisez-moi près d'elle.

LE MARQUIS éloigne de lui la princesse avec force. Vous êtes morte si vous l'écoutez. (*A l'un des officiers.*) Comte de Cordoue, au nom du roi (*il lui montre l'ordre d'arrestation*), le prince est votre prisonnier. (*Carlos reste immobile et comme frappé de la foudre. La princesse pousse un cri de terreur et veut s'enfuir. Les officiers sont étonnés. Long et profond silence. On voit le marquis tremblant qui s'efforce avec peine de se remettre. Au prince.*) Je vous demande votre épée. Princesse Éboli, vous, demeurez. (*Et à l'officier.*) Vous me répondez sur votre tête que le prince ne parle à personne, à personne, pas même à vous. (*Il dit à voix basse quelques mots à l'officier; puis se retournant.*) Je vais me jeter à l'instant aux pieds du monarque et lui rendre compte. (*A Carlos.*) Et à vous aussi. Attendez-moi, prince, dans une heure. (*Carlos se laisse emmener sans donner signe d'aucun sentiment. Seulement, en passant, il laisse tomber un regard mourant sur le marquis, qui se cache le visage. La princesse essaye de s'enfuir. Le marquis la ramène par le bras.*)

SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE MARQUIS DE POSA.

ÉBOLI. Au nom du ciel, laissez-moi quitter ce lieu !

LE MARQUIS, *d'un air sévère et terrible*. Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

ÉBOLI. Rien. Laissez-moi ; rien.

LE MARQUIS *la retient avec force*. Qu'as-tu appris ? Il n'y a plus ici moyen d'échapper ; tu ne le raconteras plus à personne au monde.

ÉBOLI *le regarde avec effroi*. Grand Dieu ! à quoi pensez-vous donc ? Vous ne voulez pourtant pas me tuer ?

LE MARQUIS *tire un poignard*. En effet, j'en serais tenté. Dépêche-toi.

ÉBOLI. Moi ! moi ! O miséricorde éternelle ! Qu'ai-je donc fait ?

LE MARQUIS, *les yeux levés vers le ciel, posant le poignard sur sa poitrine*. Il en est encore temps. Le poison n'est pas encore sorti de ces lèvres ; je brise le vase, et tout reste dans le même état. — Le sort de l'Espagne et la vie d'une femme !... (*Il demeure dans cette attitude et semble incertain.*)

ÉBOLI *tombe à ses pieds et le regarde fixement*. Eh bien ! que tardez-vous ? Je ne demande pas de ménagement... Non ; j'ai mérité de mourir, et je veux mourir.

LE MARQUIS *laisse lentement tomber son bras ; après un instant de réflexion*.) Ce serait aussi lâche que barbare. Non ! non ! Dieu soit loué ! il y a encore un autre moyen. (*Il laisse tomber le poignard, et sort rapidement. La princesse sort par une autre porte.*)

SCÈNE XVIII.

Un appartement de la reine.

LA REINE, *à la comtesse Fuentès*. Quel tumulte dans le palais ? Chaque rumeur, comtesse, m'épouvante aujourd'hui. Allez donc voir, et dites-moi ce que cela signifie. (*La comtesse Fuentès sort, et la princesse d'Éboli entre précipitamment.*)

SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI, *hors d'haleine, pâle et défaite, se jette à genoux devant la reine.* Madame, au secours ! il est prisonnier.

LA REINE. Qui ?

ÉBOLI. Le marquis de Posa l'a arrêté par l'ordre du roi.

LA REINE. Mais qui donc ? qui ?

ÉBOLI. Le prince.

LA REINE. Es-tu folle ?

ÉBOLI. Ils l'emmènent à l'instant.

LA REINE. Et qui l'a fait prisonnier ?

ÉBOLI. Le marquis de Posa.

LA REINE. Eh bien ! Dieu soit loué ! si c'est le marquis qui l'a arrêté.

ÉBOLI. Vous dites cela, madame, avec tant de calme et tant de froideur ! Oh Dieu ! vous ne pressentez pas ?... vous ne savez pas ?...

LA REINE. Pourquoi il est prisonnier ? Sans doute pour quelques fausses démarches qui s'accordent naturellement avec la violence de caractère de ce jeune homme.

ÉBOLI. Non, non. Je suis mieux informée. Non, madame. C'est une action infâme, diabolique... Il n'y a plus de salut pour lui, il mourra.

LA REINE. Il mourra ?

ÉBOLI. Et c'est moi qui l'assassine.

LA REINE. Il mourra ? Insensée, y penses-tu ?

ÉBOLI. Et pourquoi, pourquoi mourra-t-il ! Oh ! si j'avais pu prévoir que les choses en viendraient là !

LA REINE *la prend avec bonté par la main.* Princesse, vous êtes encore hors de vous-même ; recueillez d'abord vos esprits, racontez-moi avec plus de calme ce que vous savez, et ne jetez pas dans mon âme ces horribles images. Qu'est-il arrivé ?

ÉBOLI. Oh ! madame, n'ayez pas pour moi cet aban-

don sublime; n'ayez pas cette bonté; elle tourmente ma conscience comme une flamme de l'enfer. Je ne suis pas digne d'élever jusqu'à votre gloire mon indigne regard. Écrasez la misérable qui se traîne à vos pieds, oppressée par le repentir, la honte et le mépris d'elle-même.

LA REINE. Malheureuse ! malheureuse ! qu'avez-vous à m'avouer ?

ÉBOLI. Ange de lumière, âme sainte, vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas à quel démon vous avez souri avec tant de bonté. Apprenez aujourd'hui à la connaître, C'est moi... moi... qui vous ai volée.

LA REINE. Vous ?

ÉBOLI. Et qui ai livré ces lettres au roi.

LA REINE. Vous ?

ÉBOLI. Et qui ai eu l'audace de vous accuser.

LA REINE. Vous, vous avez pu ?...

ÉBOLI. La vengeance... l'amour... la rage... Je vous haïssais et j'aimais l'infant.

LA REINE. Et parce que vous l'aimiez...

ÉBOLI. Parce que je le lui avais avoué, et qu'il ne m'avait pas payée de retour.

LA REINE, après un moment de silence. Oh ! à présent, tout est expliqué pour moi... Levez-vous... Vous l'aimiez... j'ai déjà pardonné... Tout est oublié... Levez-vous. (*Elle lui tend la main.*)

ÉBOLI. Non, non. Il me reste encore un aveu terrible à faire. Non, grande reine, pas avant...

LA REINE, attentive. Que dois-je encore entendre ? Parlez.

ÉBOLI. Le roi... une séduction... Oh ! vous détournez les yeux... je lis sur votre visage ma réprobation... Le crime dont je vous accusais, je l'ai moi-même commis. (*Elle presse contre terre son visage enflammé. La reine sort. Grand silence. La duchesse d'Olivarès sort quelques minutes après du cabinet dans lequel la reine est entrée, et trouve la princesse dans la même situation. Elle s'ap-*

proche d'elle en silence. Au bruit de ses pas, la princesse se lève et semble en proie au délire, ne voyant plus la reine.)

SCÈNE XX.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

ÉBOLI. Dieu ! elle m'a abandonnée ! A présent, c'en est fait.

OLIVARÈS *s'approche d'elle*. Princesse d'Éboli...

ÉBOLI. Je sais, duchesse, pourquoi vous venez. La reine vous envoie pour m'annoncer ma sentence... Hâtez-vous.

OLIVARÈS. J'ai l'ordre de Sa Majesté de reprendre votre croix et votre clef.

ÉBOLI, *tire de son sein une croix en or, et la remet entre les mains de la duchesse*. Me sera-t-il permis encore une fois de baiser la main de la meilleure des reines ?

OLIVARÈS. On vous dira au couvent de Sainte-Marie ce qui aura été décidé sur vous.

ÉBOLI *fondant en larmes*. Je ne reverrai plus la reine !

OLIVARÈS *l'embrasse en détournant le visage*. Vivez heureuse ! *(Elle sort à la hâte. La princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet, qui se referme aussitôt derrière la duchesse. Elle reste quelques minutes muette et immobile, à genoux devant cette porte, puis elle se lève et s'éloigne, le visage voilé.)*

SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Ah ! enfin, marquis, grâce à Dieu vous voilà !

LE MARQUIS, *pâle, le visage bouleversé, la voix tremblante, s'avance en faisant un profond salut*. Votre Majesté est-elle seule ? Personne ne peut-il nous entendre de la chambre voisine ?

LA REINE. Personne; pourquoi? Que m'apportez-vous? (*Elle le regarde plus attentivement et recule effrayée.*) Quel changement? D'où vient cela? Vous me faites trembler, marquis; vos traits décomposés portent l'empreinte de la mort.

LE MARQUIS. Vous savez déjà probablement...

LA REINE. Que Carlos a été arrêté, et même par vous... ajoute-t-on. Est-il donc vrai? Je ne voulais là-dessus m'en rapporter à personne qu'à vous.

LE MARQUIS. C'est vrai.

LA REINE. Par vous?

LE MARQUIS. Par moi.

LA REINE *le regarde d'un œil de doute*. Je respecte votre conduite, alors même que je ne la comprends pas. Mais cette fois pardonnez à l'inquiétude d'une femme; je crains que vous ne jouiez un terrible jeu.

LE MARQUIS. Et j'ai perdu.

LA REINE. Dieu du ciel!

LE MARQUIS. Soyez parfaitement tranquille, madame. Pour lui toutes les précautions sont prises, c'est moi qui ai perdu.

LA REINE. Que vais-je entendre, Dieu!

LE MARQUIS. Qui m'ordonnait de tout mettre sur un dé incertain? Tout jouer ainsi témérairement, sans prévoyance avec le ciel! Quel est l'homme qui voudrait entreprendre de diriger le lourd gouvernail du destin, s'il ne sait pas tout? Oh! c'est juste!... Mais pourquoi parler de moi à présent? Le moment est précieux, précieux comme la vie d'un homme; qui sait si la main avare du juge suprême ne me compte pas en ce moment les dernières gouttes de l'existence.

LA REINE. La main du juge? Quel ton solennel! Je ne comprends pas ce que ces paroles signifient, mais elles m'épouvantent.

LE MARQUIS. Il est sauvé, qu'importe à quel prix? mais seulement pour aujourd'hui; peu de moments lui ap-

partiennent, qu'il sache les épargner ! Cette nuit même il faut qu'il quitte Madrid.

LA REINE. Cette nuit même ?

LE MARQUIS. Les préparatifs sont faits. Dans ce même cloître de chartreux qui, depuis longtemps, sert de refuge à notre amitié, les chevaux de poste l'attendent. Voici en lettres de change ce que la fortune m'avait donné dans ce monde ; ajoutez-y ce qui manquerait. A la vérité j'aurais encore dans le cœur bien des choses pour mon Carlos, bien des choses qu'il doit savoir ; mais le temps me manquera peut-être pour les traiter moi-même avec lui. Vous lui parlerez ce soir, voilà pourquoi je m'adresse à vous.

LA REINE. Au nom de mon repos, marquis, expliquez-vous plus clairement... Ne me parlez pas ainsi en énigmes terribles. Qu'est-il arrivé ?

LE MARQUIS. J'ai encore un important aveu à vous faire ; je le dépose entre vos mains. J'ai eu un bonheur accordé à peu d'hommes : j'aimais le fils d'un roi... mon cœur, voué à un seul, embrassait le monde entier... Dans l'âme de mon Carlos je créais un paradis pour des millions d'êtres. Oh ! mes rêves étaient beaux !... Mais il a plu à la Providence de me rappeler de ma noble entreprise avant le temps. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue ; l'ami fait place à l'amante. Ici, ici sur cet autel sacré, sur le cœur de sa reine, je dépose mon dernier, mon précieux legs ; c'est là qu'il le trouvera quand je ne serai plus. (*Il se détourne ; Les larmes étouffent sa voix.*)

LA REINE. C'est le langage d'un mourant ; j'espère encore que le délire seul... Quel sens caché renferme ce discours ?

LE MARQUIS *cherche à se remettre et continue d'un ton plus ferme.* Dites au prince de penser au serment que nous avons fait en partageant l'hostie dans nos jours d'enthousiasme. J'ai tenu le mien, je lui suis resté fidèle jusqu'à la mort ; à présent, c'est à lui à remplir le sien.

LA REINE. Jusqu'à la mort?

LE MARQUIS. Qu'il l'accomplisse ! oh ! dites-le-lui ! Ce rêve est vrai, ce rêve hardi d'un nouvel état, cette conception divine de l'amitié ; qu'il mette la première main à cette rude pierre ; qu'il accomplisse son œuvre ou qu'il échoue, n'importe, qu'il y mette la main. Quand les siècles auront passé, la Providence reproduira un fils de roi comme lui, sur un trône comme le sien, et enflammera du même enthousiasme son nouveau favori. Dites-lui que, quand il sera homme, il doit respecter les rêves de sa jeunesse, qu'il ne doit pas ouvrir son cœur, cette tendre et divine fleur, au ver meurtrier de la raison tant vantée, qu'il ne se laisse point égarer quand la sagesse de la poussière blasphémera l'enthousiasme, cet enfant du ciel. Je le lui ai dit autrefois.

LA REINE. Quoi, marquis ? mais où ceci nous...

LE MARQUIS. Et dites-lui que je dépose dans son âme le bonheur des hommes ; qu'en mourant je l'exige de lui... Je l'exige... et que j'en avais le droit. Il eût dépendu de moi de ramener un nouveau jour dans ces royaumes. Le roi me donnait son cœur ; il me nommait son fils. Je suis chargé des sceaux, et son Albe n'est plus rien. (*Il s'arrête et regarde quelques instants la reine en silence.*) Vous pleurez. Ah ! je connais ces larmes, âme noble, c'est la joie qui les fait couler. Mais c'en est fait, c'en est fait ; Carlos ou moi ! Le choix fut prompt et terrible. L'un des deux devait être perdu, et je veux être celui-là. Moi plutôt que lui... Ne cherchez pas à en savoir davantage.

LA REINE. A présent, à présent enfin je commence à vous comprendre ; malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LE MARQUIS. J'ai donné deux petites heures du soir pour gagner un beau jour d'été, j'abandonne le roi. Que puis-je être pour le roi ? — Aucune rose ne fleurit pour moi sur ce sol aride. La destinée de l'Europe mûrit dans la pensée de mon noble ami. Je lui lègue l'Es-

pagne. Qu'elle saigne jusque-là sous la main de Philippe... Mais malheur à lui et à moi, si je devais me repentir, si j'avais pris le plus mauvais parti ! Non ! non ! Je connais mon Carlos... Cela n'arrivera jamais. et vous êtes mon garant, madame. (*Après un moment de silence.*) Je l'ai vu germer, cet amour ; j'ai vu des passions la plus malheureuse prendre racine dans son cœur. Alors il était en mon pouvoir de la combattre, cette passion. Je ne l'ai pas fait, j'ai entretenu cet amour qui ne me semblait pas funeste ; le monde peut en juger autrement. Je ne me repens point, et mon cœur ne m'accuse pas. J'ai vu la vie là où le monde ne voyait que la mort. Dans cette flamme sans espoir, j'ai vu de bonne heure briller le rayon d'or de l'espoir. Je voulais le conduire à la perfection, l'élever à ce qui est beau et grandiose ; l'humanité me refusait une image, la langue me refusait des paroles... je le dirigeai de ce côté, et tout mon désir était de lui faire comprendre son amour.

LA REINE. Marquis, votre ami vous occupait tellement, que pour lui vous m'avez oubliée. Me croyiez-vous sérieusement assez dégagée des faiblesses de la femme, quand vous vouliez faire de moi son ange, et lui donner pour arme la vertu ? Vous n'aviez pas réfléchi quel risque court notre cœur, quand on ennoblit la passion par de tels noms !

LE MARQUIS. Pour toutes les femmes, excepté une seule, une seule, je le jure. Pourriez-vous rougir du noble désir d'animer une héroïque vertu ? Qu'importe au roi Philippe si la Transfiguration placée dans son Escorial enflamme d'une pensée d'immortalité le peintre qui la regarde ! La douce harmonie qui dort dans les flancs de la lyre appartient-elle à celui qui l'a achetée et qui la conserve, quelque sourd qu'il soit ? Il a payé le droit de la briser en morceaux, mais non pas l'art d'en tirer des sons mélodieux et de s'enivrer des extases du chant. La vérité gouverne le sage, la beauté

règne sur le cœur sensible ; ils s'appartiennent l'un à l'autre. Aucun lâche préjugé ne détruira en moi cette croyance. Promettez-moi de l'aimer toujours, de ne vous laisser jamais entraîner à une abnégation humiliante par la crainte des hommes, par un faux héroïsme... de l'aimer immuablement et toujours ; promettez-moi cela, madame... promettez-le en mes mains.

LA REINE. Je vous promets que mon cœur sera toujours et à jamais seul juge de mon amour.

LE MARQUIS *retire sa main*. A présent, je meurs tranquille... ma tâche est finie. (*Il salue la reine et veut se retirer.*)

LA REINE *le suit en silence des yeux*. Vous partez, marquis, sans me dire si nous nous reverrons bientôt.

LE MARQUIS *revient en détournant le visage*. Certainement ! nous nous reverrons.

LA REINE. Je vous ai compris, Posa, je vous ai très-bien compris. Pourquoi avez-vous agi ainsi envers moi ?

LE MARQUIS. Lui ou moi ?

LA REINE. Non ! non ! vous vous êtes précipité dans cette action que vous nommez une grande action ! Ne le niez pas. Je vous connais ; il y a longtemps que c'était là votre désir. Que des milliers de cœurs se brisent, que vous importe, pourvu que votre orgueil soit assouvi ! Oh ! à présent, à présent, j'apprends à vous connaître. Vous n'avez agi que pour être admiré.

LE MARQUIS, *étonné*. (*A part.*) Non, je n'étais pas préparé à ces paroles.

LA REINE, *après un moment de silence*. Marquis, n'y a-t-il point de salut possible ?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE. Aucun ? pensez-y bien. Rien de possible, pas même par moi ?

LE MARQUIS. Pas même par vous.

LA REINE. Vous ne me connaissez qu'à demi ; j'ai du courage.

LE MARQUIS. Je le sais.

LA REINE. Aucun salut?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE *le quitte en se cachant le visage*. Allez! je n'estime plus aucun homme.

LE MARQUIS, *dans une violente agitation, se jette à genoux devant elle*. Reine! ô Dieu! la vie est pourtant belle! (*Il se lève et sort à la hâte. La reine rentre dans son cabinet.*)

SCÈNE XXII.

Un salon chez le roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO *vont et viennent en silence*; LE COMTE DE LERME *sort du cabinet du roi*; vient ensuite DON RAYMOND DE TAXIS.

LERME. N'a-t-on pas encore vu le marquis?

ALBE. Pas encore. (*Lerme veut entrer.*)

TAXIS *s'avance*. Comte de Lerme, annoncez-moi.

LERME. Le roi n'y est pour personne.

TAXIS. Dites-lui qu'il faut que je lui parle; c'est une affaire de la dernière importance pour Sa Majesté; hâtez-vous. Cela ne souffre aucun retard. (*Lerme entre dans le cabinet.*)

ALBE. Cher Taxis, habituez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au roi...

TAXIS. Et pourquoi?

ALBE. Vous auriez dû prendre la précaution de demander cette permission au chevalier de Posa, qui retient prisonniers le père et le fils.

TAXIS. De Posa? Comment? Très-bien! C'est le même de qui j'ai reçu cette lettre.

ALBE. Une lettre! Quelle lettre?

TAXIS. Que je dois envoyer à Bruxelles.

ALBE, *attentif*. A Bruxelles?

TAXIS. Et je la porte au roi.

ALBE. A Bruxelles? Avez-vous entendu, chapelain?
A Bruxelles?

DOMINGO. C'est très-suspect.

TAXIS. Avec quelle anxiété, avec quel embarras il me l'a recommandée!

DOMINGO. Avec anxiété? ah!

ALBE. A qui est-elle adressée?

TAXIS. Au prince de Nassau et Orange.

LERME. A Guillaume? Chapelain, c'est une trahison.

DOMINGO. Peut-il en être autrement? Oui, en vérité, il faut à l'instant livrer cette lettre au roi. Que de mérite vous avez, digne seigneur, à vous montrer aussi strict dans vos fonctions!

TAXIS. Révérend père, je n'ai fait que mon devoir.

ALBE. Vous avez bien fait.

LERME, *sortant du cabinet, au maître des postes.* Le roi veut vous parler. (*Taxis entre.*) Le marquis n'est pas encore là?

DOMINGO. On le cherche partout.

ALBE. Voilà qui est singulier et étonnant. Le prince est prisonnier d'État et le roi ne sait pas encore pourquoi.

DOMINGO. Il n'est pas encore venu ici lui en rendre compte.

ALBE. Comment le roi a-t-il pris la chose?

LERME. Le roi n'a pas dit un mot. (*Bruit dans le cabinet.*)

ALBE. Qu'est-ce donc? (*Silence.*)

TAXIS, *sortant du cabinet.* Comte de Lerme! (*Tous deux entrent.*)

ALBE, à Domingo. Que va-t-il se passer ici?

DOMINGO. Ce ton de frayeur, cette lettre saisie! duc, je ne pressens rien de bon.

ALBE. Il fait appeler Lerme; il doit savoir pourtant que vous et moi nous sommes dans le salon.

DOMINGO. Notre temps est passé.

ALBE. Ne suis-je donc plus celui devant qui s'ouvriraient toutes les portes? Comme tout est changé ici! Comme tout m'est étranger!

DOMINGO *s'approche doucement de la porte du cabinet et prête l'oreille.* Écoutons!

ALBE, *après un moment de silence.* Tout est dans un profond silence; on les entend respirer.

DOMINGO. La double tapisserie amortit le son.

ALBE. Retirons-nous, on vient.

DOMINGO *quitte la porte.* J'éprouve une émotion solennelle, un sentiment de frayeur comme si ce moment devait décider d'une grande destinée.

SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LES DUCS DE FÉRIA *et* MEDINA SIDONIA, *quelques grands et les Précédents.*

PARME. Peut-on parler au roi?

ALBE. Non.

PARME. Non! qui est près de lui?

FÉRIA. Le marquis de Posa, sans doute.

ALBE. On l'attend en ce moment.

PARME. Nous arrivons à l'instant de Saragosse; la frayeur est dans tout Madrid. Est-il donc vrai?...

DOMINGO. Oui, malheureusement.

FÉRIA. C'est vrai? Il a été arrêté par ce chevalier de Malte?

ALBE. Cela est ainsi.

PARME. Pourquoi? qu'est-il arrivé?

ALBE. Pourquoi? Aucun homme ne le sait, si ce n'est le roi et le marquis de Posa.

PARME. Sans convoquer les cortès de son royaume?

FÉRIA. Malheur à celui qui a pris part à ce crime d'État!

ALBE. Malheur à lui; je le dis aussi.

MEDINA SIDONIA. Et moi aussi.

LES AUTRES GRANDS. Et nous tous.

ALBE. Qui veut me suivre dans le cabinet?... je me jette aux pieds du roi.

LERME *se précipite hors du cabinet*. Duc d'Albe !

DOMINGO. Enfin, Dieu soit loué ! (*Albe entre dans le cabinet.*)

LERME, *dans une grande agitation*. Si le chevalier de Malte vient, le roi n'est pas seul à présent, il le fera appeler.

DOMINGO, *à Lerme que tous environnent avec une vive curiosité*. Comte, qu'est-il arrivé ? vous voilà pâle comme un mort.

LERME *veut s'éloigner*. C'est diabolique !

PARME et FÉRIA. Quoi donc ? quoi donc ?

MEDINA SIDONIA. Que fait le roi ?

DOMINGO. Diabolique ! quoi donc ?

LERME. Le roi a pleuré.

DOMINGO. Pleuré !

TOUS, *avec une extrême surprise*. Le roi a pleuré ! (*On entend une sonnette dans le cabinet. Le comte de Lerme y entre.*)

DOMINGO, *essayant de le retenir*. Comte, encore un mot... pardonnez... Le voilà loin, et nous restons ici subjugués par l'épouvante.

SCÈNE XXIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, FÉRIA, MEDINA SIDONIA, PARME, DOMINGO, *et les autres grands*.

ÉBOLI, *hors d'elle et très-pressée*. Où est le roi ? où ? je veux lui parler. (*A Féria.*) Duc, conduisez-moi près de lui.

FÉRIA. Le roi a d'importantes affaires, personne ne peut arriver à lui.

ÉBOLI. Signe-t-il déjà le terrible jugement? Il est trompé ; je veux lui prouver qu'il est trompé.

DOMINGO *lui fait de loin un signe expressif.* Princesse Éboli!

ÉBOLI, *s'avançant vers lui.* Vous aussi en ce lieu, prêtre? très-bien; j'ai précisément besoin de vous. Vous m'appuierez. (*Elle saisit sa main et veut l'entraîner dans le cabinet.*)

DOMINGO. Moi? avez-vous perdu la raison, princesse?

FÉRIA. Restez; le roi ne vous entendra pas à présent.

ÉBOLI. Il faut qu'il m'entende; il faut qu'il entende la vérité, la vérité, quand il serait dix fois Dieu.

DOMINGO. Éloignez-vous, éloignez-vous! Vous risquez tout. Restez.

ÉBOLI. Homme! tremble devant la colère de ton idole; pour moi, je n'ai rien à risquer. (*Au moment où elle veut se jeter dans le cabinet, le duc d'Albe en sort.*)

ALBE, *les yeux étincelants et l'air triomphant, court à Domingo et l'embrasse.* Faites chanter un *Te Deum* dans toutes les églises, la victoire est à nous.

DOMINGO. A nous?

ALBE, *à Domingo et aux autres grands.* Entrez maintenant chez le roi; je vous en dirai davantage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais du roi, séparé, par une grille de fer, d'une cour où les gardes vont et viennent.

CARLOS, *assis devant une table, la tête appuyée sur son bras, comme s'il dormait. Dans le fond, quelques officiers qui sont enfermés avec lui. Le marquis de POSA s'avance sans que Carlos le voie, et parle à voix basse aux officiers, qui s'éloignent aussitôt. Il se place devant Carlos et le regarde quelque temps en silence et avec tristesse. Enfin il fait un mouvement qui tire le prince de son assoupissement. Carlos se lève, aperçoit le marquis et paraît effrayé. Il le regarde ensuite fixement et passe la main sur son front comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose.*

LE MARQUIS. C'est moi, Carlos.

CARLOS *lui donne la main.* Tu reviens donc encore à moi? cela est beau de ta part.

LE MARQUIS. J'ai pensé qu'ici tu pourrais avoir besoin de ton ami.

CARLOS. Vraiment! As-tu pensé cela? Vois, c'est une joie pour moi;... c'est une joie inexprimable. Ah! je le savais bien, que tu resterais bon pour moi.

LE MARQUIS. J'ai mérité que tu eusses cette pensée.

CARLOS. N'est-ce pas? Oh! nous nous comprenons encore entièrement; cela me plaît. Ces ménagements, cette douceur conviennent à de grandes âmes comme toi et moi. Admettons qu'une de mes prétentions ait été injuste et exagérée, dois-tu pour cela me refuser ce qui est juste? La vertu peut être rigoureuse, mais jamais cruelle, jamais inhumaine. Il t'en a bien coûté! oh! oui, il me le semble; je sais combien ton tendre

cœur a saigné, quand tu parais ta victime pour la conduire à l'autel.

LE MARQUIS. Carlos, que penses-tu donc ?

CARLOS. Tu accompliras toi-même ce que je devais, ce que je n'ai pu faire. Tu donneras aux Espagnols les jours d'or qu'ils ont en vain espérés de moi. C'en est fait de moi ; c'en est fait pour toujours... Tu l'as vu... oh ! cet amour terrible a détruit sans retour les fleurs précoces de mon génie... Je suis mort à tes grandes espérances... La Providence, ou le hasard, t'ont rapproché du roi... Il m'en a coûté mon secret, et il est à toi... Tu peux être son ange protecteur... Pour moi il n'y a plus de salut... peut-être pour l'Espagne... Il n'y a là rien de condamnable, rien, rien que mon fol aveuglement qui m'a jusqu'à ce jour empêché de voir que tu es — aussi grand que tendre.

LE MARQUIS. Non, je n'avais pas prévu ceci ! Je n'avais pas prévu que la générosité d'un ami pouvait être plus ingénieuse que mes sages combinaisons. Mon édifice s'écroule ;... j'avais oublié ton cœur.

CARLOS. Sans doute, si tu avais pu lui épargner, à elle, un tel sort, vois-tu, j'aurais eu pour toi une inexprimable reconnaissance. Ne pouvais-je pas le supporter tout seul ? Devait-elle être la seconde victime ?... Mais, paix là-dessus ! je ne veux te charger d'aucun reproche. Que t'importe la reine ? Aimes-tu la reine ?... Ton austère vertu peut-elle se préoccuper des petits soucis de mon amour ?... Pardonne-moi... j'ai été injuste.

LE MARQUIS. Tu l'es ; mais non pas à cause de ce reproche... Si j'en méritais un, je les mériterais tous, et alors je ne serais pas ainsi devant toi. (*Il tire son portefeuille.*) Voici quelques-unes des lettres que tu m'avais données à garder ; reprends-les.

CARLOS *regarde avec étonnement tantôt les lettres, tantôt le marquis.* Comment ?

LE MARQUIS. Je te les rends, parce qu'elles seront à

présent plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

CARLOS. Qu'est-ce donc ? Le roi ne les a donc pas lues ? Elles ne lui ont pas été présentées ?

LE MARQUIS. Ces lettres ?

CARLOS. Tu ne les lui as pas toutes montrées ?

LE MARQUIS. Qui t'a dit que je lui en avais montré une ?

CARLOS, *stupéfait*. Est-il possible ? Le comte de Lerme.

LE MARQUIS. C'est lui qui te l'a dit ? Oui, eh bien ! tout s'éclaircit ! Qui pouvait prévoir cela ?... Ainsi, Lerme... Non, cet homme n'a jamais appris à mentir, c'est très-juste : les autres lettres sont chez le roi.

CARLOS *le regarde avec un muet étonnement*. Pourquoi donc suis-je ici ?

LE MARQUIS. Par précaution, dans le cas où, pour la seconde fois, tu serais tenté de choisir une Éboli pour ta confidente.

CARLOS, *se réveillant comme d'un rêve*. Ah ! enfin, maintenant, je vois... Tout est éclairci.

LE MARQUIS, *allant vers la porte*. Qui vient ?

SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, *les Précédents*.

ALBE *s'approche respectueusement du prince, et pendant toute la scène tourne le dos au marquis*. Prince, vous êtes libre : le roi m'envoie vous l'annoncer. (*Carlos regarde le marquis avec surprise ; tous se taisent.*) Souffrez en même temps que je m'estime heureux d'être le premier qui a l'honneur de...

CARLOS *les examine tous deux avec un extrême étonnement ; après un moment de silence il s'adresse au duc*. J'ai été arrêté et je suis remis en liberté sans savoir pourquoi.

ALBE. Par une méprise, prince, à laquelle, autant que je le sais, le roi aurait été entraîné par un imposteur.

CARLOS. Mais c'est pourtant par l'ordre du roi que je me trouve ici.

ALBE. Oui, par une erreur de Sa Majesté.

CARLOS. J'en suis réellement fâché... Mais si le roi commet une erreur, c'est au roi à la réparer lui-même en personne. (*Il cherche les yeux du marquis et affecte une expression hautaine à l'égard du duc.*) On m'appelle ici fils de don Philippe ; les yeux de la calomnie et de la curiosité sont arrêtés sur moi ; ce que Sa Majesté a fait par devoir, je ne veux point paraître en avoir obligation à sa clémence ; je suis d'ailleurs tout prêt à me présenter devant le tribunal des cortès... je ne reçois pas mon épée d'une telle main.

ALBE. Le roi ne mettra aucun retard à satisfaire aux justes désirs de Votre Altesse ; si vous voulez le permettre, je vous accompagnerai jusqu'auprès de lui.

CARLOS. Je reste ici jusque'à ce que le roi ou Madrid me tire de cette prison. Portez-lui cette réponse. (*Albe s'éloigne ; on le voit encore s'arrêter dans la cour et donner des ordres.*)

SCÈNE III.

CARLOS et LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, après que le duc est sorti, s'adresse au marquis avec étonnement et curiosité. Que veut dire ceci ? explique-moi... N'es-tu donc pas ministre ?

LE MARQUIS. Tu vois du moins que je ne le suis plus. (*Allant à lui avec une grande émotion.*) O Carlos ! tout a donc agi, tout a réussi, tout est terminé. Bénie soit la puissance suprême qui a permis que cela réussit !

CARLOS. Réussi ? Quoi ? je ne comprends pas tes paroles.

LE MARQUIS *lui prend la main.* Tu es sauvé, Carlos... tu es libre... Et moi... (*Il s'arrête.*)

CARLOS. Et toi ?

LE MARQUIS. Et moi, moi, je te presse sur mon cœur. Pour la première fois j'en ai le droit, j'en ai pleinement le droit ; je l'ai acheté par tout, par tout ce qui m'est cher ! O Carlos ! que ce moment est grand et doux ! Je suis content de moi.

CARLOS. Quel changement subit dans tes traits ! je ne t'ai jamais vu ainsi. Ta poitrine s'élève avec fierté, et tes regards étincellent !

LE MARQUIS. Nous devons nous dire adieu, Carlos. Ne t'effraye pas, sois homme. Quoi que tu apprennes, promets-moi, Carlos, de ne pas me rendre cette séparation plus pénible par une douleur immodérée et indigne d'une grande âme... Tu me perds, Carlos, pour beaucoup d'années... les insensés appellent cela pour toujours. (*Carlos retire sa main, le regarde fixement et ne répond rien.*) Sois homme. J'ai beaucoup compté sur toi ; je n'ai pas évité de passer avec toi ces heures sinistres que l'on appelle les dernières, et même, te l'avouerai-je, Carlos, je m'en suis réjoui. Viens, asseyons-nous, je me sens faible et épuisé. (*Il s'assied près de Carlos, qui, toujours dans une même stupeur, se laisse involontairement attirer près de lui.*) Où es-tu ? tu ne me réponds pas ? je serai court. Le lendemain du jour où nous nous vîmes pour la dernière fois à la Chartreuse, le roi me fit appeler ; le résultat, tu le sais, et tout Madrid le sait. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que tes secrets lui avaient déjà été révélés, que tes lettres trouvées dans la cassette de la reine témoignaient contre toi, que je l'ai appris de sa propre bouche et que je fus son confident. (*Il s'arrête pour attendre la réponse de Carlos, qui persiste dans son silence.*) Oui, Carlos, des lèvres j'ai trahi ma foi ; moi-même j'ai dirigé le complot préparé pour te perdre. Les faits parlaient déjà trop haut ; il était trop tard pour te justifier. M'as-

socier à sa vengeance, c'était tout ce qui me restait à faire ; et je devins ainsi ton ennemi pour te servir plus puissamment. Tu ne m'écoutes pas ?

CARLOS. J'écoute : continue, continue.

LE MARQUIS. Jusque-là j'étais innocent. Mais bientôt les rayons inaccoutumés de la faveur du roi me trahirent. Comme je l'avais prévu, le bruit en vint jusqu'à toi. Séduit par une fausse tendresse, aveuglé par une orgueilleuse présomption, je voulais terminer sans toi cette entreprise hardie, et je dérobaï mon dangereux se cret à ton amitié. Ce fut là une grande imprudence ; je commis une faute grave, je le sais. J'avais une folle confiance : pardonne, elle était fondée, si l'éternelle fermeté de ton amitié... (*Il se tait, Carlos passe de sa stupéfaction à une violente agitation.*) Ce que je craignais arriva. On te fit trembler devant des dangers imaginaires... la reine baignée dans son sang... le palais retentissant d'un cri de terreur... le malheureux empressement de Lerme... enfin, mon inconcevable silence, tout agite ton cœur surpris... Tu chancelles... tu me crois perdu. Cependant, trop noble toi-même pour douter de la loyauté de ton ami, tu décores sa chute du nom de grandeur, et tu n'oses le nommer infidèle que quand tu peux l'honorer dans son infidélité. Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli... Malheureux ! dans les bras d'un démon ; car c'est elle qui t'a trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois y courir ; un fatal pressentiment traverse mon cœur ; je te suis ; il était trop tard, tu étais à ses pieds ; l'aveu allait s'échapper de tes lèvres... plus de salut pour toi...

CARLOS. Non ! non ! elle était émue ; tu te trompes. Oui, elle était émue.

LE MARQUIS. Mes sens se troublent... Rien... rien... aucune issue... aucun secours dans toute la nature. Le désespoir fait de moi une furie, une bête féroce... Je pose le poignard sur le sein d'une femme. Mais alors,

alors un rayon de lumière descend dans mon âme : « Si je trompais le roi ? si je pouvais parvenir à passer pour le coupable ? Vraisemblablement ou non, pour lui c'est assez ; pour le roi Philippe, le mal est toujours assez vraisemblable. Soit, j'essayerai ; peut-être un coup de tonnerre, frappant ainsi le tyran à l'improviste l'ébranlera ! Et que veux-je de plus ? Je réfléchirai, et Carlos aura le temps de fuir en Brabant. »

CARLOS. Et cela... tu l'auras fait ?

LE MARQUIS. J'écris à Guillaume d'Orange que j'aime la reine, que je suis parvenu à tromper la méfiance du roi par les faux soupçons qui pèsent sur toi, que par le roi même j'ai trouvé le moyen de m'approcher librement de la reine. J'ajoute que je crains d'être découvert, parce que, instruit de ma passion, tu as eu recours à la princesse Éboli, peut-être pour qu'elle avertisse la reine que je t'ai fait prisonnier, et que, maintenant, tout étant perdu, je voulais me jeter dans Bruxelles... Cette lettre...

CARLOS *l'interrompt avec effroi*. As-tu confié cette lettre à la poste ? Tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre...

LE MARQUIS. Sont livrées au roi... D'après ce que je vois, Taxis a déjà fait son devoir.

CARLOS. Dieu ! je suis perdu !

LE MARQUIS. Toi ? pourquoi toi ?

CARLOS. Malheureux ! et tu es perdu avec moi. Mon père ne pardonnera jamais cette monstrueuse imposture. Non, il ne la pardonnera jamais.

LE MARQUIS. Imposture ! tu n'y penses pas. Réfléchis donc. Qui lui dira que c'est une imposture ?

CARLOS *le regarde fixement*. Qui ? tu le demandes ? Moi-même. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS. Tu es un insensé ; reste.

CARLOS. Loin d'ici ! loin d'ici ! Au nom du ciel ! ne me retiens pas ; pendant que je m'arrête ici, il aposte déjà ses bourreaux.

LE MARQUIS. Le temps n'en est que plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS. Quoi ! avant qu'il ait tout... (*Il veut s'éloigner ; le marquis le saisit par le bras et le regarde d'un air expressif.*)

LE MARQUIS. Écoute... Carlos... ai-je eu, moi, tant de hâte et de consciencieuse sensibilité, lorsque dans notre enfance... ton sang coula pour moi ?

CARLOS, *immobile et plein d'admiration.* Oh ! Providence divine !

LE MARQUIS. Conserve-toi pour la Flandre. Régner est ta vocation ; mourir pour toi était la mienne.

CARLOS *le prend par la main avec une profonde émotion.* Non ! non ! il ne pourra pas résister... il ne pourra pas résister à une telle élévation ! Je veux te conduire à lui ; ton bras sous le mien, allons le trouver. Mon père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. Cette action le touchera. Crois-moi, mon père n'est point dépourvu d'humilité. Oui, certainement cette action le touchera ; ses yeux répandront des larmes généreuses et il te pardonnera à toi et à moi. (*On entend un coup d'arquebuse à travers la grille. Carlos tressaille.*) Ah ! pour qui cela ?

LE MARQUIS. Pour moi, je crois. (*Il tombe.*)

CARLOS *tombe à côté de lui en poussant un cri de douleur.* Oh ! miséricorde célesté !

LE MARQUIS, *d'une voix mourante.* Il est expéditif, le roi... j'espérais... plus longtemps... pense à ta sûreté... Écoute... à ta sûreté... ta mère sait tout... Je ne puis plus... (*Carlos reste comme mort près du marquis. Quelques instants après, le roi entre accompagné des grands et recule à cet aspect. Silence général et profond. Les grands forment un demi-cercle autour du roi et de son fils, et regardent tantôt l'un, tantôt l'autre. Carlos ne donne aucun signe de vie ; le roi le regarde, muet et pensif.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FÉRIA, MEDINA SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO *et des grands d'Espagne.*

LE ROI, *avec un ton de bonté.* Ta prière a été écoutée, mon fils ; je viens moi-même ici avec tous les grands de mon royaume pour l'annoncer ta liberté. (*Carlos regarde autour de lui, comme s'il s'éveillait d'un rêve ; ses yeux se portent tantôt sur le roi, tantôt sur le mort. Il ne répond rien.*) Reçois ton épée... on a agi avec trop de précipitation. (*Il s'approche de lui, lui tend la main et l'aide à se lever.*) Mon fils n'est pas à sa place ; lève-toi, viens dans les bras de ton père.

CARLOS *prend sans y songer le bras du roi ; mais tout à coup il revient à lui, s'arrête et le regarde fixement.* Tu portes l'odeur du meurtre, je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse, tous les grands sont troublés.*) Non ! ne soyez pas ainsi effrayés. Qu'ai-je donc fait de monstrueux ? J'ai touché à l'oint du Seigneur ; ne craignez rien, je ne mettrai pas la main sur lui. Voyez-vous cette empreinte de feu sur son front ? Dieu l'a marqué.

LE ROI *se retourne pour s'en aller.* Suivez-moi, messieurs.

CARLOS. Où ? vous ne quitterez pas ce lieu, sire. (*Il le retient avec force. Sa main rencontre l'épée que le roi lui apportait ; elle sort du fourreau.*)

LE ROI. L'épée tirée contre ton père !

TOUS LES GRANDS *tirent la leur.* Régicide !

CARLOS, *tenant le roi d'une main et son épée nue de l'autre.* Remettez vos épées. Que voulez-vous ? croyez-vous que je suis dans le délire ? Non, je ne suis point dans le délire ; si j'y étais, vous ne feriez pas bien de me rappeler que sa vie dépend de la pointe de cette épée. Je vous en prie, éloignez-vous ; des dispositions comme celle

où je suis demandent des égards... Ainsi retirez-vous ; ce que j'ai à faire avec ce roi n'a aucun rapport avec votre serment de vassaux. Regardez seulement comme ses doigts saignent ! Regardez ici, voyez-vous ? Oh ! voyez-vous de ce côté?... voilà ce qu'il a fait, l'habile homme.

LE ROI, *aux grands qui se pressent avec inquiétude autour de lui.* Retirez-vous. De quoi tremblez-vous ? ne sommes-nous pas père et fils ? Je veux voir à quel acte honteux la nature...

CARLOS. La nature ? je ne la connais pas ; ce meurtre est à présent l'arrêt décisif ; les liens de l'humanité sont rompus ; toi-même, sire, tu les as brisés dans ton royaume ; dois-je respecter ce dont tu te joues?... Oh ! voyez ! oh ! voyez... jusqu'à ce jour il n'y avait encore point eu de meurtre... N'y a-t-il pas de Dieu ? Quoi ! les rois peuvent-ils donc ainsi bouleverser sa création ? Je le demande, n'y a-t-il pas de Dieu ? Depuis que les mères enfantent, il n'y a eu qu'un homme, qu'un seul, qui soit mort l'ayant si peu mérité... Sais-tu donc ce que tu as fait ? Non, il ne le sait pas, il ne sait pas qu'il a privé ce monde d'une existence plus importante, plus noble, plus précieuse que la sienne et celles de tout son siècle.

LE ROI, *d'un ton de douceur.* Si j'ai été trop prompt, te convient-il à toi, pour qui tout a été fait, de me demander compte ?

CARLOS. Comment ! est-il possible ? Vous ne devinez pas qui était pour moi celui qui est mort ! Oh ! dites-le lui... Aidez sa suprême science à expliquer cette énigme. Celui qui est mort était mon ami... Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort ? C'est pour moi qu'il est mort !

LE ROI. Ah ! mes pressentiments !

CARLOS. Ombre sanglante, pardonne si je profane ce mystère devant de pareils auditeurs ! Mais que ce grand connaisseur des hommes succombe à sa honte,

en voyant son habileté de vieillard trompée par la pénétration d'un jeune homme ! Oui, sire, nous étions frères ! frères par un plus noble lien que ceux que la nature forme ; le cours de sa vie a été rempli par l'amour ; sa noble, sa belle mort n'a été que de l'amour pour moi. Il était à moi lorsqu'il vous agrandissait par son estime, lorsque son éloquence badine se jouait de votre immense orgueil. Vous croyiez le maîtriser, et vous n'étiez que l'instrument docile de ses sublimes projets. Si je suis prisonnier, c'est l'œuvre de sa prudente amitié. Pour me sauver, il écrivit la lettre au prince d'Orange... O mon Dieu ! c'était le premier mensonge de sa vie ! Pour me sauver, il se jeta au-devant de la mort et la subit. Vous le dotiez de votre faveur... et il est mort pour moi... Votre cœur et votre amitié étaient à lui... et votre sceptre était un jouet dans ses mains ; il l'a rejeté et il est mort pour moi. *(Le roi reste immobile, les yeux baissés. Tous les grands le regardent avec surprise et frayeur.)* Cela était-il possible ? Pouvez-vous ajouter foi à ce grossier mensonge ? Combien il devait avoir peu d'estime pour vous, quand il entreprit de vous tendre ce piège grossier ! Vous avez osé rechercher son amitié, et vous avez cédé à cette légère épreuve ! Oh ! non ! non, il n'y avait là rien pour vous ; ce n'était pas là un homme pour vous ! Il le savait bien, lorsqu'il vous a repoussé avec toutes vos couronnes ; cette lyre délicate s'est brisée entre vos mains de fer... Vous ne pouviez que le tuer.

ALBE, *qui n'a pas quitté des yeux le roi et observe avec une inquiétude visible les mouvements de sa physionomie, s'approche de lui d'un air craintif.* Sire... ne gardez pas ce silence de mort ; jetez les yeux autour de vous... parlez-nous.

CARLOS. Vous ne lui étiez pas indifférent. Depuis longtemps il vous portait intérêt : peut-être banni il eût pu encore vous rendre heureux. Son cœur était assez

riche pour vous satisfaire avec son superflu. Une parcelle de son esprit eût fait de vous un dieu... Vous vous êtes dépouillé vous-même et vous m'avez dépouillé. Que trouverez-vous pour remplacer une âme comme celle-ci ? (*Profond silence. Plusieurs des grands détournent les yeux, ou se cachent le visage dans leurs manteaux.*) Oh ! vous qui êtes ici rassemblés, et que l'horreur et l'admiration rendent muets ! ne condamnez pas le jeune homme qui tient ce langage à son père et à son roi ! Regardez ici... il est mort pour moi... Si vous avez des larmes, si c'est du sang et non pas un airain brûlant qui coule dans vos veines, regardez ici et ne me condamnez pas. (*Il se tourne vers le roi avec plus de modération et de calme.*) Peut-être attendez-vous comment finira cette monstrueuse aventure ? Voici mon épée... vous redevenez mon roi. Pensez-vous que je tremble devant votre vengeance ? Tuez-moi comme vous avez tué le plus noble des hommes... Je suis coupable, je le sais... Que m'importe maintenant la vie ? je renonce à tout ce qui m'attend dans le monde... Cherchez-vous un fils parmi les étrangers... Ici, sont mes royaumes. (*Il tombe près du corps du marquis et ne prend plus aucune part au reste de la scène. On entend de temps à autre, à distance, un bruit confus de voix et le tumulte d'un grand nombre d'hommes. Autour du roi règne un profond silence ; ses yeux parcourent tout le cercle des grands, mais ils ne rencontrent le regard d'aucun d'eux.*)

LE ROI. Eh bien ! personne ne veut-il répondre ? Chaque regard fixé à terre, chaque visage voilé ! Ma sentence est prononcée ; je la lis sur ces figures muettes : mes sujets m'ont jugé. (*Même silence. Le tumulte se rapproche et s'accroît. Un murmure circule parmi les grands ; ils se font l'un à l'autre des signes embarrassés. Le comte de Lerme pousse doucement le duc d'Albe.*)

LERME. En vérité, c'est le tocsin !

ALBE, *à voix basse*. Je le crains !
 LERME. On se presse, on vient.

SCÈNE V.

UN OFFICIER DES GARDES, *les Précédents*.

L'OFFICIER, *s'avançant*. Rébellion ! Où est le roi ? (*Il écarte la foule et pénètre jusqu'au roi.*) Tout Madrid est en armes ! Les soldats, le peuple en fureur environnent le palais. On dit que le prince Carlos est en prison, que sa vie est en danger. Le peuple veut le voir vivant, sinon il mettra Madrid en feu.

TOUS LES GRANDS, *dans l'agitation*. Sauvez ! sauvez le roi !

ALBE, *au roi, qui demeure calme et immobile*. Fuyez, sire ; il y a du danger ; nous ne savons pas encore qui arme le peuple...

LE ROI *sort de sa stupeur, relève la tête et s'avance avec majesté au milieu d'eux*. Mon trône subsiste-t-il encore ? Suis-je encore le roi de ce pays ? Non, je ne le suis plus. Ces lâches pleurent ; ils ont été attendris par un enfant. On n'attend que le signal pour m'abandonner ; je suis trahi par des rebelles.

ALBE. Sire, quelle terrible pensée !

LE ROI. Allez là, prosternez-vous, prosternez-vous devant ce roi jeune et florissant ; je ne suis plus rien qu'un vieillard sans force.

ALBE. Les choses en sont-elles venues là ? Espagnols ! (*Tous se pressent autour du roi, tirent leurs épées et s'agenouillent devant lui. Carlos demeure seul et abandonné près du corps de Posa.*)

LE ROI *arrache son manteau et le jette loin de lui*. Couvrez-le des ornements royaux, portez-le surmon cadavre foulé aux pieds. (*Il tombe, sans mouvement, dans les bras de Lerme et d'Albe.*)

LERME. Du secours ! Dieu !

FÉRIA. Dieu ! quelle catastrophe !

LERME. Il revient à lui.

ALBE *laisse le roi entre les mains de Lerme et de Féria.*
Portez-le sur son lit; pendant ce temps, moi, je vais rendre la paix à Madrid. (*Il sort, on emporte le roi, et tous les grands le suivent.*)

SCÈNE VI.

CARLOS *reste seul près du corps de Posa. Quelques instants après, parait LOUIS MERCADO; il regarde avec précaution autour de lui, et reste un instant silencieux derrière le prince, qui ne le voit pas.*

MERCADO. Je viens de la part de Sa Majesté la reine. (*Carlos détourne les yeux et ne répond pas.*) Mon nom est Mercado, je suis médecin de Sa Majesté, et voici ma créance. (*Il montre au prince un anneau. Carlos continue à garder le silence.*) La reine désire beaucoup vous parler aujourd'hui même... Des affaires importantes...

CARLOS. Il n'y a plus rien pour moi d'important dans ce monde.

MERCADO. Une commission, dit-elle, que le marquis de Posa lui a léguée...

CARLOS, *avec vivacité.* Ah! sur-le-champ. (*Il veut aller avec lui.*)

MERCADO. Non pas maintenant, prince; il faut attendre la nuit, tous les passages sont occupés et les postes doublés; impossible de pénétrer dans cette aile du palais sans être vu; ce serait tout risquer.

CARLOS. Mais...

MERCADO. Il y a tout au plus, prince, encore un moyen à tenter; la reine y a pensé; elle vous le propose; mais il est hardi, étrange et aventureux.

CARLOS. C'est?

MERCADO. Depuis longtemps, comme vous savez, une tradition rapporte que vers minuit, sous les voûtes souterraines de ce palais, l'ombre de l'empereur erre re-

vêtue d'un capuchon de moine. Le peuple croit à cette histoire, et les gardes n'occupent ce poste qu'avec effroi. Si vous êtes résolu à vous servir de ce déguisement, vous pourrez passer librement à travers les sentinelles, et arriver jusqu'à l'appartement de la reine, que cette clef vous ouvrira. Ce vêtement religieux vous garantira de tout inconvénient ; mais il faut vous décider à l'instant. Vous trouverez dans votre chambre le masque et l'habillement nécessaires ; je dois, à la hâte, rapporter une réponse à la reine.

CARLOS. Et l'heure ?

MERCADO. L'heure, c'est minuit.

CARLOS. Dites-lui qu'elle m'attende.

(Mercado sort.)

SCÈNE VII.

CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

LERME. Sauvez-vous, prince ; le roi est en fureur contre vous. Une atteinte à votre liberté, si ce n'est à votre vie... Ne m'en demandez pas davantage. Je me suis échappé un instant pour vous avertir. Fuyez sans délai.

CARLOS. Je suis dans les mains du Tout-Puissant.

LERME. D'après ce que la reine m'a laissé entendre, vous devez quitter aujourd'hui Madrid et partir pour Bruxelles ; n'y mettez pas de retard, la révolte favorise votre fuite ; c'est dans cette intention que la reine l'a suscitée. Maintenant on n'oserait employer contre vous la force. Des chevaux de poste vous attendent à la Chartreuse, et dans le cas où vous seriez attaqué, voici des armes. *(Il lui donne un poignard et des pistolets.)*

CARLOS. Merci, merci, comte de Lerme.

LERME. Ce qui vous est arrivé aujourd'hui m'a touché jusqu'au fond de l'âme ; jamais plus ami n'aimera

de la sorte ! Tous les patriotes pleurent sur vous ; je n'ose pas en dire plus.

CARLOS. Comte de Lerme, celui qui est mort vous appelait un noble cœur.

LERME. Encore une fois, prince, faites un heureux voyage. Des temps meilleurs viendront ; mais moi je ne serai plus. Recevez ici mon hommage. (*Il met un genou en terre.*)

CARLOS, *très-ému, veut le relever.* Non, pas ainsi, comte, pas ainsi... Vous m'attendrissez... Je ne voudrais pas manquer de force...

LERME *baise sa main avec émotion.* Roi de mes enfants !... Oh ! mes enfants voudront mourir pour vous !... Moi, je ne le puis... Souvenez-vous de moi dans mes enfants... Revenez en Espagne... sur le trône du roi Philippe ; soyez homme... Vous avez aussi appris à connaître la douleur... Ne formez aucune entreprise sanglante contre votre père ! rien de sanglant, prince... Philippe II a forcé votre aïeul à descendre du trône ; ce même Philippe tremble aujourd'hui devant son propre fils. Songez à cela, prince, et que le ciel vous accompagne. (*Il s'éloigne à la hâte. Carlos est sur le point de sortir d'un autre côté ; mais il se retourne tout à coup, se jette sur le corps du marquis et le presse de nouveau dans ses bras ; puis il sort promptement.*)

SCÈNE VIII.

Un salon du roi.

LE DUC D'ALBE et LE DUC DE FÉRIA *causant ensemble.*

ALBE. La ville est tranquille. Comment avez-vous laissé le roi ?

FÉRIA. Dans une disposition d'esprit des plus terribles... Il s'est enfermé... Quoi qu'il arrive, il ne veut recevoir personne. La trahison du marquis a subi-

tement changé toute sa nature, nous ne le reconnaissons plus.

ALBE. Il faut que je le voie. Cette fois, je ne puis user de ménagements. Une découverte importante qui vient à l'instant d'être faite...

FÉRIA. Une nouvelle découverte ?

ALBE. Un chartreux, qui s'était glissé mystérieusement dans l'appartement du prince, et qui se faisait raconter avec un empressement suspect la mort du marquis de Posa, a été surpris par mes gardes. On l'arrête, on l'interroge. La crainte de la mort lui arrache l'aveu qu'il porte sur lui des papiers d'une grande importance, que le marquis l'avait chargé de remettre entre les mains du prince, dans le cas où il ne reparaitrait pas avant le coucher du soleil.

FÉRIA. Eh bien ?

ALBE. Ces papiers annoncent que Carlos doit quitter Madrid avant le jour.

FÉRIA. Quoi !

ALBE. Qu'un vaisseau est à Cadix prêt à mettre à la voile pour le conduire à Flessingue ; que les provinces des Pays-Bas n'attendent que lui pour secouer le joug de l'Espagne.

FÉRIA. Ah ! qu'est-cè que cela ?

ALBE. D'autres lettres annoncent que la flotte de Soliman est déjà sortie de Rhodes..... pour attaquer, en vertu d'un traité, le roi d'Espagne dans la Méditerranée.

FÉRIA. Est-il possible ?

ALBE. Ces lettres m'ont fait connaître dans quel but ce chevalier de Malte avait entrepris dernièrement ces voyages à travers l'Europe. Il ne s'agissait de rien moins que d'armer toutes les puissances du Nord pour défendre la liberté des Flamands.

FÉRIA. Voilà ce qu'il a fait ?

ALBE. Enfin, ces lettres sont accompagnées d'un plan détaillé de la guerre qui doit séparer à jamais les Pays-

Bas de la monarchie espagnole ; rien, rien n'est oublié : calcul de la force et de la résistance, tableau complet des ressources et de la puissance du pays, maximes à suivre, alliances à contracter. C'est un projet diabolique, mais vraiment d'un génie merveilleux.

FÉRIA. Quel impénétrable conspirateur !

ALBE. On parle encore dans ces lettres d'un entretien secret que ce soir, avant sa fuite, le prince devait avoir avec sa mère.

FÉRIA. Comment ! ce serait aujourd'hui même ?

ALBE. Cette nuit. J'ai donné des ordres en conséquence. Vous voyez que cela presse ; il n'y a pas un moment à perdre. Ouvrez la porte du roi.

FÉRIA. Non. Elle est absolument interdite.

ALBE. Eh bien ! Je l'ouvrirai moi-même. Le danger pressant justifie cette audace. *(Au moment où il s'avance vers la porte, elle s'ouvre et le roi paraît.)*

FÉRIA. Ah ! lui-même !

SCÈNE IX.

LE ROI et les Précédents.

(Tous les grands, effrayés à son aspect, s'écartent et le laissent respectueusement passer. Il semble préoccupé par un rêve, comme un somnambule. Ses traits et sa contenance indiquent encore le désordre où l'a jeté son évanouissement. Il s'avance lentement vers les grands et les regarde fixement, mais d'un air distrait. Enfin il s'arrête pensif, les yeux fixés à terre ; son agitation s'accroît toujours.)

LE ROI. Rendez-moi ce mort... je veux le ravoir.

DOMINGO, à voix basse, au duc d'Albe. Parlez-lui.

LE ROI. Il me dédaignait et il est mort... Je veux le ravoir. Il faut qu'il ait une autre idée de moi.

ALBE s'approche de lui avec crainte. Sire...

LE ROI. Qui parle ici ? *(Ses yeux parcourent le cercle*

des grands.) A-t-on oublié qui je suis? A genoux! Pourquoi n'es-tu pas à genoux devant moi, créature? Je suis encore roi... Je veux voir l'asservissement... Tout m'abandonnerait-il parce qu'un seul m'a méprisé?

ALBE. Ne parlez plus de lui, sire! Un nouvel ennemi plus important que celui-là s'élève au sein de votre royaume.

FÉRIA. Le prince Carlos...

LE ROI. Il avait un ami qui est mort pour lui, pour lui... Avec moi il eût partagé un royaume... De quelle hauteur il me regardait! Ah! du haut d'un trône on ne regarde pas avec tant de fierté! N'était-il pas clair qu'il savait ce que valait sa conquête! Ce qu'il a perdu, sa douleur le prouve; on ne pleure pas ainsi un bien passager. Pour qu'il vécût encore, ah! je donnerais les Indes. Puissance inconsolable qui ne peut pas même étendre son bras jusqu'au tombeau et réparer la légèreté commise envers la vie d'un homme! Les morts ne ressuscitent pas!... Qui ose me dire que je suis heureux?.. Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime... Que m'importent les vivants?.. Un esprit, un homme libre s'est élevé dans tout ce siècle, un seul: il m'a méprisé et il est mort!

ALBE. C'est donc en vain que nous vivons? Espagnols, descendons au tombeau! Jusque dans la mort, cet homme nous dérobe le cœur du roi.

LE ROI *s'assied, la tête appuyée sur sa main.* Ah! fût-il ainsi mort pour moi! Je l'aimais... je l'aimais beaucoup... il m'était cher comme un fils... Avec ce jeune homme, une nouvelle, une plus belle aurore se levait pour moi. Qui sait ce que je lui réservais? C'était mon premier amour. Que toute l'Europe me maudisse! L'Europe peut me maudire. De lui, j'ai mérité de la reconnaissance.

DOMINGO. Par quel enchantement?..

LE ROI. Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant,

à mon fils? Non, jamais je ne le croirai. Un Posa ne meurt pas pour un enfant ! La pauvre flamme de l'amitié ne remplit pas le cœur d'un Posa. Son cœur battait pour toute l'humanité. Son affection, c'était le monde avec toutes les races futures. Pour la satisfaire, il trouve un trône et il passe outre. Cette haute trahison envers l'humanité, Posa se la serait-il pardonnée? Non, je le connais mieux. Il n'a pas sacrifié Philippe à Carlos, mais le vieillard au jeune homme, son disciple. L'astre couchant du père ne pouvait récompenser son labeur ; il se réservait pour le lever prochain de l'astre du fils. Oh ! cela est clair, on comptait sur ma retraite.

ALBE. Vous en verrez la confirmation dans ces lettres.

LE ROI *se lève*. Il pourrait s'être trompé ; j'existe encore. Grâce te soient rendues, nature ! je sens dans mes nerfs la force de la jeunesse. Je le livrerai au ridicule. Sa vertu passera pour le rêve d'un songe creux ; et il sera mort comme un fou. Que sa chute écrase son ami et son siècle ! Voyons comment on se passera de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée ; j'emploierai si bien cette soirée qu'après moi personne, pendant dix générations, ne récoltera rien sur ce sol brûlé. Il m'a sacrifié à l'humanité, son idole ; que l'humanité paye pour lui ! Et maintenant je commence par sa poupée. (*Au duc d'Albe.*) Que disiez-vous de l'infant ? Répétez-le-moi. Qu'y a-t-il dans ces lettres ?

ALBE. Ces lettres, sire, renferment les dernières recommandations du marquis de Posa au prince Carlos.

LE ROI *parcourt les papiers pendant que tous les regards sont fixés sur lui. Après les avoir lus, il les met de côté et se promène en silence dans la chambre. Qu'on appelle le cardinal inquisiteur. Je le prie de m'accorder une heure. (Un des grands sort. Le roi reprend les papiers, continue à lire, puis les met encore de côté.)* Cette nuit donc ?

TAXIS. A deux heures sonnant, la poste doit être devant le cloître des Chartreux.

ALBE. Et les gens que j'ai envoyés en observation ont vu porter dans le couvent différents effets de voyage reconnaissables aux armes de la couronne.

FÉRIA. Des sommes considérables auraient été versées au nom de la reine chez des banquiers maures pour être touchées à Bruxelles.

LE ROI. Où a-t-on laissé l'enfant ?

ALBE. Près du corps du chevalier.

LE ROI. Y a-t-il encore de la lumière dans la chambre de la reine ?

ALBE. Tout y est tranquille ; elle a congédié ses femmes plus tôt que de coutume. La duchesse d'Arcas, qui est sortie de sa chambre la dernière, l'a quittée dans un profond sommeil. *(Un officier de la garde entre, tire le duc de Féria à l'écart et lui parle à voix basse. Celui-ci se tourne vers le duc d'Albe, d'autres l'entourent successivement, et il s'élève un vague murmure.)*

FÉRIA, TAXIS, DOMINGO, ensemble. Étrange !

LE ROI. Qu'y a-t-il ?

FÉRIA. Une nouvelle, sire, qui est à peine croyable !

DOMINGO. Deux soldats suisses, qui quittent à l'instant leur poste, disent... mais c'est ridicule de le répéter.

LE ROI. Eh bien ?

ALBE. Que, dans l'aile gauche du palais, l'ombre de l'empereur s'est laissé voir et a passé devant eux d'un air ferme et solennel. Toutes les sentinelles placées le long du pavillon confirment cette nouvelle, et ajoutent que l'apparition aurait disparu dans les appartements de la reine.

LE ROI. Et sous quelle forme l'a-t-on vue ?

L'OFFICIER. Sous le même vêtement d'hiéronymite qu'il portait à la fin de sa vie dans le cloître Saint-Just.

LE ROI. Ainsi, sous un vêtement de religieux ? Les gardes l'ont donc connu pendant sa vie ? Autrement, comment sauraient-ils que c'est l'empereur ?

L'OFFICIER. Le sceptre qu'il portait à la main prouve que c'était l'empereur.

DOMINGO. La tradition rapporte qu'on l'a vu déjà plusieurs fois sous cette forme.

LE ROI. Personne ne lui a-t-il adressé la parole?..

L'OFFICIER. Personne n'a osé. Les gardes ont dit leurs prières et l'ont respectueusement laissé passer.

LE ROI. Et l'apparition s'est dirigée du côté des appartements de la reine?

L'OFFICIER. Elle a disparu dans le vestibule de la reine. (*Silence général.*)

LE ROI, *se retournant vivement.* Que dites-vous?

ALBE. Sire, nous sommes muets.

LE ROI, *après un moment de réflexion, à l'officier.* Faites mettre mes gardes sous les armes, et qu'on ferme toutes les avenues de ce palais. Je suis curieux de dire un mot à cet esprit. (*L'officier sort, un page s'avance.*)

LE PAGE. Sire, le cardinal inquisiteur.

LE ROI, *à sa suite.* Laissez-nous. (*Le grand inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, s'avance appuyé sur un bâton et conduit par deux dominicains. Les grands se jettent à genoux devant lui et touchent le bord de son vêtement. Il leur donne sa bénédiction. Tous s'éloignent.*)

SCÈNE X.

LE ROI et LE GRAND INQUISITEUR.

Long silence.

LE GRAND INQUISITEUR. Suis-je devant le roi?

LE ROI. Oui.

LE GRAND INQUISITEUR. Je n'osais plus l'espérer.

LE ROI. Je renouvelle une scène des années passées. L'infant Philippe cherche un conseil auprès de son instituteur.

LE GRAND INQUISITEUR. Charles, mon élève, votre auguste père, n'eut jamais besoin de conseils.

LE ROI. Il n'en était que plus heureux. J'ai commis un meurtre, cardinal, et je n'ai plus de repos...

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi avez-vous commis ce meurtre?

LE ROI. Une trahison sans exemple...

LE GRAND INQUISITEUR. Je la connais.

LE ROI. Que connaissez-vous? Par qui?

LE GRAND INQUISITEUR. Je sais depuis des années ce que vous savez depuis le coucher du soleil.

LE ROI, *avec surprise*. Vous connaissiez déjà cet homme?

LE GRAND INQUISITEUR. Sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, est inscrite dans les registres sacrés du saint-office.

LE ROI. Et il allait librement?

LE GRAND INQUISITEUR. La corde au bout de laquelle il voltigeait était longue, mais indestructible.

LE ROI. Il a été hors des limites de mon royaume.

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où il pouvait être, j'y étais aussi.

LE ROI, *se promenant avec mécontentement*. On savait dans quelles mains je me trouvais, pourquoi a-t-on négligé de m'en avertir?

LE GRAND INQUISITEUR. Je vous ferai la même question... Pourquoi ne pas vous informer quand vous vous jetiez dans les bras de cet homme? Vous l'avez connu! D'un coup d'œil vous avez vu l'hérétique. Qui a pu vous porter à dérober cette victime au saint-office? Se joue-t-on ainsi de nous? Si la majesté des rois s'abaisse jusqu'à être recéleuse, si derrière nous elle s'entend avec nos plus perfides ennemis, qu'arrivera-t-il de nous? Si un seul peut trouver grâce, de quel droit en a-t-on sacrifié cent mille?

LE ROI. Il a été aussi sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR. Non! il a été assassiné... bas-

sement... criminellement !... Le sang qui devait couler glorieusement en notre honneur a été répandu par la main d'un meurtrier : cet homme était à nous. Qui vous autorisait à attenter aux biens sacrés de notre ordre ? C'est par nous qu'il devait mourir. Dieu l'envoyait dans la nécessité de ce siècle, pour montrer, à la honte éclatante de son esprit, l'orgueil de la raison. Tel était le plan que j'avais conçu. Maintenant voilà l'œuvre de plusieurs années détruite. Vous nous l'avez enlevé, et il ne vous en reste que du sang aux mains ?

LE ROI. La passion m'entraîna : pardonnez-moi.

LE GRAND INQUISITEUR. La passion ! Est-ce l'enfant Philippe qui me répond ? Suis-je le seul qui ait vieilli ? La passion ? (*Il secoue la tête avec mécontentement.*) Accorde la liberté de conscience à tes royaumes, si tu marches enchaîné !

LE ROI. Je suis encore novice dans ces matières. Ayez de la patience avec moi.

LE GRAND INQUISITEUR. Non, je ne suis pas content de vous. Trahir ainsi tout le cours de votre règne passé ? Où était alors Philippe dont l'âme faible et immuable comme une étoile fixe dans le ciel tourne éternellement sur elle-même ? Tout un passé s'était-il abîmé derrière vous ? Le monde n'était-il plus le même dans le moment où vous lui tendiez la main ? Le poison n'était-il plus le poison ? N'y avait-il plus de ligne de démarcation entre le bien et le mal ? entre le vrai et le faux ? Qu'est-ce donc qu'un dessein ? Qu'est-ce que la fermeté et la constance de l'homme, si dans une seule minute un principe, suivi pendant soixante ans, disparaît comme un caprice de femme ?

LE ROI. Je lisais dans ses yeux... Excusez ce retour à l'humanité. Il y a pour le monde une issue de moins vers votre cœur : vos yeux sont éteints.

LE GRAND INQUISITEUR. Qu'aviez-vous besoin de cet homme ? Que pouvait-il vous présenter de nouveau à quoi vous ne fussiez préparé ? Connaissez-vous si peu

les rêveries enthousiastes et la nouveauté ? Votre oreille était-elle si peu habituée au langage pompeux de ces réformateurs du monde ? Si l'édifice de vos croyances tombe devant des mots, de quel front, je le demande, avez-vous pu signer l'arrêt de la mort de cent mille pauvres âmes qui n'avaient rien fait de pis pour monter sur le bûcher.

LE ROI. Je voulais un homme. Ce Domingo...

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi un homme ? Les hommes sont pour vous des nombres et rien de plus. Faut-il enseigner les éléments de l'art de régner à mon élève en cheveux gris ! Que le Dieu de la terre apprenne à se passer de ce qui ne peut lui être accordé ! Si vous soupirez après un rapport de sentiment, vous avouez par là que vous avez dans le monde des égaux ; et quel droit auriez-vous de vous élever au-dessus de vos égaux ?

LE ROI, *se jetant dans un fauteuil*. Je suis un pauvre homme, je le sens. Tu exiges d'une créature ce que le Créateur seul peut faire.

LE GRAND INQUISITEUR Non, sire, on ne me trompe pas ainsi. Je lis au dedans de vous : vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes de notre ordre vous pèsent ; vous vouliez être libre et seul (*il s'arrête, le roi se tait*) ; nous sommes vengés. Rendez grâces à l'Église, qui se contente de vous punir comme une mère. Le choix qu'on vous a laissé faire en aveugle a été votre châtiment : vous avez reçu une leçon. Maintenant revenez à nous. Si je ne paraissais maintenant devant vous, par le Dieu vivant ! vous auriez paru demain devant moi.

LE ROI. Pas de langage pareil ! Modère-toi, prêtre, je ne souffre pas cela. Je ne peux m'entendre parler sur ce ton.

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel ? J'ai donné deux rois au trône d'Espagne, et j'espérais laisser une œuvre appuyée sur des

bases solides. Je vois le fruit de ma vie perdu ; Philippe lui-même ébranle mon édifice. Et maintenant, sire, pourquoi ai-je été appelé ? Qu'ai-je à faire ici ? Ma volonté n'est point de réitérer cette visite.

LE ROI. Une œuvre encore, la dernière, et alors tu peux te retirer en paix. Que le passé soit oublié et que la paix soit faite entre nous... Sommes-nous réconciliés ?

LE GRAND INQUISITEUR. Si Philippe se courbe humblement.

LE ROI, *après un moment de silence*. Mon fils projette une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR. Que décidez-vous ?

LE ROI. Rien ou tout.

LE GRAND INQUISITEUR. Et qu'appellez-vous tout ?

LE ROI. Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR. Eh bien, sire ?

LE ROI. Peux-tu fonder en moi une nouvelle croyance qui autorise le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR. Pour apaiser l'éternelle justice, le Fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI. Veux-tu implanter cette opinion dans toute l'Europe ?

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où la croix est révérée.

LE ROI. Je commets un attentat envers la nature. Peux-tu imposer le silence à cette puissante voix ?

LE GRAND INQUISITEUR. Devant la foi, la voix de la nature est sans force.

LE ROI. Je dépose en tes mains mon office de juge ; puis-je m'en dessaisir entièrement ?

LE GRAND INQUISITEUR. Remettez-le-moi.

LE ROI. C'est mon fils unique. Pour qui ai-je assemblé tant de choses ?

LE GRAND INQUISITEUR. Plutôt pour la mort que pour la liberté.

LE ROI *se lève*. Nous sommes d'accord : viens.

LE GRAND INQUISITEUR. Où ?

LE ROI. Recevoir de mes mains la victime. (*Il l'em-mène.*)

SCÈNE XI.

Appartement de la reine.

CARLOS, LA REINE, puis LE ROI et sa suite.

CARLOS, revêtu d'un habit de moine, un masque sur le visage qu'il ôte en entrant, une épée nue sous le bras. Il est nuit. Il s'approche d'une porte qui s'ouvre. La reine s'avance en déshabillé, avec un flambeau à la main. Carlos fléchit le genou devant elle. Elisabeth !

LA REINE, le regardant d'un air triste. Est-ce ainsi que nous nous revoyons !

CARLOS. C'est ainsi que nous nous revoyons ! (*Un moment de silence.*)

LA REINE cherche à se remettre. Levez-vous : nous ne devons pas, Carlos, nous amollir l'un l'autre. Celui qui n'est plus ne peut pas être honoré par d'impuissantes larmes. Que les larmes coulent pour de plus petites souffrances... Il s'est sacrifié pour vous. Par sa vie précieuse il a racheté la vôtre, et ce sang n'aurait coulé que pour une chimère ? J'ai moi-même répondu pour vous ; c'est sur ma caution qu'il a quitté la vie avec joie. Voulez-vous m'empêcher de tenir mon engagement ?

CARLOS, avec enthousiasme. Je lui élèverai un mausolée comme aucun roi n'en a jamais eu... Sur sa cendre fleurira le paradis.

LA REINE. C'est ainsi que je vous voulais : c'était la grande pensée de sa mort. Je vous le dis, il m'a choisie pour exécuter sa dernière volonté : je veillerai à l'accomplissement de ce serment... Au moment de mourir, il a déposé entre mes mains un autre legs, je lui ai donné ma parole... Et pourquoi le tairais-je ? il m'a confié son Carlos... Je brave les apparences... je ne veux plus trembler devant les hommes, je veux une fois avoir

la hardiesse d'un ami. Mon cœur parlera ; il appelait vertu notre amour, je le crois, et mon cœur ne veut plus...

CARLOS. N'achevez pas, madame ; j'ai fait un rêve long et pénible : j'ai aimé. A présent, je suis éveillé : oublions le passé. Voici vos lettres ; anéantissez les miennes, ne craignez plus aucun emportement de ma part. C'en est fait : une flamme pure éclaire mon être ; ma passion est ensevelie dans le tombeau des morts ; aucun désir mortel ne partagera plus mon cœur. (*Après un moment de silence, il lui prend la main.*) Je suis venu pour vous dire adieu. Ma mère, je reconnais enfin qu'il y a un bonheur plus grand, plus digne d'envie que celui de vous posséder ; une seule nuit a imprimé l'essor au cours paresseux de mes années, et m'a donné, dans mon printemps, la maturité de l'homme ; je n'ai plus d'autre tâche dans cette vie que de me souvenir de lui ; toutes mes récoltes sont faites. (*Il s'approche de la reine, qui se cache le visage.*) Vous ne me dites rien, ma mère ?

LA REINE. Ne vous inquiétez pas de mes larmes, Carlos... je ne puis m'empêcher de pleurer ; mais, croyez-moi, je vous admire.

CARLOS. Vous fûtes l'unique confidente de notre union ; sous ce nom vous resterez ce que j'ai de plus cher au monde : je ne puis vous donner mon amitié, pas plus que je n'aurais pu, hier, donner mon amour à une autre femme ; mais, si la Providence me conduit sur le trône, la veuve du roi sera sacrée pour moi. (*Le roi, accompagné du grand inquisiteur et des grands, paraît dans le fond sans être aperçu.*) Maintenant je vais quitter l'Espagne ; je ne reverrai plus mon père, plus jamais dans cette vie ; je ne l'estime plus ; la nature est morte dans mon sein. Redevenez son épouse : il a perdu un fils ; rentrez dans vos devoirs. Je cours délivrer des mains du tyran un peuple opprimé. Madrid ne me reverra que comme roi, ou ne me reverra jamais. Et main-

tenant, pour ce long adieu, ma mère, embrassez votre fils. (*Il l'embrasse.*)

LA REINE. Oh ! Carlos, que faites-vous de moi ? Je n'ose point m'élever jusqu'à cette mâle grandeur ; mais je puis vous comprendre et vous admirer.

CARLOS. Ne suis-je pas fort, Élisabeth ? je vous tiens dans mes bras et je ne fléchis pas. Hier encore les terreurs de la mort n'auraient pu m'arracher de ce lieu. (*Il s'éloigne d'elle.*) C'en est fait : je brave toutes les destinées humaines. Je vous ai tenue dans mes bras et je n'ai pas fléchi !... Silence ! n'avez-vous pas entendu quelque chose ? (*Une heure sonne.*)

LA REINE. Je n'entends rien que la cloche terrible qui sonne le moment de notre séparation.

CARLOS. Adieu donc, ma mère. Vous recevrez de Gand ma première lettre ; elle fera connaître le mystère de nos relations ; je vais désormais agir ouvertement avec Philippe. Je veux que dès maintenant il n'y ait plus rien de secret entre nous ; vous n'avez plus besoin de craindre les regards du monde : voici mon dernier mensonge. (*Il veut prendre son masque ; le roi s'avance entre eux.*)

LE ROI. Oui, ton dernier. (*La reine tombe évanouie.*)

CARLOS court à elle, et la reçoit dans ses bras. Est-elle morte ? O ciel et terre !

LE ROI, calme et froid, au grand inquisiteur. Cardinal, j'ai rempli ma tâche, faites la vôtre.

(*Il sort.*)

FIN DE DON CARLOS.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

Don Carlos.....	1
Marie Stuart.....	169
La Pucelle d'Orléans.....	291

FIN DE LA TABLE.